

0008 .

Anonyme.

La Lumiere sortant par soi-mesme des Tenebres.

Poëme sur la composition de la Pierre.

André Cailleau. Paris. B. des Ph. Ch. Tome III.

1741 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2021 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de plu-
sieurs Philosophes, avec des Figures
& des Notes pour faciliter l'intelli-
gence de leur Doctrine.

Par M^r. J. M. D. R.

TOME TROISIE'ME.

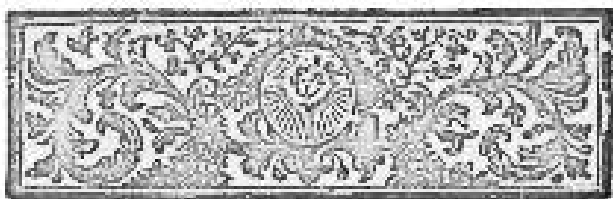


A P A R I S,

Chez ANDRÉ CAILLEAU, Place de Sor-
bonne, au coin de la rue des Maçons,
à Saint André.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



L A

LUMIERE

SORTANT PAR SOI-MESME
DES
TENEBRES.

P O E M E

*Sur la Composition de la Pierre des
Philosophes, traduit de l'Italien,
avec un Commentaire.*

CHANT PREMIER.

I.



E Cahos ténébreux étant sorti
comme une Masse confuse du
fonds du Néant, au premier
son de la Parole toute puissan-
te; ont eût dit que le désordre l'avoit pro-
duit, & que ce ne pouvoit être l'Ouvra-
ge d'un Dieu, tant il étoit informe. Tou-

tes choses étoient en lui dans un profond repos, & les Elémens y étoient confondus, parce que l'Esprit Divin ne les avoit pas encore distinguez.

II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle manière les Cieux, la Terre & la Mer fûrent formez si légers en eux-mêmes, & pourtant si vastes, eu égard à leur étenduë? Qui pourroit expliquer comment le Soleil & la Lune reçûrent là haut le mouvement & la lumière, & comment tout ce que nous voyons ici bas, eut la Forme & l'Estre? Qui pourroit enfin comprendre comment chaque chose reçut sa propre dénomination, fut animée de son propre esprit, &, au sortir de la Masse impure & inordonnée du Cahos, fut réglée par une loi, une quantité & une mesure.

III.

O vous du divin Hermès les Enfans, & les Imitateurs, à qui la Science de votre Père a fait voir la Nature à découvert; vous seuls, vous seuls sçavez comment cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette Masse informe du Cahos; car votre grand Oeuvre fait voir clairement que de la même manière dont

est fait votre Elixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

IV.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chetif Enfant de l'Art, sans aucune expérience: Ce n'est pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait apercevoir le véritable but où il faut tendre; & que je ne connoisse bien cet Illiaste, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, aussi bien que cet admirable Composé, par lequel vous avez sçu amener de puissance en acte la vertu des Elémens.

V.

Ce n'est pas que je ne sçache bien que votre Mercure secret, n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel & inné, lequel en forme de vapeur aërienne descend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Souphres impurs, & en croissant passe de la nature volatile à la fixe, se donnant à soi-même la forme d'Humide radical.

VI.

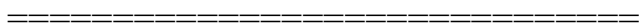
Ce n'est pas que je ne sache bien encore, que si notre Vaisseau ovale n'est

scellé par l'Hiver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuse, & que notre bel Enfant mourra dès sa naissance, s'il n'est promptement secouru par une main industrieuse & par des yeux de Lincée, car autrement il ne pourra plus être nourri de sa première humeur, à l'exemple, de l'homme, qui après s'être nourri de sang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorsqu'il est au monde.

VII.

Quoique je sache toutes ces choses; je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes qui l'embarrassent; & si je puis être assez heureux pour expliquer distinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde votre Magistère, faites, je vous conjure, que j'aie de vous pour réponse: *Travaille hardiment, car tu sçais ce qu'il faut sçavoir.*





CHANT DEUXIÈME.

Que le Mercure & l'Or du vulgaire ne sont pas l'Or & le Mercure des Philosophes, & que dans le Mercure des Philosophes, est tout ce que cherchent les Sages. Où l'on touche en passant la pratique de la première Opération que doit suivre l'Artiste expérimenté.

STROPHE I.

Que les Hommes, peu versez dans l'Ecole d'Hermès, se trompent, lors qu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foi de ces noms vulgaires d'Argent vif & d'Or qu'ils s'engagent au travail, & qu'avec l'Or commun ils s'imaginent, par un feu lent, fixer enfin cet Argent fugitif.

II.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'Or & l'Argent vif du vulgaire sont destituez de ce Feu universel, qui est le véritable Agent, lequel Agent ou Esprit abandonne les Métaux dès qu'ils se trouvent dans des Fourneaux exposez à la violence des flammes; & c'est ce qui fait

que le Métail hors de sa Mine se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort & immobile.

III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre Or, dont a entendu parler Hermès; un Mercure humide & chaud, & toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu & tout vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisément distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privez d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivans.

IV.

O grand Mercure des Philosophes! c'est en toi que s'unissent l'Or & l'Argent, après qu'ils ont été tirez de puissance en acte: Mercure tout Soleil & tout Lune; triple Substance en une, & une Substance en trois. O chose admirable! Le Mercure, le Souphre & le Sel me font voir trois Substances en une seule Substance.

V.

Mais où est donc ce Mercure aurifique, qui, étant résout en Sel & en Souphre, devient l'Humide radical des Métaux, & leur Semence animée? Il est emprisonné

dans une prison si forte, que la Nature même ne sçauroit l'en tirer, si l'Art industriel ne lui en facilite les moyens.

VI.

Mais que fait donc l'Art? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleurs guide ni de plus sûr moyen que celui d'une chaleur douce & continuelle pour aider la Nature, & lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garotté.

VII.

Oüi, oüi, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles! puisqu'en lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages. C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine & la Lune & le Soleil, qui sans Or & Argent du vulgaire, étant unis ensemble, deviennent la véritable Semence de l'Argent & de l'Or.

VIII.

Mais toute Semence est inutile si elle demeure entière, si elle ne pourrit, & ne devient noire; car la Corruption précède toujours la Génération. C'est ainsi que
procède

procède la Nature dans toutes ses Opérations; & nous qui voulons l'imiter, nous devons aussi noircir avant de blanchir, sans quoi nous ne produirons que des Avortons.

CHANT TROISIE'ME.

On conseille ici aux Alchimistes vulgaires & ignorans de se désister de leurs Opérations sophistiques, parce qu'elles sont entièrement opposées à celles que la véritable Philosophie nous enseigne pour faire la Médecine universelle.

STROPHE I.

O Vous! qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardens; qui tantôt congelez, & tantôt dissolvez vos divers Mêlanges en tant & tant de manières, les dissolvant quelques-fois entièrement, quelques-fois les congelant seulement en partie; d'où vient que comme des Papillons enfumez, vous passez les jours & les nuits à rôder autour de vos Fourneaux.

II.

Cessez désormais de vous fatiguer en vain, de peur qu'une folle espérance ne
Tome III. E e

fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos travaux n'opèrent que d'inutiles sueurs, qui peignent sur votre front les heures malheureuses que vous passez dans vos salles retraits. A quoi bon ces flammes violentes, puisque les Sages n'usent point de charbons ardents, ni de bois enflammez pour faire l'Oeuvre Hermétique?

III.

C'est avec le même Feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, & c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas léger; un Feu qui nourrit & ne dévore point; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire; sec mais qui fait pleuvoir; humide, mais qui dessèche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne mouille point les mains.

IV.

C'est avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler, & que l'un doit suppléer au défaut de l'autre. La Nature commence, l'Art achève, & lui seul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'industrie en partage, & la Nature la simplicité; de sorte que & l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arrête tout aussi tôt.

V.

A quoi donc servent tant & tant de Substances différentes dans des Cornuës, dans des Alembics, si la Matière est unique aussi bien que le Feu? Oui, la Matière est unique, elle est par tout, & les Pauvres peuvent l'avoir aussi bien que les Riches. Elle est inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle est méprisée comme de la bouë par le Vulgaire ignorant, & se vend à vil prix; mais elle est précieuse au Philosophe, qui en connoît la valeur.

VI.

C'est cette Matière, si méprisée par les ignorans, que les Doctes cherchent avec, soin, puisqu'en elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit éclairé.

VII.

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous vous
E e ij

amusez, Chimistes insensez, à mettre plusieurs Matières ensemble; & au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce & solaire, & dans un seul vaisseau, une seule vapeur qui s'épaissit peu à peu; vous mettez au feu mille ingrédients différens; & au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez toutes choses à rien.

VIII.

Ce n'est point avec les Gommés molles ni les durs Excrémens, ce n'est point avec le sang ou le sperme humain, ce n'est point avec les Raisins verts, ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Souphre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Oeuvre.

IX.

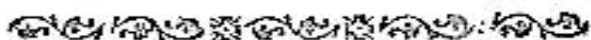
A quoi servent tous ces divers mélanges? puisque notre Science renferme tout le Magistère dans une seule Racine, que je vous ai déjà assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette Racine contient en elle deux Substances, qui

n'ont pourtant qu'une seule Essence; & ces Substances, qui ne sont d'abord Or & Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or & Argent en acte, pourvu que nous sçachions bien égaliser leurs poids.

X.

Oui, ces Substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Souphre d'Or. O Souphre lumineux! ô véritable Or animé! j'adore en toi toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Souphre est un trésor, & le véritable fondement de l'Art, qui meurt en Elixir ce que la Nature mène seulement à la perfection de l'Or.



*AVANT PROPOS.*

I L y a très-peu de Gens, qui entendant parler de la Pierre Philosophale, ne froncent le sourcil à ce nom, & en secouant la tête, ne rebuttent ce Traité. En bonne foi, n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connoît point? Avant que de donner son jugement, il faudroit au moins sçavoir ce que l'on condamne, & ce que c'est que la Pierre Philosophale; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette Science par rapport aux Artistes vulgaires, qui, au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consomment tout leur avoir, & celui des autres; & voyant tant d'impostures, tant de fausses Receptes, & tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là d'attaquer la vérité de l'Art, ne considérant pas que ceci n'est point l'Ouvrage des Chimistes ordinaires, mais des vrais Philosophes, & qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire descendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut sçavoir parfaitement les fondemens de toute la Nature, car la Science de la Pierre Phi-

losophale surpasse de bien loin toutes les autres Sciences, & tous les autres Arts, quelques subtils qu'ils soient; y ayant toujours cette différence entre les Ouvrages de la Nature, & ceux de l'Art, que les premiers sont les plus parfaits, les plus achevez, & les plus sûrs; & si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens, il sera vrai de dire, que ce que nous concevons, nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux; car tous les Arts ont tiré leurs Principes, & leurs premières Idées des Ouvrages naturels; ce qui est si connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au delà du commun, qu'il seroit inutile de vouloir le justifier. Mais sans nous amuser à de vains discours, il faut sçavoir en général que la Pierre des Philosophes n'est autre chose que l'Humide radical des Elémens, répandu à la vérité en eux, mais reüni dans leur Pierre, & dépouillé de toute soüillure étrangère. Ainsi il ne faut pas s'étonner si elle peut opérer de si grandes choses, étant très-constant que la vie des Animaux, des Végétaux & des Minéraux ne consiste que dans leur Humide radical. Et de même qu'un Homme, qui voudroit entretenir une Lampe allumée, ne craindrait pas u'el-

le s'éteignît s'il avoit de l'huile de reserve, parce qu'il n'auroit qu'à y en remettre à mesure qu'il s'en consumeroit. Tout de même lorsque notre Humide radical, dans lequel le feu de la vie est renfermé, vient à se consumer, la Nature a besoin qu'on lui refournisse de nouvel Humide par le moyen des alimens, sans quoi cette lumière de la vie, libre de ses liens, s'envoleroit. Il arrive cependant quelquefois que la Chaleur naturelle est si débilitée en son Humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languissante, & fait qu'enfin elle abandonne son corps par la mort. Mais si quelqu'un pouvoit lui donner une Essence dépouillée d'excrémens, & parfaitement purifiée par l'Art; alors sans doute la Chaleur naturelle attireroit cette Essence à soi, la convertiroit en sa nature, & redonneroit au corps sa première vigueur; mais tous ces médicamens ne serviroient de rien à un Homme mort, quelques balzamiques, & quelques parfaits qu'ils pussent être; car il n'y a que le Feu de Nature, renfermé dans le corps? qui s'approprie les médicamens, & se délivre par leur moyen des mauvaises humeurs, qui l'empêchent de faire avec liberté son office vital dans son propre Humide radical. Il faut

faut donc par la voie de la nutrition lui fournir un aliment convenable & restaurant, & alors ce Feu vital recouvrera ses premières forces; au lieu que les autres médicamens ne font qu'irriter la Nature, bien loin de la rétablir. Que serviroit-il à un Soldat blessé à mort, & qui auroit perdu tout son sang, qu'on voulût l'exciter au combat par le son des Trompettes, & le bruit des Tambours, & qu'on prétendît l'encourager par là à soutenir les travaux de Mars? de rien sans doute; cela lui nuirait au contraire, & ne seroit que lui imprimer une terreur funeste. Il en est de même d'une Nature débilitée & languissante par la déperdition ou suffocation de son Humide radical, & rien ne seroit si dangereux ni si inutile que de l'irriter par des médicamens; mais si on pouvoit augmenter & fortifier l'Humide radical, alors la Nature d'elle-même se débarrasseroit de ses excréments & de ses superfluités. Nous pouvons dire la même chose à l'égard du Végétal & du Minéral. On s'étonne donc avec justice de l'entêtement de ceux qui sont sans cesse occupez à des remèdes pour la santé, & qui cependant ignorent entièrement la source d'où découle & la santé & la vie. Que ces gens-là ne s'ingèrent plus de parler de Pierre Philosophale, puisqu'ils se servent si mal de leur raison.

Pour conclusion, je dis que celui à qui Dieu aura gratuitement accordé la possession de cette Pierre, & donné l'esprit pour s'en bien servir, non seulement jouira d'une santé parfaite, mais pourra encore avec l'aide de la Providence prolonger ses jours au delà du terme ordinaire, & avoir le moyen de louer Dieu dans une longue & douce vie.

C'est une loi inviolable de la Nature, que toutes les fois qu'un corps est attaqué de maladie procédante de la contrariété des qualités, il tombe en ruïne, parce qu'il n'est plus soutenu que par une nature languissante, & que son esprit vital l'abandonne pour retourner vers sa patrie; quiconque aura tant soit peu flairé l'odeur de la Philosophie, tombera d'accord que la vie des Animaux, ou leur esprit vital étant tout spirituel, & d'une nature éthérée, comme sont toutes les formes qui dérivent des influences célestes, (je ne parle pas ici de l'Ame raisonnable qui est la vraie forme de l'Homme) n'a nulle liaison avec les corps terrestres, que par des milieux qui participent des deux natures. Si donc ces milieux ne sont très constants, & très-purs, il est sûr que la vie se perdra bientôt, ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence. Or dans la Substance des Mixtes, ce qu'il y

à de plus constant & de plus pur, c'est leur Humide radical, lequel contient proprement toute la nature du Mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprès. C'est donc-là un véritable milieu, & un sujet capable de contenir en son centre la vie du corps, laquelle n'est autre chose que le Chaud inné, le Feu de nature & le vrai Soufre des Sages, que les Philosophes sçavent amener de puissance en acte dans leur Pierre. Ainsi celui qui a la Pierre des Philosophes, a l'Humide radical des choses, dans lequel le Chaud inné, qui y étoit enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice subtil mais naturel, & a déterminé sa propre humidité, la transmuant par une douce coction en Soufre igné. Toute la nature du Mixte réside dans cet Humide radical; ce qui fait que quand on a l'Humide radical de quelque chose, on en a toute l'essence, toute la puissance, & toutes les vertus; mais il faut qu'il soit extrait avec beaucoup d'industrie, par un moyen naturel & philosophique, & non pas selon l'Art spagirique des Chimistes vulgaires, dont les Extraits sont mêlez, pleins d'acrimonie, en sorte qu'il ne s'y trouve plus rien de bon ou très-peu. Mais comme j'ai dit, il faut, avant toutes choses, bien comprendre ce que c'est que

cet Humide radical, duquel je me propose de traiter dans les Chapitres suivans assez au long pour en instruire quiconque les voudra lire & relire avec application.

Qu'on juge donc de quel prix est la Pierre des Philosophes; & s'il est vrai qu'on peut reprendre sa santé par le moyen de la substance nourissante des alimens, & par la vertueuse essence de quelques bons remèdes, nonobstant que ces alimens & ces remèdes soient pris avec toute leur écorce, & avec le mélange de leurs excréments, quel effet ne doit-on pas attendre de leur Humide radical, ou plutôt de leur noyau & de leur centre dépouillé de tout excrément, & pris dans un véhicule convenable. Un pareil Remède n'agit pas violemment, & n'irrite pas la Nature; au contraire, il rétablit ses forces languissantes, & lui communique, par les influences bénignes & fécondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'est par là qu'il opère dans les corps des Animaux des cures admirables & incroyables, lorsqu'au lieu d'employer la main du Médecin, la Nature seule sert en même temps de Médecin & de Remède.

Tous les médicamens ordinaires ne font, comme nous avons dit, qu'irriter la Nature, & l'obliger de ramasser toutes ses forces contr'eux; d'où il arrive qu'après

avoir pris quelque remède, on reste longtemps languissant & abbatu. La Nature seule sçait rejeter les excréments, & c'est cette seule faculté qui est nécessaire en pareille occasion. Car de donner des purgatifs à un corps affoibli, ce n'est qu'aggraver le mal, & augmenter les excréments, au lieu de les diminuer; mais puisque c'est le propre de la Nature, lorsqu'un Homme est en santé, de rejeter d'elle-même les humeurs superflus; pourquoi, quand elle est languissante, ne pas tâcher de la fortifier, & de lui communiquer une nouvelle vigueur par le moyen de notre Médecine? Que de cures admirables & d'effets surprenans naîtroient de cette méthode.

Je ne nie pas qu'on donne quelque fois des Cardiaques, qui, avec la faculté de purger, en ont encore d'autres très-bonnes; mais outre qu'on en use fort rarement, ces Remèdes sont préparés si grossièrement, & leur vertu est si foible, qu'ils sont la plûpart du temps fort inutiles; il arrive même souvent, que celui qui les prend est si mal, qu'il n'a pas la force, non pas de sentir l'effet du Remède, mais de sentir même le Remède. Je sçai bien encore qu'il y a certains Remèdes qui soulagent la Nature sans l'irriter, & qui par leur Vertu spécifique attirent & surmontent la maladie & l'humeur, & il est vrai

qu'avec de tels Remèdes on seroit quasi sûr de guérir. Mais qui est-ce qui les connoît, ou qui, les connoissant, les sçait bien préparer? La Science douteuse ne produit que des effets douteux; & il n'y a que la seule Médecine Philosophique qui soit propre à toutes sortes de maladies; non que par de différentes qualités elle produise des effets différens, car sa faculté est uniquement de fortifier la Nature, laquelle par ce moyen est en état de se délivrer de toutes sortes de maux, quand on les supposeroit infinis.

C'est sans doute de cette Médecine qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte, que Dieu a créé une Médecine de la Terre, que l'Homme sage ne méprisera point. Elle est dite de la Terre, parce que les Philosophes la tirent de la Terre, & l'élevent; à une nature toute céleste. Qui connoît cette Médecine, n'a pas besoin de Médecin, à moins qu'il n'en use en plus grande quantité que la Nature ne demande; car c'est un Feu très-pur, qui étant trop fort, dévoreroit une moindre flamme; & comme un Homme, qui mangeroit trop suffoqueroit sa chaleur naturelle par trop de substance, de même les forces du corps ne pourroient soutenir une trop grande abondance de ce Remède, & la chaleur naturelle seroit trop dilatée. Les racines des

Arbres, & les semences des Végétaux se nourrissent d'eau, & vivent d'eau; mais s'il y en a en trop grande abondance, elles se noyent & meurent. En cela comme en toutes choses il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus si notre Pierre opère de grandes choses, lorsqu'elle est administrée par les sages mains du Philosophe, & si les maladies les plus opiniâtres & les plus incurables sont guéries comme par miracle, puisque la Nature en est tellement fortifiée & renouvelée, qu'il n'y a point de mauvaise qualité qu'elle ne soit en état de surmonter. Apprenez que c'est de la Nature seule que vous recevez la guérison & la santé, pourvû que vous sachiez l'aider, & comme vous ne craignez point que votre Lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre, ne craignez pas non plus que les maladies vous assaillent, tandis que la Nature aura en réserve un si grand trésor. Cessez donc de vous fatiguer nuit & jour dans la recherche de mille Remèdes inutiles, & ne perdez pas votre temps dans de vaines Sciences, ni dans des Opérations fondées sur de beaux raisonnemens, en vous laissant entraîner par l'exemple, & par les opinions du Vulgaire. Tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'est que la Pierre des Philosophes, & alors vous

aurez le vrai fondement de la Santé, le trésor des Richesses, & la connoissance certaine de la Nature, avec la Sapience.

Mais il est temps de dire ici quelque chose de la vérité & de la possibilité de cet Art à l'égard de la Teinture, par laquelle les Philosophes assûrent qu'on peut teindre en Or les Métaux imparfaits, parce que la connoissance de cette possibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étude de cette Doctrine; & sans nous arrêter à l'autorité des Philosophes, dont on peut lire les Ecrits à ce sujet, nous ne nous attacherons qu'aux raisons qui nous ont persuadé, afin d'en mieux persuader le Lecteur, & lui donner lieu de juger des choses par lui-même, & non pas par autrui, comme nous l'avons pratiqué, avant que nous eussions la connoissance de la vérité.

Tous les Métaux ne sont autre chose qu'Argent vif coagulé, & fixé absolument ou en partie, & comme il seroit trop long de rapporter ici l'autorité des Philosophes pour prouver cette vérité, nous les laisserons encore à part à cet égard, & nous dirons seulement qu'il est constant, par l'expérience, que la Matière des Métaux est Argent vif, parce que dans leur liquéfaction ils font connoître visiblement les mêmes propriétés & la même nature

de l'Argent vif. Ils en ont le poids, la mobilité, la splendeur, l'odeur, & la facile liquéfaction; quoi qu'on jette dessus, il surnage à la superficie; ils sont liquides & ne mouillent point les mains; ils sont mous, & quand ils sont liquéfiés, ils s'en vont en fumée comme l'Argent vif en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins décuits & fixés, à l'exception toutefois de l'Or, qui, pour sa grande pureté & fixité, ne s'envole point du feu, mais y demeure constant dans la fusion.

Les Métaux démontrent toutes ces propriétés de l'Argent vif, non seulement dans la liquéfaction, mais encore en ce qu'ils se mêlent facilement avec l'Argent vif; ce qui n'arrive à aucun autre corps sublunaire, la principale propriété de l'Argent vif étant de ne se mêler qu'avec ce qui est de sa propre nature. Quand donc il se mêle avec les Métaux, cela vient de la matière de l'Argent vif, qui leur est commune, & le Fer ne se mêle avec lui, & avec les autres Métaux que difficilement, parce qu'il a très-peu d'Argent vif, dans lequel réside la vertu métallique, avec beaucoup de Soufre terrestre, & il faut même quelque artifice pour lui donner la splendeur mercurielle, la facile liquéfaction, & les autres propriétés dont nous avons parlé, lesquelles toutes conviennent

plus ou moins à certains Métaux qu'à d'autres. La ductibilité, qui consiste dans l'union mercurielle, & dans la conglutination de l'Humide radical, est encore une marque dans les Métaux que l'Argent vif y abonde, & y est très-fixe, ce qui fait que l'Or est le plus ductible des Métaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour justifier que les Métaux ne sont autre chose qu'Argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, & dans la décomposition de ces mêmes Métaux, car il s'en tire un Argent vif de même essence que l'Argent vif vulgaire, & toute la substance du Métail se réduit en lui, à proportion que chaque Métail en participe; mais du Fer beaucoup moins que des autres Métaux, à cause dequoi il est le plus imparfait, comme l'Or est le plus parfait en ce qu'il est tout Argent vif. D'où l'on doit conclure que si l'Or n'est le plus parfait des Métaux, & n'est proprement tout Métal, que parce qu'il est tout Argent vif fixe, il n'y a point d'autre substance d'Argent vif, soit pure ou impure, soit cuite ou cruë, cette différence ne changeant rien à l'espèce, comme un Fruit est toujours le même quant à l'espèce, soit qu'il soit vert ou mur, acerbe ou doux, & qu'il diffère en degrés de maturité, ou comme un Homme sain diffère d'un

Homme malade, & un Enfant d'un Vieillard.

Cela posé, Que les Métaux ont pour Substance métallique le seul Argent vif, leur transmutation ou plutôt leur *matura-tion* en Or ne sera pas impossible, puisqu'il ne faut pour cela que la seule décoction; or cette décoction se fait par le moyen de la Pierre Phisique, qui étant un vrai Feu métallique, achève dans un instant, par la main du Philosophe, ce que la Nature est mille ans à faire. A l'égard de cette Pierre, elle est faite de la seule moyenne & très-pure Substance de l'Argent vif, & si l'Argent vif vulgaire peut bien se mêler avec les Métaux lorsqu'ils sont en fusion, comme l'eau se mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, très pure & très pénétrante Médecine, qui est tirée de lui, & amenée à une souveraine pureté, égalité, & exaltation? Sans doute elle pénétrera l'Argent vif dans ses moindres parties; elle l'embrassera comme étant de sa nature, & étant toute ignée, & rouge au dessus de la rougeur des Rubis, elle le teindra en couleur citrine, qui est le resultat de la suprême rougeur, mêlée & tempérée avec la blancheur de l'Argent vif. A l'égard de la fixité, nous disons que la substance de l'Argent vif dans tous les Métaux, l'Or excepté, est cruë & pleine

d'une humidité superfluë, parce que c'est en cela que l'Argent vif abonde; or le Sec naturellement attire son propre Humide, le dessèche peu à peu, & ainsi la Sécheresse & l'Humidité se tempérant l'une par l'autre, il se fait un Métail parfaitement égalisé, qui est l'Or: Et comme il n'est ni sec ni humide, mais participant également de l'un & de l'autre, cette égalité fait que la partie volatile ne surmonte point la partie fixe, mais qu'au contraire elle resiste au feu, y étant retenue par celle-ci; & parce que dans l'ouvrage de la Nature le Sec terrestre & l'Humide sont liez en homogénéité; de là vient que dans la substance de l'Argent vif, ou tout s'envole, ou tout demeure fixe & constant dans le feu, sans que rien de la partie humide s'exhale, ce qui ne peut arriver à aucun autre Corps, à cause du défaut de cette parfaite mixtion.

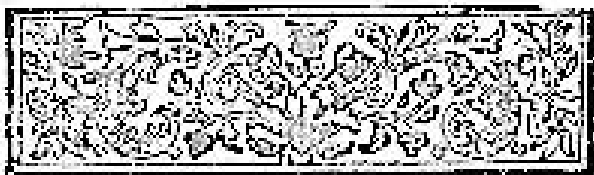
Nous voyons donc maintenant comment notre Humidité desséchée, & renduë souverainement pure, & pénétrante, peut entrer dans la Substance de l'Argent vif, renfermée dans les Métaux, la teindre & la fixer, après en avoir séparé les excréments dans l'examen, & qu'il n'y a que cette seule Substance qui se puisse convertir en Or, à l'exclusion des autres. Par où se découvre l'erreur de ceux qui s'i-

maginent qu'un Corps imparfait, comme le Cuivre, le Fer ou quelqu'autre semblable, peut être tout converti en Or par la Médecine, sans réparation de ses excréments & de sa scorie; & qu'il n'y a que sa seule Substance humide mercurielle qui puisse être ainsi changée. Ceux donc qui le prétendent, sont des Imposteurs; car il ne se peut faire d'altération que dans des Natures semblables; & quand on nous raconte que des clouds, ou autres morceaux de Fer, trempés dans un certain Menstruë, ont été transmuez en Or, on nous dit faux, car l'on ne connoît pas la nature des Métaux; car quoi qu'une partie paroisse Or, & que l'autre garde sa première Forme métallique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y ait eu de transmutation; mais c'est une imposture, & n'est autre chose qu'une partie d'Or, collée adroitement à une autre partie de Métail imparfait, à la vérité avec tant de justesse: qu'il semble effectivement que ce soit un cloud entier mais la fraude est facilement découverte par un Esprit éclairé.

Ce furent les choses par lesquelles je demeurai persuadé de la vérité de la Science, & je croi qu'elles suffiront à tout Homme de bon entendement, pourvû qu'il les rapporte toujours à la possibilité de la Na-

ture. Cependant il peut consulter encore les autres Auteurs; mais avant que d'entreprendre l'Oeuvre qu'il lise & relise attentivement ce qui suit.



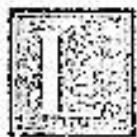


CHANT PREMIER.

I.

Le Cahos ténébreux étant sorti comme une Masse confuse du fonds du Néant, au premier son de la Parole toute puissante; ont eût dit que le désordre l'avoit produit, & que ce ne pouvoit être l'Ouvrage d'un Dieu tant il étoit informe. Toutes choses étoient en lui dans un profond repos, & les Elémens y étoient confondus, parce que l'Esprit Divin ne les avoit pas encore distinguez.

CHAPITRE PREMIER.



'Ouvrage de la Création étant un ouvrage Divin, il est sans doute que pour le bien comprendre, il faudroit un esprit surnaturel, & que c'est se jeter dans de grands embarras, que d'entreprendre de parler de ce qui est si fort au dessus de nous, puisque toutes les hyperbo-

les, & toutes les similitudes, prises des choses visibles, ne sçauroient nous fournir d'idée, qui réponde, comme il faut, à l'extension de ce Point invisible & infini. Toutefois, si par les choses créées on peut aller jusques au Créateur, & s'il est de l'ordre de sa nature ineffable, de faire connoître ses propriétés & son essence, quoi que d'une manière imparfaite à notre égard, par les choses qu'il produit au dehors, il ne fera pas hors de propos de suivre notre Poëte dans les instructions qu'il donne sur ce sujet, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a si doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puisse être de quelque utilité à ceux qui professent l'Art Hermétique, & serve en même temps à la loüange de ce grand Ouvrier, dont, (comme parle le Prophète) les Cieux racontent la gloire, & leur Etenduë les oeuvres de ses mains.

Il est impossible à l'Homme d'élever un bâtiment, si auparavant il n'a posé ses fondemens; mais ce qui est défendu à la Créature est permis au Créateur, parce qu'étant lui même la baze de ses propres ouvrages, il n'a pas besoin d'autre fondement. Si on demande donc pourquoi la Terre, pressée de tous côtés par l'Air, demeure immobile, pourquoi les Cieux

&

& la masse des Corps célestes se remuënt avec tant d'ordre, & que cependant nos yeux ne discernent point la Cause & le Principe de toutes ces choses; il suffit pour toute réponse de dire que ce sont des émanations du Centre, & que le Centre en est la véritable baze. O Mistère admirable, révélé à peu de personnes! La baze de tout le Monde, c'est le Verbe in-créé de Dieu; & comme le propre du Centre est de représenter un Point dans lequel il ne peut y avoir ni dualité ni division quelconque, qu'y a t'il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le Point du Centre, non moins indivisible qu'invisible, ne se peut comprendre que par la Circonférence; de même le Verbe de Dieu invisible n'est compréhensible que par les Créatures. Toutes les Lignes se tirent du Centre & aboutissent au Centre; de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, & retournera en lui après la révolution circulaire des temps. Le Point du Centre demeure immobiles pendant que la rouë tourne; de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changemens & à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du Centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au

Tome III. G g

Centre par resserrement; l'un a été fait par une bonté incréée, l'autre se fera par une sagesse impénétrable.

Le Verbe ineffable de Dieu est donc, pour ainsi dire, le Centre du Monde, & cette visible Circonférence est émanée de lui, retenant en quelque façon la nature de son Principe; car tout ce qui est créé renferme en soi les Loix éternelles de son Créateur, & il l'imite autant qu'il peut dans toutes ses actions. La Terre est comme le Point Central de toutes les choses visibles: tous les fruits, & toutes les productions de la Nature font aussi voir à l'oeil qu'elles renferment dans leur Centre le Point de leur Semence, qu'elles l'y conservent, & que de lui émanent toutes leurs vertus & leurs propriétés, comme autant de Lignes qui se tirent du Centre, ou comme autant de Rayons qui sortent d'un Corps lumineux. L'Homme, ce petit Monde, dont l'image a tant de rapport avec celle du grand Monde, n'a t'il pas un Coeur, duquel, comme du Centre, dérivent les Artères, qui sont les véritables lignes des Esprits vitaux, & leurs rayons étincelants? Où, je vous prie, est le modèle & l'exemplaire de cette structure, si ce n'est dans le grand Monde? où est la Loi qui a prescrit une telle disposition, si ce n'est l'impression Divine? En

sorte que comme Dieu soutient tout par sa présence, tout est gouverné aussi par ses Loix éternelles. Posons donc pour constant que de ce Point ont été tirées cette infinité de Lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande Question, qui n'est pas encore bien décidée, à sçavoir comment & sous quelle forme étoit la Matière des choses dans le Point de sa création. Si nous considérons de près la Nature, & la disposition des choses inférieures, nous aurons lieu de croire que ce n'étoit qu'une Vapeur aqueuse, ou une ténébreuse Humidité; car si entre toutes les Substances créées, la seule Humidité se termine par un terme étranger, & si par conséquent c'est un Sujet très-capable de recevoir toutes les Formes, elle seule aussi a dû être le Sujet sur lequel a roulé tout l'ouvrage de la Création. En effet, ce Cahos ténébreux, comme l'a fort bien remarqué notre Poëte, étant informe, & une masse confuse, propre à toutes les Formes, & indifférente pour toutes (selon qu'Aristote, & plusieurs sçavans Scholastiques après lui, ont dit de leur Matière première) devoit nécessairement avoir l'Essence d'une Vapeur Humide.

On remarque que dans toutes les productions qui se font au Monde inférieur, les Spermes sont toujours revêtus d'une

humeur aqueuse, & que les Semences des Végétaux, qui ont en elles une nature hermaphrodite, étant jettées en terre pour y être réincarnées, commencent par se molifier, & par être réduites en une certaine humidité mussilagineuse. Il ne se fait point de Génération en quelque Règne que ce soit, (comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprès) qu'auparavant les Spermes ne soient réduits en leur première Matière, laquelle est un vrai Cahos, non plus universel, mais particulier, & spécifié.

La Nature a voulu que les Semences végétales fussent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Elémens, & les conserver plus long-tems, pour la commodité & l'usage du Genre Humain; mais lorsque nous voulons les multiplier par une nouvelle génération, il faut nécessairement les réincruder, & les réduire en quelque façon dans leur premier Cahos. A l'égard des Sémences des Animaux, comme elles sont plus nobles, plus remplies d'esprits de vie; elles n'auroient pû se conserver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui auroit répugné à la dignité du Composé, & auroit été fort incommode pour la génération. C'est pourquoi la sage Nature n'a pas voulu séparer

le Sperme du Corps, mais elle l'y a conservé tout cru & aqueux; & ce Sperme, comme on l'expliquera ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux, est jetté dans une matrice convenable, comme dans sa terre pour y être réincrudé par l'union du Sperme féminin, de nature plus humide, & ensuite multiplié en vertu & en quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux Règnes Animal & Végétale, se peut fort bien appliquer au Règne Minéral; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier, nous n'en dirons rien ici; Il suffit que nous ayons fait voir, que l'Humidité aqueuse ou la Vapeur ténébreuse a été sans doute la Matière de cette Masse informe, & de cet Embrion du Monde, qui devoit servir de baze & de fondement à toutes les Générations. Et tout ce que nous avons avancé sur ce Sujet se prouve par la Doctrine, Evangélique, où il est dit du Verbe Divin, que par lui toutes choses ont été faites; & que sans lui rien de ce qui a été fait, n'eût été fait; & lorsqu'il est ajoûté que ce Verbe étoit avec Dieu, cela veut dire, qu'au commencement il y avoit un Centre ou un Point infini, premier Principe incompréhensible, qui étoit ce Verbe éternel, duquel Point toutes choses ont

été tirées, & sans ce Point rien ne pouvoit être. Et à l'égard de cette Vapeur humide, qui a servi à former le premier Cahos, & qui a été tirée de ce Point, Moïse nous la désigne assez, quand il dit que la Lumière fut créée immédiatement, & que l'Esprit du Seigneur se mouvoit sur les Eaux; ne faisant, comme on voit, mention que de la Lumière pour la Forme, & de l'Eau pour le Sujet cahotique, & informe avant la manifestation de la Lumière, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste, quoi qu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel & de la Terre ait été faite, avant que la Lumière fût séparée des Ténébres, n'étant pas de la dignité ni de l'ordre des choses, que la création de la Lumière fût postérieure à celle de la Terre, & que les choses inférieures fussent produites avant les supérieures. Car, si selon l'opinion commune des Théologiens, la troupe des Anges & des Esprits bienheureux a été créée dans le point même de la création, de la plus pure substance de la Lumière, quelle apparence y auroit-il que l'Elément de tous le plus grossier, & la lie du Monde fût produit avant ces Intelligences célestes? Outre cela, je demanderois, si en ce temps là le Ciel & la

Terre étoient distingués comme nous les voyons, ou s'ils étoient confus & pêle-mêle. Si c'est le premier, & qu'on entende que la Terre occupoit le centre du Monde, & que les Cieux l'environnoient sphériquement; comment se pouvoit faire le mouvement des Cieux sans la Lumière, de laquelle dérive tout mouvement? Car de dire qu'ils ne se mouvoient pas, ce seroit avouer que la Terre, par ce repos & & cette privation de mouvement, auroit été derechef comme engloutie dans son premier Cahos sans aucune distinction, puisqu'il n'appartenoit qu'à la seule Lumière de chasser les Ténèbres, & de les repousser jusqu'au fonds des Eaux, comme nous l'expliquerons dans la suite. Si aussi on dit qu'ils n'étoient pas alors arrangez comme ils sont à présent, donc ils étoient connus, & nullement distinguez en Ciel & en Terre, & le Ciel n'auroit pû à juste titre porter le nom de Firmament, ou d'Eendue, qui sépare les Eaux d'avec les Eaux; mais c'eût été un Cahos sans ordre, & une masse confuse, ce que nous accordons. Moïse fait donc ici une division générale du Monde, désignant par le Ciel la partie supérieure visible, & la partie inférieure par la Terre, comme plus grossière & élémentaire; après quoi il passe à la distinction particulière, en nous apprenant que la Lu-

mière fut tirée de ce Point central & éternel. Or comme la Lumière étoit la véritable Forme de cette première Vapeur humide, il se fit aussi en même temps la production de toutes les Formes en général.

Le Cahos n'avoit donc au commencement que l'apparence d'une Eau nébuleuse, & ce qui confirme cette vérité, c'est qu'il est dit ensuite, que les Eaux, qui étoient au dessus de l'Etenduë, fûrent divisées des Eaux qui étoient au dessous de l'Etenduë; par où il paroît clairement, qu'en haut & en bas, dessus & dessous l'Etendue, il n'y avoit autre chose qu'une substance d'Eau, comme le Sujet le plus propre à toutes les Formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuse.

Ce fondement ainsi posé, il faut maintenant poursuivre la description de cet Ouvrage immortel. Or nous avons dit, que du Centre étoient sorties ces Vapeurs confuses & sans ordre qualifiées du nom d'Abîme, sur lequel les Ténébres étoient épandues; & alors, comme l'enseigne notre Poëte, tous les Elémens confondus & mêlez ensemble sans aucun ordre, étoient dans un plein repos, & ce profond silence étoit comme une image de la mort, les Agens ne faisoient aucune action, les Patiens ne souffroient aucune altération, nul mélange des uns avec les autres & par conséquent

conséquent nul passage de la Corruption à la Génération; enfin il n'y avoit aucune marque de vie ni de fécondité.

CHANT PREMIER.

STROPHE II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle manière les Cieux, la Terre & la Mer furent formez si légers en eux-mêmes, & pourtant si vastes, eu égard à leur étendue? Qui pourroit expliquer comment le Soleil & la Lune reçurent là haut le mouvement & la lumière, & comment tout ce que nous voyons ici bas, est la Forme & l'Estre? Qui pourroit enfin comprendre comment chaque chose reçut sa propre dénomination, fut animée de son propre esprit, &, au sortir de la Masse impure & inordonnée du Cahos, fut réglée par une loi, une quantité & une mesure.

CHAPITRE II.

LA Lumière sortant comme un trait de cet éternel & immense trésor de Lumière, chassa dans un instant toutes les Ténébres par la splendeur radieuse, dissipa l'horreur du Cahos, & introduisit la forme universelle des choses, comme

*Tome III. H h **

peu auparavant, le Cahos en avoit fourni la Matière universelle. Aussi-tôt on vit l'Esprit du Seigneur se mouvoir sur les Eaux, ne demandant qu'à produire, & tout prêt d'exécuter les ordres du Verbe éternel. Déjà par la production de la Lumière, le Firmament avoit commencé d'être, comme un milieu entre la supérieure & la plus subtile partie des Eaux, & entre l'inférieure & la plus grossière. Après quoi, de la plus pure Lumière, enrichie de l'Esprit Divin, fut créée la nature Angélique, dont l'office perpétuel est d'être portée sur les Eaux surcélestes dans le Ciel empirée, toujours prête d'obéir aux ordres de son Souverain.

Les Loix éternelles de Dieu ont passé de-là aux Créatures inférieures, & c'est sur ce Divin Modèle que la Nature a formé ses règles pour toutes les choses d'ici bas; en sorte que chaque Créature est comme le Singe de son Créateur, & représente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'est servi. Car, comme du Centre du Verbe éternel les rayons de Lumière s'épandirent au long & au large dans l'immensité, de même chaque Corps créé pousse sans cesse hors de lui ses propres rayons, quoi qu'invisibles, qui se multiplient à l'infini. Or ces Rayons ou Esprits, qui émanent ainsi de tous les Corps,

sont des particules, mais envelopées, de cette première Lumière parfaitement pure, qui seule peut fraper & pénétrer le Verre, & même le Diamant le plus dur, ce qui est refusé à l'Air le plus subtil. C'est donc une Loi de Dieu qui oblige chaque Créature, autant que ses forces le lui peuvent permettre, de suivre le premier ordre établi dans le point de la Création. Ce que nous justifierons encore plus clairement dans un Traité que nous ferons exprès, Dieu aidant, pour sa gloire & l'utilité des Enfans de l'Art.

Déjà par la vertu de cet Esprit Divin, séparateur, les plus pures & plus subtiles Vapeurs avoient été ramassées, & comme elles participoient abondamment de la Lumière diffuse, elles étoient par conséquent un Sujet très-propre à y fixer la Lumière. Aussi vit-on d'abord le Firmament orné de Corps lumineux; déjà des étincelles de Lumière avoient brillé, & déjà les Etoiles tremblantes avoient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Créateur rassembla toute cette Lumière dans le Corps du Soleil, qu'il fit comme le Siège de sa Majesté, suivant ce que dit le Prophète: *Il a mis son Tabernacle dans le Soleil.*

Par l'irradiation continuelle de la Lumière le jour avoit apparu; les Elémens

étoient émûs; le Principe des Générations étoit prochain, & n'attendoit que le commandement du Verbe éternel. Cependant, quoi qu'il y eût naturellement de la sympathie entre les Eaux inférieures & les supérieures, il ne laissoit pas pourtant d'y avoir beaucoup de disproportion entr'elles, & les Agens supérieurs auroient sans doute agi avec trop de vitesse & de promptitude sur les inférieurs; ce qui obligea le sçavant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extrêmes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus modérée. Pour cet effet il créa la Lune, & l'établit comme la Fémelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle sa Lumière chaude & féconde, elle l'attrempât par son humidité, & versât par ce moyen des influences plus propres & plus convenables aux Natures inférieures. Il donna la domination sur le jour à l'un, & à l'autre la domination sur la nuit, la plaçant dans la plus basse partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des Supérieurs, & les communiquer aux Inférieurs. Il jugea aussi à propos de la composer de la moins pure partie des Eaux supérieures, qu'il ramassa en un corps afin que sa Lumière fût plus opaque, plus froide, & plus humide; & de là vient que toutes les altérations des Corps sublunaires sont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cause de

son affinité avec la Nature inférieure, & que les milieux s'unissent bien plus aisément aux extrêmes, que les extrêmes ne s'unissent entr'eux. Mais il est temps de poursuivre l'ordre de la Création.

Déjà par la Création du Firmament & des Corps lumineux s'étoit fait le mélange des Elémens, & déjà les Eaux inférieures commençoient à souffrir quelque altération, quand, par l'action des Supérieurs, & par la voie de la raréfaction, il s'éleva comme du sein de ces Eaux, & se forma de la plus pure de leurs parties l'Air que nous respirons; & comme les Eaux les plus grossières environnoient encore toutes choses, Dieu, par sa parole, les rassembla toutes, faisant apparoir le Sec ou la Terre, qui fut comme l'excrément & les fèces de ce premier Cahos.

Mais que dirons nous du mouvement & de l'étenduë des Cieux, de la stabilité de la Terre, & de tout ce qui est contenu en eux? & comment pourrons-nous atteindre à ce qui est si fort au-dessus de notre portée? Il semble qu'il ne doit appartenir qu'aux célestes Habitans d'annoncer de si grandes choses; cependant, puisque nous faisons la principale partie de cette Lumière très-pure, ce seroit un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnez, & notre ame toute céle-

ste, quoi qu'enfermée dans un Corps élémentaire, seroit indigne de son origine, si elle ne publioit de toutes ses forces les choses magnifiques du très-Haut; ce seroit même une espèce d'impiété, & en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'oser nous élever jusqu'aux choses supérieures, puisqu'elles sont d'un même ordre avec nous. Il n'y a qu'un seul Auteur de toutes choses, dans lequel il ne peut y avoir de variété; qu'il ne reçoit aucune exception, & il a toute la perfection qu'il est possible d'imaginer. Ainsi il faut reconnoître que tout est également l'ouvrage de sa sagesse, & l'effet de sa bonté & que l'intention du Créateur a été que les choses créées, qui étoient incompréhensibles en lui, fussent compréhensibles hors de lui, afin que par elles nous pussions parvenir à le connoître; & puisque le Ciel l'Air & le Soleil même, sont aussi bien les Créatures de ses mains que la moindre pierre & le moindre grain de sable, il faut croire qu'il n'est pas plus difficile de connoître les uns, que de comprendre les autres.

Peut-être que quelque Esprit mal-fait, & qui fuit la Lumière pour suivre les Ténébres, s'imaginera que le Corps humain est d'une structure moins noble, & moins parfaite que les Cieux; mais il se trompe-

roit fort, puisque les Cieux & le Monde même n'ont été faits que pour lui. Ayons donc bon courage, & ne craignons point d'entreprendre de discourir des choses supérieures, par rapport à ce que nous connoissons des inférieures, puisqu'une petite lumière en augmente une plus grande, & qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la distinction des Cieux, il faut sçavoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, & consulter sur cela l'Ecriture Sainte comme notre unique règle, puisque l'ordre de la Création y est fort fidèlement décrit dans la Genèse, quoi qu'un peu obscurément? & que Moïse n'en a rien dit que par inspiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort sçavant, & fort instruit dans la Science de la Magie naturelle. On nous y apprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'Etenduë, afin de séparer les Eaux d'avec les Eaux, & que Dieu appella cette Etenduë *Ciel*, par où l'on voit que le mot de Ciel & celui de Firmament ne sont qu'une seule & même chose; & que lorsqu'il est dit qu'il y a eu deux sortes d'Eaux, les unes au dessus du Firmament, & les autres au dessous; c'est comme si on disoit qu'il y a eu des Eaux au dessus du Ciel, & des Eaux au dessous du Ciel. Il

est encore dit que les Eaux, qui étoient au dessous du Ciel, fûrent rassemblées en un lieu, afin que le Sec, c'est-à-dire la Terre, apparût, & que cet amas d'Eaux fût appelé Mer, comme tout ce qui est au-dessus de ces Eaux inférieures fût appelé du seul nom de Ciel ou Firmament. Au reste il ne faut pas croire que ces Eaux inférieures puissent jamais outrepasser le commandement Divin, qui porta qu'elles seroient assemblées en un lieu. C'est pourquoi, quand nous voyons que ces Eaux ne peuvent s'élever au dessus de la Région des nuës, c'est parce qu'immédiatement au delà est le Ciel ou le Firmament séparateur des Eaux. Car quoique le propre de l'Eau soit de se raréfier, & que la raison naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquérir de raréfaction, à cause de la grande capacité du lieu; toutefois il arrive que ces Eaux se resserrent au lieu de se dilater, & qu'elles se condensent en cet endroit là, comme si elles y rencontroient un verre ou un cristal solide; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre Cause éloignée, mais de leur seule obéissance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes & séparées des Eaux supérieures par le Firmament. Nous pouvons donc déterminer que le Ciel,

proprement parlant, contient tout cet espace, qui est depuis le dessus des nuës jusqu'aux Eaux supérieures, appelées par plusieurs le Ciel cristalin: & le Ciel ou Firmament (pour parler selon l'écriture) est le Séparateur des Eaux. A l'égard de la division qu'on fait du Ciel en plusieurs parties différentes, ce n'est qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Etoiles & les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenoit le plus à sa nature; le Firmament n'étant de soi autre chose que la division des Eaux, & une certaine étendue dans laquelle là Lumière devoit être répanduë pour éclairer & informer le monde. Mais comme la Lumière est de nature spirituelle, & par conséquent invisible, il étoit nécessaire de la revêtir de quelque Corps opaque, par le moyen duquel elle pût être sensible aux autres Créatures, ce qui obligea le souverain Créateur de former des Luminaires de l'amas des Eaux supérieures, dont il fit divers Corps suivant la volonté, & leur départit la Lumière nécessaire pour luire deçà & delà. Et comme dans tous les Corps de cette basse Région, les Eaux inférieures ont servi à fournir la Matière dont il étoit besoin, on doit dire aussi que tous les Corps célestes n'ont été formez que de la seule Matière

des eaux supérieures; car en effet, à quoi bon multiplier les Matières, puisque du seul Cahos on pouvoit faire toutes les diverses distinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramassé quelques parties des Eaux supérieures, sous une forme sphérique, la nature de l'Eau étant toujours de se condenser en rond, il les revêtit de lumière, & les plaça dans le Firmament, afin (comme il est dit dans la Genèse) que quelques-unes présidassent sur le jour, & les autres sur la nuit & fûssent pour signes des temps & des saisons. Sur quoi il est bon de remarquer en passant combien c'est une chose ridicule, pour ne pas dire impie, que d'ajouter foi aux discours de ces Astrologues qui font leurs observations sur ces Corps célestes, avec la pensée de pénétrer dans les secrets de Dieu, touchant les divers événemens des Hommes, leurs inclinations, leurs actions, & autres accidens, qui ne peuvent être prévûs que par Dieu seul, lequel s'en est réservé la connoissance, & duquel seul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laissons-les flotter au gré de leurs erreurs, & contentons-nous de pouvoir, par le moyen de ces Corps célestes, faire des prognostics, touchant les divers changemens du temps & des saisons, ce que pourra facilement connoître un Homme un peu habile & expérimenté.

Tous les Corps lumineux occupèrent chacun leur place dans la vaste étendue du Firmament, & y fûrent balancez par leur propre poids & selon leur nature différente. Et quoique ce soient des Corps légers, puisqu'ils sont formez des Eaux Supérieures; néanmoins, par rapport au Firmament, & eu égard à leur masse, ils seroient assez pésans pour craindre qu'ils ne sortissent de cette même place, s'ils n'y étoient arrêtez, & comme fixez par le vouloir de Dieu, & par la direction de quelque Intelligence assignée à chacun d'eux, selon l'opinion de quelques Théologiens, qui veulent que tous les Corps des Créatures ayent chacun une Intelligence particulière qui préside sur eux. Ayez à cela le mouvement rapide du premier Mobile, qui, étant circulaire, fait, que tout ce qui se meut par lui, demeure dans sa propre Sphère & dans son Eccliptique. L'expérience même nous faisant voir que quelque masse que ce soit, de Plomb ou de Marbre, dès qu'elle vient à tourner sphériquement, perd son poids, & vole, pour ainsi dire, en tournoyant également autour du Centre; en sorte qu'un fil très-délié seroit capable de l'y retenir toujours dans une même distance. Nous voyons encore qu'une rouë, quelque grande qu'elle soit, après le premier

mouvement qui lui est imprimé, se meut par soi-même, & tourne avec facilité autour de son Axe. Après cela il ne faut plus s'étonner que les Corps des Luminaires, quoique d'une grandeur prodigieuse, tournent facilement chacun dans sa propre Sphère, sans varier d'un seul point, comme s'ils étoient cloüez à un mur solide. Au reste la cause d'un tel mouvement ne provient que de cet Esprit vivant & lumineux, dont ces Corps sont pleins; car cet Esprit ne peut souffrir le repos, & c'est de lui que dépendent toutes les actions, & toute la force des Esprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la structure admirable de l'Homme.

Le Ciel donc proprement est pris pour le Firmament, lequel de sa nature est unique, & sans distinction. Mais comme nous avons accoûtumé d'appeller du nom de Ciel tout ce que nous voyons au dessus de nous revêtu d'un habillement céleste, soit le Lieu des Eaux supérieures, soit l'Empirée, la dénomination se prenant ordinairement de ce qui est le plus sensible & le plus en vûe; de même Moïse a employé le mot de Terre pour désigner les Elémens inférieurs, & celui de Ciel pour signifier les supérieurs. En imitant Moïse, nous appellerons donc tout ce qui est au dessus de nous *Ciel*, & tout ce qui est en

bas *Terre*; après quoi nous diviserons cette Partie supérieure en trois Classes ou en trois Cieux.

Le premier Ciel sera posé depuis cette Région Élémentaire, qui est immédiatement au dessus des nuës, & où les Eaux inférieures ont leur terme assigné par le Créateur jusqu'aux Etoiles fixes; c'est-à-dire, jusqu'au Lieu où sont les Planettes errantes, ainsi dites à cause que dans leur tour, elles n'observent aucun ordre entr'elles, mais tournent différemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers, & servir à marquer le changement des tems & des saisons.

Le deuxième Ciel sera le Lieu même des Corps fixes, dans lequel les Etoiles vont également, gardant toujours entre-elles la même distance, & observant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme si elles étoient effectivement attachées à quelque Corps solide. Ce premier & ce deuxième Ciel se joignent successivement, & il n'y paroît aucune distinction, n'étant qu'un même Firmament, & la même Partie supérieure de l'Univers, comme nous l'avons déjà dit.

Le troisième Ciel sera le Lieu même des Eaux surcélestes, distinctes des Eaux inférieures par le Firmament séparateur, & c'est là que sont les Cataractes des Cieux,

qui s'y conservent pour l'exécution des secrets jugemens de Dieu, & pour servir d'instrumens à sa vengeance, comme on a vû autrefois, lorsque Dieu envoya le Déluge pour la punition des Hommes. C'est jusqu'à ce troisième Ciel, voisin de l'Empirée, où réside la Majesté de Dieu & l'Armée de ses saints Anges, & où l'Ecriture nous apprend que Saint Paul a été ravi, & elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troisième Ciel.

On pourroit demander si ces Eaux surcélestes mouillent, ou non; mais il n'y a nulle difficulté à décider qu'elles ne mouillent point, parce que ce sont des Eaux raréfiées d'une raréfaction souverainement parfaite, & que c'est proprement l'Esprit des Eaux. Et s'il nous est permis d'argumenter du moins au plus: Les Eaux inférieures, quoique grossières & comme les fèces des autres, ne mouillent point lorsqu'elles sont raréfiées & répandues ça & là dans les Airs, les Eaux supérieures doivent encore moins mouiller, tant à cause de leur nature plus subtile, que parce qu'elles sont dans une bien plus vaste étendue. D'où l'on peut apprendre que plus l'Eau est raréfiée, plus elle approche de la nature de cette première Eau très-pure, placée au dessus du Firmament dans la Région Ethérée. De cette raréfaction des

Eaux, & de leur nature bien étudiée, le Philosophe Hermétique tirera plus d'instruction que de toute la Science d'Aristote & de ses Sectateurs, quoique d'ailleurs très-subtile & très-belle, considérée à d'autres égards: C'est ce qu'insinuë le docte Sendivogius dans sa *Nouvelle Lumière*, quand il dit qu'on doit bien observer les merveilles de la Nature, & surtout dans la raréfaction de l'Eau; mais nous traiterons de ces choses plus amplement dans leur lieu.

A l'égard de la Matière, dont le Firmament est composé on ignore si ce n'est qu'un vuide, ou si c'est quelque chose de différent des Eaux qui l'entourent. Mais en examinant de près la nature des choses, peut-être, ne laisserons-nous pas de pénétrer la vérité malgré l'éloignement qu'il y a de là à nous. Nous disons donc que la Substance des Eaux a servi de Matière universelle, comme la Lumière a servi de Forme universelle; & comme la Lumière diffuse de tous côtés devoit être principalement resserrée dans le Firmament, & y resplendir avec plus d'éclat, son domicile devoit aussi par conséquent avoir plus d'affinité avec la Lumière que la Substance matérielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire & de s'étendre plus librement; or il n'y a que l'Air, & la nature de l'Air

qui soit voisine du Feu, ce que nous voyons par l'exemple de notre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant très conforme à sa nature, d'où nous concluons que dans la Région Ethérée, où les Elémens sont plus purs & dans une plus grande vigueur, la Lumière tient lieu de Feu, le Firmament d'Air, & les Eaux supérieures d'Eau. A l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Elément, mais l'écorce & la lie des Elémens, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excréments; car la Lumière étant là dans son propre & naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'enveloppe, comme elle en a besoin ici bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Après avoir parlé du Ciel & des Corps célestes, il est temps de venir aux Elémens inférieurs; & parce que nous avons souvent fait mention des Eaux inférieures, il faut présentement en dire quelque chose. Les Eaux inférieures ayant été séparées, & ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoi contribua beaucoup l'action de la Lumière, qui, chassant les Ténébres, les obligea de se réfugier dans le profond des Eaux, voilà aussitôt comme un nouveau Cahos, qui se fit voir dans la Nature inférieure, car tous les Elémens y étoient confondus & sans ordre

dre, & il ne s'y faisoit aucune action, Ce qui obligea le Sage Créateur de départir à cette Nature inférieure une Lumière qui lui fût particulière; mais parce qu'il est de la nature de la Lumière de vouloir toujours s'élever en haut, il songea à lui donner un Sujet qui fût propre à lui servir de domicile & à le retenir, & pour cela il choisit le Feu: Mais parce qu'il est très-pur & très sec de sa nature, fort sitibond, & fort attractif de son humide naturel aérien, qu'il auroit trop aisément absorbé par l'action qui lui est naturelle, & se seroit si fort augmenté; qu'il auroit été capable de consumer presque tout le Monde, & de convertir en lui tout l'Air inférieur; la Nature prudente, ou plutôt l'Auteur même de la Nature, en établissant le Feu pour servir de véhicule à la Lumière, voulut en même temps lui assigner une dure Prison, à sçavoir la Terre, & qu'il y fût retenu sous ses enveloppes impures, de peur qu'il n'échapât. Il fut donc garotté, pour ainsi dire par un double lien, à sçavoir par la froideur de la Terre, & par l'humidité de l'Eau crasse, afin qu'étant soumis à ces qualités contraires & antipe-ristatiques, il demeurât arrêté pour la commodité de la Nature inférieure. Voilà comment le Feu fut fait le véhicule de la Forme, c'est-à-dire de la Lumière; & son

Siège mis en la Terre, la lie des Eaux inférieures, où il est détenu sous une dure écorce.

Ce Feu agit sur la Matière qui lui est plus voisine, & plus propre à patir, à sçavoir l'Eau, qu'il raréfie aussitôt & convertis en la nature de l'Air, qui est au dessous des nuës mêlé d'Eau, & attiré par la force des Corps célestes. Mais si ce Feu trouve renfermée au Centre de la Terre une humidité aërienne, déjà produite par son action, laquelle n'ait pu s'exhaler à cause de la solidité des Lieux & l'opacité de la Terre, & qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aërienne les plus sèches & les plus subtiles parties de la Terre, de là se fait le Soufre bitumineux & terrestre, lequel est divers selon la diversité des Lieux. Si aussi cet Air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre Air & cause le vent. Et si ce même Feu agit sur une humidité aqueuse, l'aërienne s'étant exhalée, & qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus sèches parties de la Terre, auxquelles elle se rende adhérente, alors se fait le Sel commun, & delà vient la cause de la sallure de la Mer; car la Mer étant trop profonde, & quasi au Centre de la Terre, où le Feu central est le plus vigoureux, ce Feu trouvant là un grand amas d'Eaux, qui y sont en quelque

sorte de repos, il agit continuellement sur cette Matière humide, l'aérienne s'exhalant toujours par les portes de l'Eau, & delà se fait le Sel, comme de cette exhalaison d'Air naissent les tempêtes, les tourbillons, & les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traiterons quelque jour plus amplement de ces choses, aussi bien que du flux & reflux de la Mer. C'est assez pour le présent de sçavoir quels effets produit ordinairement cette exhalaison de l'humidité aérienne, laquelle étant aussi quelquefois retenuë dans la Terre, en des lieux très-renfermez qui font obstacle à son passage, y excite de grands tremblemens de Terre selon la quantité de la Matière émûë. De cette continuelle action du Feu sur l'humidité aqueuse, l'union des plus subtiles parties de la Terre, se fait, comme nous avons dit, le Sel commun, lequel par l'agitation de la Mer, sort des cavernes de la Terre, & l'Eau s'en imprégnant par un mouvement continuë, devient salée. Mais ces Eaux salées, venant à passer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce Feu n'a plus d'action sur elles, dautant que les Sources des Fontaines ou des Rivières se trouvent profondes; car la génération du Sel ne se fait point sur la superficie de la Mer mais dans la Terre. Delà vient que si les

Lieux où se fait le Sel sont enduits de croye, ou s'ils ont les pores fort petits, en sorte que l'Eau ne puisse les pénétrer pour y servir à la génération du Sel, ou que le Sel étant fait, elle ne puisse le puiser ni s'en impregner, alors il demeure dispersé dans les entrailles de la Terre, & l'Eau reste sur la superficie, douce comme elle étoit auparavant; mais dans le fonds de la Mer, où il y a une grande quantité d'arène, il y a passage à l'Eau pour entrer & se charger de la substance du Sel, & ainsi devenir salée.

Voilà comment le Ciel, la Terre, & la Mer ont été produits de ce premier Cahos informe, & comme le Monde s'est trouvé formé de leurs divers arrangemens, avec règle, poids & mesure. Mais mon dessein étant de traiter de cette grande Matière dans un Livre exprès, nous y renvoyons le Lecteur.



CHANT PREMIER.

STROPHE III.

O vous! du divin Hermès les Enfans & les Imitateurs, à qui la Science de votre Père a fait voir la Nature à découvert; vous seuls, vous seuls sçavez comment cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette Masse informe du Cahos; car votre grand Oeuvre fait voir clairement que de la même manière dont est fait votre Elixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

CHAPITRE III.

L Es seuls Enfans de la Science Hermétique connoissent les véritables Fondateurs de toute la Nature, & eux seuls, éclairez de cette belle Lumière, méritent le nom de Phisiciens. C'est à eux, ainsi qu'à des Aigles, qu'il est permis de regarder fixement le Soleil, source de toute Lumière, à l'heure de sa naissance, & qui peuvent de leurs mains toucher ce Fils du Soleil, le tirer de ses ténébres, le laver, le nourrir & le mener à un âge de maturité. Ce sont eux encore qui connoissent & adorent Diane, la véritable Soeur, & qui ayant eu Jupiter favorable dans leur

naissance, sont comme les Singes du Créateur dans l'Ouvrage de leur Pierre; mais s'ils l'imitent sagement, ils le bénissent & le loüent perpétuellement, lui rendant des graces infinies du grand bien qu'ils possèdent. En effet, qui pourroit s'imaginer que d'une petite Masse confuse, où les yeux du Vulgaire ne voyent que fèces, & abomination, le sage Chimiste en puisse tirer une Humidité ténébreuse & mercurielle, contenant en soi tout ce qui est nécessaire à l'Oeuvre, suivant le dire commun. *Que dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages*; & que dans ce Réservoir des Eaux supérieures & inférieures tous les Elémens se trouvent renfermez, lesquels en doivent être extraits par une seconde Séparation Phisique, parfaitement purifiez, & conduits ensuite à l'acte de la Génération par le moyen de la Corruption. Qui pourroit croire que là se trouvât le Firmament, diviseur des Eaux supérieures d'avec les inférieures, & le domicile des Luminaires ausquels il arrive quelquefois des éclipses? Qui croiroit enfin qu'au Centre de notre Terre se trouvât un Feu, le vrai véhicule de la Lumiere, qui ne fût ni dévorant ni consumant, mais au contraire qui est nourrissant, naturel, & la source de la vie, & de l'action duquel s'engendre au

fonds de la Mer Philosophique le vrai Sel de Nature, & qu'il se trouve en même temps au sein de cette Terre vierge le vrai Soufre, qui est le Mercure des Sages, & la Pierre des Philosophes? O! vous parfaitement heureux d'avoir pû conjoindre les Eaux Supérieures avec les inférieures, par le moyen du Firmament: O vous encore plus habiles d'avoir sçû laver la Terre avec le Feu, la brûler avec l'eau, & ensuite la sublimer! Certainement toute sorte de félicité & de gloire vous accompagnera sur la Terre, & toute obscurité s'enfuira de vous. Vous avez vû les Eaux supérieures qui ne mouillent point; vous avez manié la Lumière avec vos propres mains; vous avez sçû comprimer l'Air; vous avez sçû nourrir le Feu, & sublimer la Terre en Mercure, en Sel, & enfin en Soufre. Vous avez connu le Centre; vous en avez sçû tirer des rayons de Lumière, & par la Lumière, vous avez sçû chasser les Ténébres & voir un nouveau Jour. Mercure vous est né, la Lune a été entre vos mains, & le Soleil a pris naissance chez vous; il y est né une seconde fois, & a été exalté; Vous avez admiré ce Soleil dans sa rougeur, & la Lune dans sa blancheur, & vous avez contemplé toutes les Etoiles du Firmament au milieu des Ténébres

de la nuit; Ténébres devant la Lumière; Ténébres après la Lumière, enfin la Lumière mêlée avec les Ténébres vous a apparu. Que dirai-je davantage, vous avez produit un Cahos, vous avez donné une Forme à ce Cahos, que vous avez tirée de lui-même, & ainsi vous avez eu la première Matière, que vous avez informée d'une Forme plus noble qu'elle n'avoit auparavant; vous l'avez ensuite corrompue, & l'avez enfin élevée à une Forme entièrement parfaite. Mais c'est trop parler sur un Sujet où il est bon d'être plus réservé.



CHANT PREMIER.

STROPHE IV.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chétif Enfant de l'Art, sans aucune expérience; Ce n'est pas que vos doctes Ecrits ne m'aient fait appercevoir le véritable but où il faut tendre; & que je ne connoisse bien cet Illiaste, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, aussi bien que cet admirable Composé, par lequel vous avez sçû amener de puissance en acte la vertu des Elémens.

CHAPITRE IV.

I Ci notre Poëte s'excuse d'avoir osé se servir de la comparaison qu'il a mise en avant, & fait bien voir que c'est une qualité attachée au vrai Philosophe que d'être humble, & sans vanité; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne sçavent pas. Ils disent bien à la vérité que le Mercure & le Soufre entrent dans notre Composition; mais aveugles qu'ils sont, ils ignorent quel est ce Mercure, quel est ce Soufre & ne connoissent ni ce qu'ils traitent, ni le but où il faut tendre, & les voies qu'il faut tenir

leur sont incompréhensibles. Ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, assurant qu'il n'y en a point d'autre, quoique le docte Sendivogius affirme le contraire dans son Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, & quoi qu'il soit dit encore ailleurs que notre Mercure ne se trouve point tel sur la Terre, mais qu'il est extrait des Corps. Enfin quoique tous les Philosophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, & défendent de s'en servir, ils s'obstinent à commenter à leur mode le texte des Philosophes, & veulent absolument qu'ils aient entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'est pas à la vérité le Mercure des Philosophes, mais seulement lorsqu'il est travaillé & purifié à leur fantaisie, & qu'il est réduit sous une autre forme. Quelle folie, grands Dieux! c'est à peu près comme si quelque Auteur avoit défendu qu'on se servît du Soufre commun pour la confection du Verre, & qu'un Homme s'obstinât néanmoins de l'en vouloir tirer, par la seule raison que la défense auroit regardé le Soufre tel que nous l'avons, mais non pas le Soufre travaillé & préparé; en faisant en lui-même ce beau raisonnement, que le Soufre a été au commencement Terre, & que par conséquent il peut se réduire en cendre, de laquelle se fera le

Verre. Qui ne voit que ce seroit aller directement contre l'intention de celui qui auroit fait la défense. Voilà comme font ceux qui travaillent sur le Mercure vulgaire, lequel par l'action de la Nature a passé dans une Substance certaine, très-inutile à l'Art; & quoique le Mercure, l'Or, & les autres Métaux, même tous les Corps sublunaires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philosophes, c'est pourtant une très-grande folie de travailler sur les uns & sur les autres, puisque l'Art a besoin d'un Corps qui soit voisin de la génération. Qu'ils sçachent donc que nous devons travailler sur un Corps créé par la Nature, que comme une bonne & prévoyante Mère elle présente à l'Art tout préparé. Dans ce Corps, le Soufre & le Mercure se trouvent mêlez, mais très faiblement liez ensemble, en sorte que l'Artiste n'a qu'à les délier, les purifier, & de rechef les réunir par un moyen admirable. Tout cela se doit faire, non pas par caprice, & par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de sagesse & d'industrie, & toujours selon les voies & les règles de la Nature, qui seule doit gouverner entièrement l'Ouvrage Philosophique, & c'est par là seulement qu'on peut parvenir au but qu'on se propose.

Ce Corps est appelé par notre Poëte,
K k ij

Illiaste, ou Hylé, & en effet c'est un véritable Cahos, qui dans cette nouvelle production contient en soi, quoique confusément, tous les Elémens, lesquels l'Art industriel doit séparer, & purifier par le ministère de la Nature, afin qu'étant de rechef conjoints, il en naisse le véritable Cahos des Philosophes; c'est-à-dire, un Ciel nouveau & une Terre nouvelle. De cet Hylé ou Cahos le docte Pennot dit admirablement bien dans ses Canons sur l'Ouvrage Phisique, que l'Essence, en laquelle habite l'Esprit que nous cherchons, est antée & gravée en lui, quoi qu'avec des traits & des linéamens imparfaits. La même chose est dite par Ripheus, Anglois, au commencement de ses douze Portes; & AEgidius de Vadis dans son dialogue de la Nature, fait voir clairement, & comme en lettres d'Or, qu'il est resté dans ce Monde une portion de ce premier Cahos, connuë, mais méprisée d'un chacun, & qui se vend publiquement. Je pourrois alléguer une infinité d'Auteurs qui parlent de ce Cahos ou Masse confuse; mais ce qu'ils en disent ne peut être entendu que des Enfans de l'Art. Ce sont les Oracles du Sphinx, qui ne sont clairs que pour ceux qui les comprennent, & qui sous une même écorce cachent la vie & la mort. Que celui donc qui entrepren-

dra de manier nos Serpens hermétiques, s'arme d'une Théorie solide & fondamentale, s'il ne veut trouver sa perte où il cherche sa sûreté & ses avantages.

Que ces malheureux Philosophâtres sont à plaindre, qui sur la simple lecture de quelques Livres, osent mettre la main à l'Oeuvre. Il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit; car s'il n'y avoit qu'à prendre au pied de la lettre ce que disent les Philosophes, que de Sçavans, que d'Hermès, que de Gébers il y auroit au Monde! mais il n'y a eu, & n'y aura qu'un Hermès & qu'un Géber. Qu'il suffise donc aux plus Sages d'être réputés dignes de leur succéder, qu'ils comptent qu'ils ne sçauront jamais rien faire, s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Notre Poète a parfaitement connu cette vérité, Qu'il ne sert de rien de connoître la Matière, de sçavoir les Opérations vulgaires, & de comprendre même la nature de l'Illiaste, si en même temps on n'a une parfaite intelligence des Livres, & une profonde théorie. Car enfin ceci est l'Ouvrage des Philosophes & non des Chimistes ordinaires; c'est une Oeuvre de la Nature, & non une subtilité de l'Art. Il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'est que la Nature, & c'est ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit

en plusieurs lieux, mais c'est à toi de séparer la rose des épines, & si ton jugement ne te sert à cela, la quantité des Livres & des Docteurs ne te servira de rien; ce sera plutôt une confusion qu'une véritable Science, & loin d'acquérir des Connoissances, tu ne feras que perdre & ton temps & ta peine.

CHANT PREMIER.

STROPHE V.

Ce n'est pas que je ne sçache bien que votre Mercure secret, n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel & inné, lequel en forme de vapeur aérienne descend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Soufres impurs, & en croissant passe de la nature volatile à la fixe, se donnant à soi-même la forme d'Humide radical.

CHAPITRE V.

Il est temps maintenant de mettre au jour, autant qu'il dépendra de nous, le fondement de toute la Doctrine, puisqu'il ne serviroit de rien de connoître le Sujet de notre Science, si l'on ignoroit ce qui est renfermé en lui, & ce qui en doit être

tiré; c'est dans ce dessein que notre Poëte continuë d'expliquer la nature du Mercure des Philosophes, mais pourtant sous un voile qui cache la vérité aux yeux des Ignorans, & la laisse appercevoir aux Sages & aux Entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure, un de Descension, & l'autre d'Ascension: Et comme le premier sert à l'information des Matières disposées, par le moyen des rayons du Soleil & des autres Astres, qui de leur nature se portent vers les Corps inférieurs, & à réveiller par l'action de son Esprit vital le feu de Nature, qui est comme assoupi en elles, aussi le mouvement d'ascension lui sert naturellement à purifier les Corps des excréments qu'ils ont contractez, & à exalter les Elémens purs avec lesquels il s'unit, & dont il fortifie la Nature; après quoi il retourne vers sa Patrie, devenu plus vicieux à la vérité, mais non pas plus mûr ni plus parfait.

Tout de même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double, aussi trouve-t-on en lui une double nature, à sçavoir une ignée & fixe, l'autre humide & volatile; & c'est par là qu'il accorde les Discordans, & qu'il concilie les Contraires. Si nous regardons sa nature intrinsèque, c'est le Coeur fixe de toutes choses, très

pur, & très-persévérant au feu, le vrai Fils du Soleil, le Feu de la Nature, Feu essentiel, le véhicule de la Lumière; en un mot le véritable Soufre des Philosophes. De lui procède la splendeur; de sa Lumière la Vie, & de son mouvement l'Esprit. A l'égard de sa nature extrinsèque, c'est de tous les Esprits le plus spirituel; de toutes les puretés la plus pure; la Quintessence des Elémens; les Fondemens de toute la Nature, la première Matière des choses; une Liqueur Elémentaire; en un mot le véritable Mercure des Philosophes.

Ce double mouvement, & cette double nature du Mercure, font qu'on le considère sous deux différens regards; car avant sa Congélation & dans la voie de Descension, c'est la Vapeur aërienne & très-pure des Elémens de la Nature des Eaux supérieures, portant naturellement dans son sein l'Esprit de la Lumière, & le vrai Feu de la Nature: Il est humide & volatile, & c'est la plus noble portion de ce premier Illiaste ou Cahos: C'est l'eau permanente, tirée de cette première Humidité, toujours la même, & toujours incorruptible: C'est le Vent ou l'Air des Cieux, qui porte en son ventre la fécondité du Soleil, & qui de ses aîles couvre la nudité du Feu. Mais après la Con-

gélation, c'est l'Humide radical des choses, qui sous de viles scories, ne laisse pas de conserver la noblesse de sa première origine, & sans que son lustre en soit taché; c'est une Vierge très-pure, qui n'a point perdu sa virginité, quoi qu'on la trouve au milieu des Places publiques, elle est en tout Corps, & chaque Composé la recelle en lui. Que seroit-ce qu'un Corps sans son Humide radical, & comment une Substance pourroit-elle subsister sans son propre Sujet? Comment les Esprits pourroient-ils être retenus s'il n'y avoit pas un lieu propre à les retenir? Comment enfin le Soufre de Nature pourroit-il être renfermé, s'il n'avoit pas sa propre prison? Pour le mieux reconnoître, examinons un peu de plus près la nature des choses.

Il y a trois Humidités en tout Composé, comme l'enseigne le docte Evaldus Vogélius au Chapitre de l'Humidité radicale, dont la première s'appelle Élémentaire, laquelle, dans chaque Corps, est opiniâtement unie à la Terre, & cette Terre & Eau, ainsi unies, sont appelées le Vase des autres Elémens; cette humidité n'abandonne jamais absolument le Composé, au contraire elle demeure toujours avec lui, même dans les Cendres, dans le Sel, qui en est tiré; & ce qui

est plus admirable, c'est qu'elle reste même dans le Verre, à qui elle donne la fluidité: Cette Humidité est le véritable & très-pur Elément de l'Eau, qui n'a reçu aucune altération des autres Elémens, mais qui est demeuré dans la seule & simple nature d'Eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terrestre. La deuxième Humidité est nommée Radicale, de laquelle il a été dit quelque chose ci-dessus, & dont nous parlerons encore plus amplement ci-après: Dans cette Humidité consiste particulièrement la force du Corps; mais elle s'enflamme, & se sépare aisément du Composé; il en reste pourtant toujours quelque petite portion, & même dans les cendres; mais elle se dissipe entièrement dans la vitrification. La troisième Humidité s'appelle Alimentaire, & c'est proprement l'aliment qui survient au Composé: Elle est de la nature de l'Humidité radicale; mais c'est avant sa Congélation, & lorsqu'elle n'a point encore souffert d'altération considérable par les Agens Spécifiques: Elle s'appelle de divers noms, & souvent elle est prise chez les Philosophes pour l'Humidité radicale, à dessein d'embarasser les Lecteurs: Cette Humidité est volatile, & abandonne presque la première le Corps. Au reste la connoissance de ces trois Humidités est

plus nécessaire pour ceux qui s'attachent à notre Science, que celle de leur propre Langue; car sans elle il est absolument impossible de bien connoître le Mercure des Philosophes.

Je dirai encore en peu de mots, touchant la première Humidité, que c'est l'Élément grossier de l'Eau uni avec l'Élément grossier de la Terre, & qu'ils sont les Vases de la Nature, dans lesquels les deux autres Elémens purs sont renfermez, sçavoir le Feu dans la Terre, & l'Air dans l'Eau; mais non pas pourtant immédiatement; car le véritable Air est renfermé dans un autre Corps plus pur, aussi-bien que le véritable Feu. Ces deux Elémens sont encore nommez les Corps par les Philosophes, parce qu'ils communiquent la corporéité à toute la Nature, & que leur substance sert comme d'habillement pour couvrir la nudité des véritables Elémens; mais le Corps de la Terre particulièrement comprend & revêt toutes choses.

A l'égard de la seconde Humidité, c'est une Humidité aërienne, qui, avant sa Congélation, étant la vapeur des Elémens, de nature éthérée, conserve cette même nature après la Congélation, ce qui fait que dans chaque Composé, elle prend la forme d'Huile, sur-tout dans les

Végétaux, & dans les Animaux. A l'égard des Minéraux, comme ils abondent principalement en humidité aqueuse & en terrestréité, toutes deux liées ensemble, à cause de quoi leur Huile a reçu une altération terrestre & grossière, il s'ensuit que la nature de leur Huile, où domine l'Humidité, est transmuée en une qualité terrestre, où règne principalement la sécheresse, & delà vient que leur Humide radical, sur-tout des Métaux, resiste plus opiniâtrément au feu que l'Humide des autres Corps; toutes fois cet Humide n'est pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prévaut quelquefois au terrestre; mais si une telle Humidité étoit resserrée & transmuée par la Coction, alors l'Humide radical deviendrait très constant & très fixe au feu. L'Huile donc abonde en Humidité aérienne, ce qui fait qu'elle brille, & s'allume aisément, cette propriété étant particulière à l'Humidité aérienne, (au lieu que les autres Humidités s'envolent sans s'enflammer) parce que l'Air est de la nourriture du Feu, qui vit de l'Air, s'en substance, s'en réjouit & se revêt de son corps; de sorte qu'on peut dire que tout ce qui est de substance huileuse dans les Corps, Contient en soi cette Humidité radicale, laquelle dans les Végétaux est sous une forme oléagineuse;

dans les Animaux sous une forme de graisse; & dans les Minéraux sous une forme de Soufre, comme nous avons dit; quoi qu'il arrive pourtant quelquefois que cette Substance varie, & pour le nom & pour la forme: Mais, au fonds, c'est cette seule Humidité aérienne & radicale, renfermée dans leur intrinsèque, qui est à considérer; car cette Humidité étant détruite, le Composé tombe, & n'est plus ce qu'il étoit; étant altérée, tout le Corps est altéré; car c'est dans cette seule Humidité que consiste le vrai sujet de toutes les altérations, aussi-bien que le fondement des générations; mais cette Humidité subsistant, subsiste en même temps la vertu du Composé, lequel est vigoureux ou languissant, selon l'abondance ou le défaut de cette Humidité: Enfin, la Nature se trouve renfermée en elle, & s'y conserve: C'est le véritable Sperme des choses, dans lequel réside le Point séminal, comme nous l'expliquerons ci-après.

Pour ce qui est de la troisième Humidité, c'est proprement le Mercure végétal étant encore dans la voie de Descension, lorsque par les Rayons planétaires, il descend pour faire végéter la Nature, & multiplier la Sémence dans les Corps; mais parce que c'est une vapeur

très-subtile, & très-spirituelle, comme l'insinuë fort doctement notre Auteur, elle a besoin, pour pénétrer les Corps inférieurs & se mêler avec eux, de revêtir la forme d'Eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les Corps ne soient brûlez: Elle sert entièrement à la production des choses dans l'acte de la génération, car c'est le véritable Dissolvant de la Nature, pénétrant les Corps par sa spiritualité innée, & réveillant le Feu interne lorsqu'il est assoupi; causant aussi par son Humidité la corruption & la noirceur, & à cause de l'acidité qu'il a contractée dans un Corps tout-à-fait minéral. Il est très-acide, & très-aigu, & c'est le véritable Auteur de toutes les motions. Il est quelquefois comparé au Menstruë, & il a une telle & si grande vertu, qu'on ne sçauroit l'exprimer, quoi qu'à le considérer en lui-même, & grossièrement, il soit très-imparfait, très-crud & même très-vil; mais c'en est assez.

Les Philosophes ont quatre sortes de Mercure, dont les noms confondent tellement les Lecteurs, qu'il est quasi impossible d'en pénétrer le véritable sens. Le principal & le plus noble est le Mercure des Corps, car c'est le plus virtuel & le plus actif de tous, & c'est aussi à son acquisition que tend toute la Chimie, puis-

que c'est la véritable Sémence, tant recherchée, de laquelle se fait la Teinture & la Pierre des Philosophes. C'est ce Mercure, qui a mû les Philosophes à tant écrire; c'est lui qui est véritablement la Pierre; & qui ne le connoît pas, se rompt inutilement la tête à la chercher. Le second est le Mercure de Nature, dont l'acquisition demande un Esprit très-subtil, & très-docte: C'est le véritable Bain des Sages, le Vaze des Philosophes, l'Eau véritablement Philosophique, le Sperme des Métaux, & le fondement de toute la nature: Enfin, c'est la même chose que l'Humide radical, dont nous avons parlé ci-devant. Le troisième est appelé le Mercure des Philosophes, parce qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent avoir; il ne se vend point; il n'est point connu, & ne se trouve que dans les seuls magasins des Philosophes, & dans leurs Minières. C'est proprement la Sphère de Saturne, la véritable Diane, & le vrai Sel des Métaux, dont l'acquisition est au-dessus des forces humaines; sa nature est très-puissante, & c'est par lui que commence l'Ouvrage Philosophique, c'est-à-dire, après son acquisition. O que d'Enigmes ont pris de lui leur origine! que de Paraboles faites pour lui! que de Traités composez sur lui! Il est caché sous tant

de voiles, qu'il semble que toute l'adresse des Philosophes a été mise en Oeuvre pour le bien envelopper. Le quatrième est le Mercure commun, non celui du Vulgaire, qui est nommé de la sorte seulement par ressemblance, mais le nôtre, qui est le véritable Air des Philosophes; la vraie moyenne Substance de l'Eau, & le vrai Feu secret: Il est appelé commun, parce qu'il est commun à toutes les Minières; que c'est par lui que les Corps des Minéraux sont augmentez, & que c'est en lui que consiste la Substance métallique.

Si tu connois bien ces quatre Mercure, mon cher Lecteur, te voilà déjà à l'entrée, & le Sanctuaire de la Nature t'est ouvert; car tu as déjà en eux trois Elémens parfaits, à sçavoir l'Air, l'Eau, & le Feu: A l'égard de la Terre pure, tu ne peux l'avoir que par la Calcination Philosophique; & alors seulement la vertu de la Pierre sera entière, quand tout sera changé en Terre. Mais voilà suffisamment parlé de la nature de Mercure, & si notre Auteur, dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement & magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvoit dire, & aussi clairement qu'une telle Science le peut permettre. Tu verras encore dans la suite de plus grandes choses; en sorte qu'il ne
te

te restera que de mettre la main à l'Oeuvre; mais avant que de commencer, prends garde à bien entendre ce que tu liras.

CHANT PREMIER.

STROPHE VI.

Ce n'est pas que je sçache bien encore que si notre Vaisseau ovale n'est scellé par l'Hyver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuse, & que notre bel Enfant mourra dès sa naissance, s'il n'est promptement secouru par une main industrieuse & par des yeux de Lincée, car autrement il ne pourra plus être nourri de sa première humeur, à l'exemple de l'Homme, qui après s'être nourri de sang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorsqu'il est au monde.

CHAPITRE VI.

Tous les Auteurs disent beaucoup de choses du Sceau d'Hermès, & assurèrent tous que sans lui le Magistère seroit détruit, puisque par son moyen seul les Esprits sont conservez & le Vaisseau bien muni. Mais je n'ai pû encore comprendre ce que veut dire notre Poète par le mot d'Hiver qu'il employe, de sorte que je

*

Tome III.

croirois aisément que c'est une faute d'écriture, & qu'il devoit y avoir *sigillarsi di verro* au lieu *di verno*, la ressemblance des mots ayant pû tromper le Copiste. Cependant je n'ignore pas ce que Sendivogius entr'autres enseigne, à sçavoir que l'hiver est cause de putréfaction, parce que les pores des Arbres & des Plantes sont bouchez par le froid, ce qui fait que les Esprits s'y conservent mieux, & ont leurs actions plus vigoureuses. Mais je ne vois pas comment ce raisonnement pourroit être appliqué à notre Oeuvre, où une chaleur continuelle doit environner la Matière, & l'échauffer jusques à la fin, tous les Auteurs convenant que si elle vient à cesser un moment, la Composition tombe & l'Ouvrage est détruit. Ils apportent pour exemple l'Oeuf mis sous la poule pour la production du Poulet, qui devient inutile dès qu'il est refroidi. C'est ce qui a mis mon esprit en suspens sur l'intention de notre Auteur. Pour toi, mon cher Lecteur, sans t'arrêter à tout cela, lorsque tu voudras en temps dû mettre ton Oeuvre dans ton Vaisseau, prends seulement bien garde qu'il soit scellé exactement, afin que la vertu y soit retenuë dans toute sa force, & que les Eaux salutaires & précieuses ne puissent en sortir, car c'est là où est tout le péril: Rap-

porte sur tout ton Ouvrage à celui de la Nature; qu'elle te serve de Maîtresse & de Guide, & observe soigneusement comment elle opère en pareil cas; ayant toujours dans ton esprit la manière dont elle se sert pour mettre son ouvrage dans son vase, & l'y sceller exactement, car la connoissance de l'un donne celle de l'autre. Si tu veux chasser le froid de la maison, allumes y du feu; mais si tu veux retenir l'esprit, qui ne demande qu'à retourner vers sa Patrie, empêche l'Ennemi d'approcher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, & alors il demeurera à la maison; sois donc prudent & avisé.

Nous avons nécessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'Enfant; mais, si elle le reçoit sans précaution; on doit appréhender qu'il ne lui échape: Ou, si l'ayant reçu devant le temps, elle le serre trop avec ses linges, il courra risque d'être suffoqué: Et enfin si elle n'a bien soin d'en séparer l'arrière-fais & les autres superfluités, il est à craindre, ou qu'il n'en meure, ou qu'il n'en soit perpétuellement infecté. On ne sçau-roit donc trop, en pareille occasion, recommander la prudence & la vigilance; car chaque chose a son heure déterminée pour la naissance, aussi-bien que son Au-

tomme pour la maturité. Les fruits cuëillis avant le temps, ne viennent jamais à une parfaite maturité; s'ils murissent aussi plus qu'il ne faut, ils pourrissent aisément. Ainsi rien n'est si nécessaire que de connoître ce terme moyen & précis de la parfaite maturité; car que serviroit-il de cultiver un fruit, de l'arroser, & le faire murir, s'il n'étoit pas cuëilli dans le temps convenable; ce seroit une peine entièrement perduë.

Le temps de la naissance n'est point déterminé par les Philosophes, qui varient fort entre eux sur cela; mais il suffit d'avertir le Lecteur que tout fruit se doit cuëillir en sa saison, & que la Nature qui se plaît dans ses propres Nombres, est satisfaite du Nombre mistérieux de *Sept*, sur tout dans les choses qui dépendent du Globe Lunaire, la Lune nous faisant voir sensiblement une quantité infinie d'altérations & de vicissitudes dans ce Nombre *Septenaire*. C'est par ce Nombre magique que la Nature, & tout ce qui en dépend, est secrètement gouverné. Mais ce Mistère naturel est caché aux Esprits grossiers, qui ne peuvent rien voir que par les yeux du corps, qui se contentent de cela & ne cherchent rien davantage.

Ce Nombre *Septenaire* est un des grands Sécrets des Philosophes, & quiconque

sçaura par lui comprendre l'ordre de l'Univers, sçaura un Mistère, qui, bien loin de devoir être révélé, doit au contraire être enséveli dans un profond silence; mais quelque jour, Dieu aidant, nous traiterons plus à fonds des ces grandes choses.

Que dirons nous présentement de la Nutrition, ou de la secrète Multiplication, dont le Mistère repose parmi les plus grands Sécrets des Philosophes. Car que serviroit-il de cuëillir la Moisson, si étant cuëillie, on ne la conservoit avec soin pour l'employer à l'usage de la Multiplication. Nous disons donc qu'il y a de trois sortes d'Augmentations; une, qui se fait par la voie de la Nutrition; l'autre par l'addition d'une nouvelle Matière, & la troisième par dilatation ou raréfaction; mais cette dernière n'est pas proprement une Augmentation, c'est une Circulation d'une même Matière, & l'atténuation de ses parties. Des deux autres, la seconde, qui est celle qui se fait par addition, regarde plutôt l'Art que la Nature, laquelle n'a point de mouvement local, ni de parties qui y soient propres; mais elle use seulement d'attraction, & c'est là proprement l'Augmentation qui se fait par la voie de la Nutrition.

Pour comprendre fondamentalement ce que c'est que la Nutrition, il est nécessai-

re de sçavoir que le Sec attire naturellement son *Humide*, & que plus l'*Humide* est spiritueux, plus il est facilement attiré: Or le Feu de Nature, qui réside dans l'*Humidité* radicale, comme nous le ferons voir ci-après, étant très-sec, & le plus actif des Elémens, il attire à soi celui d'entr'eux qui est le plus raréfié, & le plus spiritualisé, à sçavoir l'*Air*. Delà vient que l'*Air* étant ôté, le Feu s'éteint, parce qu'il est nourri, quoique d'une manière insensible, de la moyenne Substance du Feu. Cette moyenne Substance aérienne est revêtuë d'un Corps aqueux, & elle est dépouillée de cette écorce extérieure par le moyen de la corruption, s'insinuant dans le profond de l'*Humide* radical, qui est de même nature qu'elle, mais plus congelé; & ensuite, par une nouvelle génération, au moyen du feu digérant, elle se transforme en ce même *Humide* radical, d'où il arrive une continuelle corruption, & une continuelle génération. Il est vrai que la nutrition & la réparation de ce qui a été détruit, ne se fait pas toujours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action, à sçavoir de consumer ce qui a été digéré, & de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été consumé, se trouve quelquefois affoibli, ou bien est empêché par quelque accident de faire son

attraction, & c'est alors que le Corps meurt par la dissipation de son Humide radical, consumé par son propre feu. Afin donc que la nutrition se fasse comme il faut, il ne suffit pas qu'il y ait un feu agissant, & une consommation de l'Humide radical (laquelle pourtant est nécessaire, car si rien ne se consumoit, la Nature seroit toujours contente, le Composé seroit immortel, & dans les Animaux il n'y auroit jamais de faim, ni de désir de nouvel aliment.) Il ne suffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prêt; mais il faut encore que l'action du Feu interne soit égale, & même supérieure à la résistance qui se fait de la part du *Nourrissant*; autrement l'effort de l'*Attirant* seroit vain dès qu'il ne pourroit convertir l'*Attiré* en sa nature. Nous en avons l'exemple dans l'Homme, dont la chaleur naturelle dévore perpétuellement son propre Humide radical, ce qui cause la faim, & le désir d'une nouvelle matière semblable: Quoi qu'il ait pris son aliment, & que ce mouvement de désir ait cessé, il ne laisse pas d'être encore nécessaire, pour que cet aliment soit converti en nourriture, de lui ôter tous ses empêchemens, de le dépouiller de son écorce extérieure, de l'attenuer par la formation du *Chyle*, & de le faire passer, pour ainsi dire, en la nature de son premier Cahos; & alors l'aliment, ainsi

rarefié, est aisément attiré par la chaleur naturelle pour suppléer au défaut de l'Humide radical consumé, lequel pourtant ne se répare jamais absolument, à cause des excréments que laissent les alimens, qui vont toujours en s'augmentant & aussi à cause que le Feu agissant s'affoiblit par une action trop continuée, suivant cet Axiome, que tout Agent, à force d'agir, patit, & en patissant s'affoiblit. Voilà comme se fait la nutrition de l'Homme, & par conséquent son augmentation, à sçavoir par l'assimilation des alimens; d'où il s'ensuit que dans l'Oeuvre Phisique, cet Agent naturel, ou Feu de Nature, consume continuellement par son action son propre humide radical, & qu'ainsi il est nécessaire de lui donner un nouvel aliment à la place de celui qui a été consumé: Mais parce qu'au commencement sa vertu est foible, il ne faut lui donner d'abord qu'un peu d'aliment, qui soit fort léger jusqu'à ce que ce feu s'étant fortifié, on puisse lui donner des mets plus solides. Notre Auteur nous enseigne donc par là de fortifier l'Enfant après sa première nourriture par de nouveaux aliments, à l'exemple de l'Embrion humain, qui dans le ventre de la Femme, est substanté d'un menstruë foible, mais à qui on donne après qu'il est né, une plus forte nourriture, à sçavoir du lait.

CHANT

CHANT PREMIER.

STROPHE VII.

Quoique je sçache toutes ces choses, je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes qui l'embarrassent; & si je puis être assez heureux pour expliquer distinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde votre Magistère, faites, je vous conjure, que j'aye de vous pour reponse: Travaille hardiment, car tu sçais ce qu'il faut sçavoir.

CHAPITRE VII.

A Près que notre Auteur nous a fait comme toucher au doigt notre divine Science, il s'excuse de n'en pas dire davantage, sur ce qu'il lui reste à lui-même beaucoup de choses à apprendre; & il confesse qu'il auroit dû faire voir plus de doctrine, ayant à parler à des Gens sçavans: Il craint même qu'il ne manque quelque chose à son Ouvrage, & que l'ordre n'y soit pas bien gardé. Apprenez de là, Vendeurs de fumée, combien il est

*Tome III. M m **

difficile de faire notre Oeuvre, puisqu'il ne s'agit pas de faire des Opérations vulgaires, qui, bien que parfaites dans leur genre, sont inutiles à notre dessein, & méprisées de tous les Philosophes. Il n'y a, comme nous avons dit, qu'une Opération dans notre Magistère: Tous les Philosophes nous l'enseignent, en nous avertissant d'abandonner toutes ces Opérations Sophistiques, & de nous tenir à la Nature, chez laquelle seule on trouve la vérité.

C'est dans la Sublimation Philosophique que sont renfermées toutes les autres Opérations, & en elle seule consiste tout ce que l'Artiste peut faire de mieux & de plus subtil. Si donc quelqu'un sçait bien faire cette Sublimation, il peut se vanter d'avoir connu un des plus grands Sécrets, & des plus grands Mistères des Philosophes. Mais afin que tu puisses toi-même la comprendre clairement, vois comment Géber définit la Sublimation: C'est, dit-il, l'Elevation par le feu d'une Chose sèche avec adhérence au Vaisseau. Pour donc faire une bonne Sublimation, il y a trois choses que tu dois connoître, le Feu, la Chose sèche, & le Vase. Si tu les connois, tu es heureux, & tu n'as qu'à faire en sorte que la Chose sèche adhère au Vaisseau; car si elle n'y adhéroit pas, elle

ne vaudroit rien; mais pour qu'elle y adhère, il faut qu'elle soit de même nature que le Vaisseau, & c'est leur nature qui fait leur ressemblance; car la Sécheresse est de la nature du Feu, lequel est de toutes les choses la plus sèche: C'est par elle qu'il dissipe & consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté; mais elle s'augmente de beaucoup dans notre Sublimation; & c'est toute autre chose que quand il étoit renfermé dans les fèces: Il faut avoir soin aussi que le Vaisseau soit très-pur & de la nature du Feu. Or, entre toutes les Matières, le seul Verre & l'Or sont les plus constans au feu, s'y plaisent, & s'y purifient davantage; mais parce que l'Or ne se peut avoir qu'à grand prix, & que de plus il se fond aisément, les Pauvres n'auroient pas le moyen d'entreprendre l'Ouvrage Philosophique, & il n'y auroit que les Riches & les Grands de ce Monde; Ce qui dérogeroit à la Providence & à la bonté du Créateur, qui a voulu que ce Secret fût indifféremment pour tous ceux qui le craindroient. Il faut donc s'en tenir à un Vaisseau de verre, ou de la nature du verre, très-pur, & tiré des cendres avec adresse & subtilité d'esprit. Mais, que les Disciples de l'Art prennent bien garde ici à ne pas se tromper, & à bien connoître

ce que c'est que le Verre Philosophique, en s'attachant au sens & non pas au son des mots; c'est l'avis que je leur donne par un esprit de piété & de charité. Dans ce Vaisseau de verre bien connu, s'accomplit la Sublimation, lorsque la Nature sèche s'élève par le moyen du Feu & adhère au Vaisseau à cause de sa pureté & de leur même nature. Au reste, s'il y a beaucoup à suër dans la recherche du Vaisseau, il n'y a pas moins de peine dans la construction du Feu. Mais comme nous en parlerons dans un Chapitre particulier, nous croyons qu'il suffit pour le présent de ce que nous avons dit: Que ceci serve seulement de leçon aux Chimistes ignorans, qui croient qu'on doit entendre ces choses à la lettre, & qui, sans étude précédente, s'imaginent faire l'Oeuvre par leurs Sublimations vulgaires. Ils lisent continuellement Géber, mais sans l'entendre, & le succès, ne répondant pas à leur attente, ils sont les premiers à abboyer contre les vrais Philosophes: Et parce qu'ils ont pris un seul Auteur pour leur Guide, ils ne daigneroient pas en regarder d'autres, ne sçachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, & que ce qui se trouve en abrégé dans l'un, se trouve étendu dans l'autre: Qu'ils lisent donc les Livres des Philosophes, & sur tout de ceux qui, moins

envieux que les autres, ont transmis à leurs Successeurs la Connoissance de la Nature. Entre tous ces Traités, ceux qui se trouvent insérez dans le *Musaeum Hermeticum* tiennent, à mon sens, le premier rang, & sur tout le Traité, qui a pour titre *Via veritatis*, quoi qu'il y ait aussi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laisse pas de piquer ceux qui ne prennent pas garde. Mais que dirons-nous de tant de Volumes, plus dangereux que la peste, dont les Auteurs, quoi que très-doctes en leur genre, sont pourtant si remplis d'envie, que Dieu sans doute les punira d'avoir été la cause de tant de malheurs, & les mesurera à la même mesure dont ils ont mesuré les autres? Car enfin, si l'amour du Prochain est aussi bien que celui de Dieu, le Sommaire de la Loi Sainte & des Commandemens Divins, que devient cette Loi, & où sera l'observation de ces Commandemens, si l'envie régne si fort parmi les Hommes? A quoi servent tant de Traités pleins d'impostures, tant de fausses Receptes, & tant d'Ecrits suggérez par le Démon, sinon pour perdre les Gens trop crédules? Et quel avantage a un Philosophe de suër sur de pareils Ouvrages, qui causent tant de maux? N'est-ce pas assez de ces Rejettons pestilentieux, & de ces Semences maudites,

incapables de rien produire de bon, sans que l'Envie, à l'exemple de Satan, vienne remplir nos Champs d'yvroye? C'est cette rage envieuse, source de tant de malheurs dont le souffle fatal renverse les Maisons, & dont les broüillards infects gâtent la Moisson & détruisent l'espérance des Pauvres. Ce sont vos langues envenimées, dont les pointes réduisent en cendre la substance des Malheureux, & ce sont ces noires vapeurs, que vous répandez dans vos Ecrits, qui jettent l'horreur & les ténèbres dans l'esprit de ceux qui vous lisent. Si vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoi attirer les Gens par de belles promesses, & que ne gardez-vous plutôt un silence, dont Dieu & les Hommes vous sçauroient plus de gré que de parler avec envie? On voit beaucoup d'Auteurs, qui, en accusant les autres d'avoir été envieux, & d'avoir caché malicieusement la vérité, répandent dans leurs discours encore plus d'obscurité que les premiers, ce qui fait que les pauvres Etudiants ne recueillent de toute leur doctrine que beaucoup de confusion; car si l'un rejette une chose, l'autre l'élève jusqu'au Ciel; l'un commande ce que l'autre défend, & de cette manière ils confondent tellement l'esprit du Lecteur, que plus il étudie, plus il a sujet

de se défier de la vérité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent, qui ne promettent de parler fidèlement & sincèrement; & cependant leurs discours sont si pleins d'embiguïté, qu'à grand peine peuvent-ils être entendus par les plus Doctes: Et quoi qu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, & qu'on a mis, pour ainsi dire, un cachet sur leurs lèvres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher. Il vaut bien mieux se taire, lorsqu'on se croit obligé de garder le secret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jeter les Gens dans l'erreur: Enfin les Philosophes parlent entr'eux si obscurément, qu'à peine y trouve-t'on un seul mot exempt de Sophisme. Qu'ils cachent la Pratique tant qu'ils voudront, à la bonne heure; mais, au moins, qu'ils enseignent fidèlement la Théorie & les Fondemens de la Science, car sans Fondemens il ne peut y avoir d'Edifice. Est-ce que l'Art ne seroit pas assez caché aux Ignorans, si les Philosophes se contentoient d'être réservés ou sur la Matière, ou sur le Vaisseau, ou sur le Feu! A peine avec cela, y en auroit-il de mille un qui pût approcher de cette Table sacrée; mais il ne suffit pas à ces Messieurs de cacher

toutes ces choses, il faut encore qu'ils mettent en leur place des visions & des fantaisies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus sçavant, ils ne font que montrer leur malice & leur envie. Que ces Envieux n'imitent-ils Hermès, dont ils se disent les Enfans; car quoique dans sa Table d'Emeraude il ait été un peu réservé, il n'a pas laissé pourtant de faire sentir l'odeur de cette divine Science, de laquelle il a parlé très-doctement; mais ceux qui sont venus après lui, au lieu d'éclaircir ses paroles, y ont jetté de plus grandes ténèbres, & ont porté la chose à un tel excès d'obscurité, qu'il n'y a point d'Esprit, quelque subtil & éclairé qu'il soit, qui puisse la pénétrer, à moins que d'être secouru de la Lumière d'en haut, à laquelle rien ne peut résister.

Il se trouve des Gens, qui, lisant certains Auteurs, lesquels ont d'abord un air de sincérité & de charité, tiennent qu'il faut rejeter pour l'Oeuvre toutes sortes de Minéraux, & s'attacher, par leur conseil, aux Métaux: Mais lisant ensuite que les Métaux du Vulgaire sont morts, parce qu'ils ont souffert le feu de fusion, ils recourent à ceux qui sont encore dans les Mines & se mettent à travailler sur eux, & ne trouvant rien dans la suite de l'Ouvrage, qui les contente,

après avoir fait divers Essais, tantôt sur un Métail, & tantôt sur un autre, rebutez de leurs Expériences, ils reprennent les Livres, & trouvant que tous les Métaux imparfaits, sans exception, sont condamnés, touchez par la raison & par l'autorité, ils en reviennent aux Métaux parfaits, à sçavoir à l'Or & à l'Argent; mais après y avoir pendant quelque tems perdu leur peine, & consumé leur Bien, ils se ravissent tout d'un coup, en considérant que ces Métaux sont d'une très-forte composition, & se mettent en tête qu'il faut les réincruder, comme ils disent, par un Dissolvant naturel, qu'ils croient mal-à-propos être le Mercure vulgaire; mais quoiqu'ils fassent avec de telles Matières, ils ne trouvent que du dommage & de la honte, parce qu'ils ignorent les véritables Principes de la Nature, sur lesquels on doit asseoir son fondement, & ne sçavent ni ce que l'Or vulgaire contient, ni ce qu'il peut donner; car s'ils connoissoient bien cela, ils verroient que notre Corps, le véritable Or des Sages, possède suffisamment tout ce qui est nécessaire à l'Art. Ceux qui travaillent, comme nous venons de dire, se voyant enfin trompez dans leurs espérances, viennent à mépriser toutes sortes de Corps, & à blasphémer contre la Nature, ne comprenant pas que cha-

que Corps, selon son Espèce, contient en soi sa propre Sémence, laquelle ne se trouve point dans des choses diverses. Après donc avoir vainement travaillé tantôt sur une chose, & tantôt sur une autre, ils recourent encore une fois aux Livres, où trouvant que les Auteurs condamnent toutes sortes de Végétaux, d'Animaux, de Minéraux, & de Métaux mêmes, par un raffinement ridicule, ils sortent hors de la Nature, & portent leur recherche, ou plutôt leur folie, tantôt jusques dans le Ciel, & tantôt jusqu'au Centre de la Terre, essayant par de pénibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un Lait volatil de l'Air, de la Rosée, ou de la Pluie; mais lorsqu'ils croient avoir fait une Pierre très-fixe, & le vrai Soufre des Philosophes, il se trouve qu'ils n'ont autre chose qu'une Pierre aërienne & le Soufre des Sots.

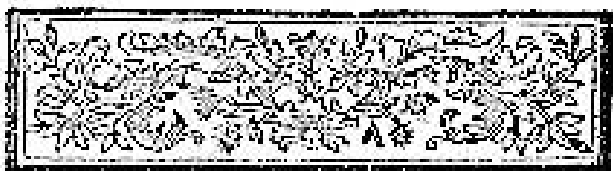
Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de dessein formé ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen, ils les détourneront du travail; mais ils se trompent eux-mêmes; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur & de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule

envie des Auteurs; ce qui fait que notre Poète, épouvanté de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette Science, doute de lui-même, & de son propre Ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, & surtout de ceux, qui, n'étant point infectez du venin de l'Envie, en exercent tous les devoirs, & sont revêtus d'une charité vraiment Philosophique. C'est de ceux là dont on ne sçauroit trop, ni trop bien parler, car ce sont les Oracles de la Nature, qui n'annoncent que de bonnes choses: Ce sont des Astres radieux, dont la Lumière éclatte pleinement aux yeux de ceux qui les consultent. Mais revenant à la modestie de notre Poète, qui lui fait dire qu'il ne sçait pas l'Oeuvre, & lui fait demander l'indulgence des Philosophes, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en use de la sorte que par prudence, & qu'il aime mieux passer pour Disciple que pour Maître. Néanmoins, pour le satisfaire, & ceux aussi qui seront dans les mêmes doutes que lui, nous voulons bien les assurer qu'ils peuvent entreprendre l'Oeuvre hardiment, quand ils sçauront par théorie, comment, par le moyen d'un Esprit crud, on peut extraire un Esprit mûr du Corps dissout, & derechef l'unir avec l'Huile vitale pour opérer les miracles d'une seule

Chose, ou pour parler plus clairement, quand ils sçauront avec leur Menstruë végétale, uni au minéral, dissoudre un troisième Menstruë essentiel, pour ensuite, avec ces divers Menstruës, laver la Terre, & l'ayant lavée, l'exalter en nature céleste, afin d'en composer leur Foudre sulfureux, lequel, dans un clein d'oeil, pénètre les Corps, & détruit leurs excréments. Voilà tout ce qu'il nous est permis de leur dire, encore d'un stile figuré, parce que cela regarde la Pratique, de laquelle peut-être quelque jour nous traiterons plus clairement: Soyez-en donc contents, vous, qui aimez la Science, & qui recherchez la vérité.

Fin du premier Chant.





CHANT DEUXIEME.

STROPHE I.

*Que les Hommes, peu versez dans l'Ecole
d'Hermès, se trompent, lorsqu'avec un
esprit d'avarice, ils s'attachent au son
des mots. C'est ordinairement sur la foi
de ces noms vulgaires d'Argent vif &
d'Or qu'ils s'engagent au travail, &
qu'avec l'Or commun ils s'imaginent
par un feu lent fixer enfin cet Argent
fugitif.*

CHAPITRE PREMIER.



Nous avons déjà touché les
erreurs de ceux qui travaillent
avec l'Or & l'Argent vif, s'i-
maginant de pouvoir en tirer
quelque profit; & nous avons fait voir
qu'ils ignorent entièrement les Principes
de la Nature; ce qui fait qu'au lieu de
trouver la Pierre, au milieu des Téné-
bres qui les environnent, ils heurent lour-

dement contre les plus grosses Pierres qui se trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement sur ce que l'Or est le plus noble de tous les Corps, & qu'il contient en lui la Sémence aurifique, laquelle ils prétendent, disent-ils, multiplier avec son Semblable, & dans cette vûë ces pauvres Idiots se proposent de le faire végéter. Cette erreur est fortifiée chez eux par les discours captieux de certains Philosophes, qui enseignent que dans l'Or sont les Sémences de l'Or, & qu'il est le véritable Principe d'aurification, comme le Feu l'est d'ignition. Doctrine, dont sans doute on peut tirer beaucoup de fruit, pourvu qu'elle soit prise dans son véritable sens, mais qui étant mal entenduë, perd les Ignorans. Notre Poëte fait fort bien connoître la cause d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un esprit d'avarice, & dont le coeur, ne désirant que de l'Or, fait qu'ils ne sont jamais contens, s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains: Son éclat ébloût leurs esprits aussi bien que leurs yeux, & sa solidité ébranle la foiblesse de leur cerveau: Sa beauté attache leur désir, & sa vertu occupe tous leurs Sens; mais sa forte Composition ne produit que leur confusion, & sa noblesse fait voir la petitesse de leurs conceptions.

Il est sans doute que dans l'Or est contenuë la Sémence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre Corps; mais cela ne nous oblige pas nécessairement à nous servir d'Or vulgaire; car cette Sémence se trouve de même dans chacun des autres Métaux, puisque ce n'est autre chose que ce Grain fixe, que la Nature a introduit dans la première Congélation du Mercure, comme l'enseignent parfaitement Flamel & les autres; & en cela, il n'y a point de contradiction, puisque tous les Métaux ont une même origine & une Matière commune, comme nous le ferons voir ci-après: D'où il s'ensuit, que quoi que cette Sémence soit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle se peut extraire bien plus aisément d'un autre Corps que de l'Or même, & la raison en est que les autres Corps sont plus ouverts, c'est-à-dire moins digérez, & leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoutumé d'introduire la Forme de l'Or qu'après la dernière cuisson. Les autres Métaux donc n'ayant pû encore recevoir cette Forme à cause du manque de cuisson, se trouvent plus ouverts, non-seulement par l'humidité de leur Substance, qui n'est pas assez digérée, mais encore à cause du mélange & de l'adhérence des excréments, qui empêchent la com-

pacité & la parfaite union; ce qui fait que le Fer, quoi que plus cuit que l'Argent (comme entr'autres l'enseignent doctement Bernard Trévisan) n'est pas néanmoins si parfait, ni si uni dans sa Substance mercurielle, à cause de la quantité des fèces, qui ont empêché la cuisson, & par conséquent l'union: Mais pour ce qui est de l'Or, il a reçu la dernière cuisson, & la Nature a exercé sur lui son action dans toute son étenduë, & y a imprimé toutes ses vertus; en forte qu'il seroit très-long, très-difficile, & presque impossible de travailler sur lui à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, & leur vrai Dissolvant. Quiconque l'a, peut se vanter d'avoir la parfaite connoissance de la Pierre, & d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire ressemble à un fruit, qui, parvenu à une parfaite maturité, a été séparé de l'Arbre, & quoi qu'il y ait en lui une Sémence très-parfaite, & très-digeste, néanmoins, si quelqu'un, pour le multiplier, le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de temps, de peine, & de soins pour le conduire jusqu'à la végétation: Mais, si au lieu de cela, on prenoit une greffe, ou une racine du même Arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps & sans peine végéter & rapporter

porter beaucoup de fruit. Il en est de même de l'Or; c'est le fruit de la Terre minérale & de l'Arbre solaire; mais un fruit d'une très-solide mixtion, & le Composé le plus achevé de la Nature, lequel, à cause de cette égalité d'Elémens, qui se trouve en lui, souffre très-difficilement la corruption & l'altération de ses qualités, pour passer à une nouvelle génération. C'est donc une entreprise fort difficile & presque impossible, de prétendre le mettre en Terre pour le réincruder & le conduire à la végétation; mais, si au lieu de cela, on prend sa racine ou sa greffe, on aura bien plus aisément ce qu'on souhaite, & la végétation en arrivera bien plutôt. Concluons donc, Que quoique l'Or contienne en soi sa propre Sémence, c'est en vain qu'on travaille sur lui, puisqu'on peut la trouver plus aisément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire, que les Ignorans prennent pour leur Dissolvant & pour la Terre Philosophique, dans laquelle l'Or doit être semé pour s'y multiplier: Certes, c'est un erreur pire que la première; & quoique d'abord il semble, à cause de son affinité avec l'Or, qu'il doit avoir la faculté de se dissoudre; toutefois il est aisé de s'en désabuser dès qu'on examine un peu les Principes de no-

tre Art: Car nous accordons bien qu'il n'y a point de Corps qui ait tant de ressemblance & d'affinité avec la nature de l'Or que lui, en sorte qu'il est vrai de dire que l'Or n'est autre chose qu'un Argent vif congelé, & cuit par la vertu de son propre Soufre, à cause de quoi il a acquis l'extention sous le marteau, la constance au feu, & la couleur citrine; mais cela ne fait pas que l'Argent vif ait la puissance de le dissoudre, ni qu'il la puisse jamais acquérir, d'autant plus qu'il a passé dans une autre Substance, & qu'il a perdu sa première pureté & simplicité, étant devenu un Corps métallique très-abondant en humidité superfluë, & chargée d'une lividité terrestre, qui le rendent incapable de cette action.

Ce seroit une grande bêtise de s'imaginer qu'en mettant de la Sémence d'un Homme avec du sang d'un autre Homme, on pourroit faire une nouvelle génération, sur ce fondement que la Sémence n'est autre chose que la très-pure partie du sang, lequel a reçu une grande digestion, & que le sang est seulement plus humide & plus cru; mais si au lieu de cela le Sperme étoit jetté dans la matrice d'une Femme, où il se trouve un sang menstruel fort cru, lequel, par la vertu du Sel de la matrice, a acquis une certaine acui-

té & ponticité, alors ce Sperme, se trouvant dans son propre vase, s'y réincruderait sans doute par la voie de la putréfaction, & passeroit à une nouvelle génération. Il en est de même de l'Argent-vif; car quoi qu'il soit de même nature que l'Or & que par son abondante humidité il s'insinuë aisément dans ses pores, & y fasse une disgrégation des moindres parties, en sorte qu'il paroisse dissout; toutefois ce seroit une grande erreur de croire une pareille Dissolution bonne, qui proprement n'est autre chose qu'une corrosion du Métail, comme sont celles qui se font avec les Eaux fortes vulgaires. Un tel Argent-vif n'est pas notre Sang menstruel, & ce n'est que pour tromper les Ignorans, que les Auteurs se servent de ce nom équivoque.

L'Or & l'Argent-vif vulgaires ne conviennent point du tout à l'Oeuvre Phisique, non-seulement à l'égard de leur propre Substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose, qui, dans notre Art, est d'une absoluë nécessité, à sçavoir un Agent propre. Je n'entens pas parler ici de cet Agent interne, qui est la vertu du Soufre Solaire, dont nous parlerons ci-après; mais de l'Agent externe, lequel doit exciter l'interne, & l'amener de puissance en acte. Or cet Agent a été séparé de l'Or;

N n ij

dans la fin de sa décoction, c'est-à-dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la Matière, cet Agent s'est retiré, après y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme dit très-bien sur cela l'Auteur du Livre intitulé *Margarita pretiosa*) en sorte qu'il n'est resté qu'une seule Substance matérielle; déterminée par l'action de l'Agent interne après son excitation. Si donc la Nature a séparé de l'Or cet Agent, parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoi voudrions-nous le rejoindre derechef? En vérité cela seroit ridicule, tandis que nous pouvons avoir un Corps, avec lequel cet Agent se trouve uni par les Poids de la Nature, ausquels, si on sçait ajouter les poids de l'Art, alors l'Art achevera ce que la Nature n'a pû faire. Zachaire parle aussi fort doctement, dans son Opuscule, de l'Argent-vif vulgaire, comme étant privé de cet Agent externe, & nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne lui a pas joint son propre Agent. Que se peut-il de plus clair & de plus intelligible? Si donc l'Or & l'Argent-vif vulgaire sont destituez de leur Agent propre, que pouvons-nous espérer de bon de leur cuisson? Le Comte Bernard semble avoir eu la même pensée, lorsque, défendant de pren-

dre pour l'Oeuvre Phisique, les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux, il ajoûte, & les Métaux, comme s'il vouloit dire les Métaux, qui sont restez seuls & sans Agent (1), ainsi que l'explique l'Auteur

(1) Il paroît que le Trévisan pense autrement qu'on ne le rapporte ici. Ce que je vais transcrire de lui à ce sujet, quoi qu'un peu long, n'en sera pas moins satisfaisant pour ceux qui aiment les éclaircissemens. Il est impossible, dit-il dans sa Réponse à Thomas de Boulogne, que l'Art produise les Sémences humaines, mais il peut mettre l'Homme dans l'état qu'il doit être pour engendrer son semblable. Les Sémences vitales se digèrent seulement par la Nature dans les Vaisseaux Spermatiques; mais nous pouvons mêler ces Sémences dans la matrice par la Conjonction du Mâle & de la Fémelle, & cette Conjonction est comme l'Art, qui dispose & mêle les Natures en Sémences pour la génération de l'Homme. Par exemple: La Sémence de l'Homme, comme plus mûre, plus parfaite & plus active, est conjointe par artifice avec la Sémence passive & moins digérée de la Femme. La Sémence de l'Homme, contenant en soi plus actuellement les Elémens d'Agent, qui sont l'Air & le Feu, est plus

mûre & plus active pour la digestion: De même, la Sémence de la Femme, contenant en soi plus actuellement les Elémens indigestes & cruds, qui sont la Terre & l'Eau, est passive & indigeste. Ces deux Sémences étant mêlées dans le Vase naturel de la Femme, sans aucune addition de choses étrangères, & étant aidées par la chaleur interne de la Femme, les Elémens actifs de la Sémence de l'Homme digèrent & mûrissent les Elémens passifs de la Sémence de la Femme, & par ce moyen l'Homme est engendré parfait en sa nature. Notre Art divin est semblable à cette génération de l'Homme: parce que comme dans le Mercure, dont la Nature fait l'Or dans le Vase minéral, se fait la Conjonction des deux Sémences, masculine & féminine: De même, en notre Art se fait une semblable Conjonction de l'Agent, & du Patient; car les Elémens actifs; qui font la Sémence masculine, & les Elémens passifs, qui font la Sémence féminine, se conjoignent naturellement, en gardant toujours

du Livre intitulé *Arca aperta*. Or il est certain qu'entre tous les Métaux, ces deux seulement, à sçavoir l'Or & l'Argent-vif, peuvent être dits sans Agent propre; l'Or,

la proportion de la Nature. Cette première Conjonction mercurielle s'appelle Digestion, durant laquelle la *Puissance* est mise en *Acte*; c'est-à-dire, la Sémence masculine est tirée de la Sémence féminine, ou autrement l'Air & le Feu sont tirez de la Terre & de l'Eau, par une Digestion & Subtiliation qui se fait de ces Elémens. Outre cette Conjonction & Digestion naturelles des Sémences dans le Mercure, les Philosophes ont imaginé une autre Conjonction & Digestion plus subtiles: C'est pourquoi, non seulement ils font de l'Or, mais encore ils le font plus excellent que le commun. Ils commandent donc de prendre l'Or, qui contient en soi les Elémens actifs, comme une Sémence masculine, & le *Mercur*, qui contient en soi les Elémens passifs, comme une Sémence féminine, & de conjoindre dûment l'un avec l'autre, afin de les dissoudre en leur administrant seulement une chaleur, qui mette en mouvement celle de l'Or pour digérer le *Mercur*. Ainsi donc, comme l'Homme s'engendre naturellement, de même l'Or est engendré

artificiellement, quoi que l'Art ne puisse engendrer les Sémences. L'Art ne peut sçavoir les proportions requises dans la Mixtion pour faire les Sémences & les Causes des Estres, qui se font dans la Terre, qui est le Lieu naturel de leur génération; mais il conjoint les Sémences, produites par la Nature, afin que de leur Conjonction soit produite la Chose, qui doit être engendrée, dans laquelle ces deux Sémences demeurent mêlées ensemble, quoiqu'Aristote semble être d'une opinion contraire. *Notre Soufre donc, on Sémence masculine, ne se retire point après la Coagulation du Mercure, comme quelques-uns l'assure faussement*, en disant que cela se fait par la vertu du Soleil, dont la chaleur parfait sous la Terre la Forme de l'Or. Ils parleroient mieux s'ils disoient que c'est par le moyen de mouvement de son Globe & de celui de tous les Cieux, parce que les rayons du Soleil n'échauffant que la superficie de la Terre, n'échauffent point sa profondeur, dans laquelle les Métaux sont engendrez.

parce que son Agent en a été séparé dans la fin de sa décoction; & l'Argent-vif, parce qu'il n'y a jamais été introduit, & qu'il est demeuré ainsi cru & indigeste. Que les Chimistes apprennent donc de là, combien ils se trompent lorsqu'ils travaillent avec l'Or & l'Argent vif; prenant l'un pour le Dissolvant, & l'autre pour ce qui doit être dissout; & combien peu ils entendent les Philosophes? Pour nous, nous vous disons hardiment que ni l'Or vulgaire, ni l'Argent-vif vulgaire, ne doivent point entrer dans l'Oeuvre Philosophique, ni en tout ni en partie. Qu'après cela chacun fasse valoir tant qu'il voudra son opinion, il me suffit de sçavoir que je suis dans la vérité, & que je l'ai manifestée au monde.



CHANT DEUXIEME.

STROPHE II.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'Or & l'Argent vif de vulgaire sont destituez de ce Feu universel, qui est le véritable Agent, lequel Agent ou Esprit abandonne les Métaux dès qu'ils se trouvent dans les Fourneaux exposez à la violence des flammes; & c'est ce qui fait que le Métail hors de sa Mine, se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort & immobile.

CHAPITRE II.

N Otre Poëte semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les Métaux vulgaires sont sans Esprit ou Agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion; ce qui insinuë que tous les Métaux, étant encore dans leurs Mines, ont avec eux cet Agent, à la réserve seulement de l'Or & de l'Argent-vif, lesquels, quoique dans leurs Mines, n'ont pourtant pas leur Agent propre parce que, comme nous avons fait voir, il a été séparé de l'Or par sa décoction

décoction finale, & n'a jamais été joint à l'Argent-vif par la Nature. Mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans sa première erreur, il est tems que nous disions quelque chose de la Génération des Métaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les Métaux sont formez par la Nature de Soufre & de Mercure, & engendrez de leur double vapeur: Mais la plupart expliquent trop brièvement & trop confusément la manière dont se fait cette Génération. Nous disons donc que la vapeur des Elémens, comme nous l'avons ci-devant montré, sert de Matière à toute la Matière inférieure, & que cette vapeur est très-pure & presque imperceptible, ayant besoin de quelque envelope au moyen de laquelle elle puisse prendre corps, autrement elle s'envoleroit & retourneroit dans son premier Cahos. Cette vapeur contient en soi un Esprit de lumière & de feu, de la nature des Corps Célestes, lequel est proprement la Forme de l'Univers. Ensorte que cette vapeur, ainsi impregnée de l'Esprit Universel, représente assez bien le premier Cahos, dans lequel tout ce qui étoit nécessaire à la Création étoit renfermé, c'est-à-dire la Matière Universelle, & la Forme Universelle. C'est elle qu'Hermès appelle Vent, lequel porte en son ventre le Fils du Soleil. Lors

donc que par le mouvement des Corps Célestes elle est poussée vers le Centre, comme elle ne peut demeurer sans agir, elle s'insinuë dans la Terre, qui est le Centre du Monde: Mais ayant besoin d'un Corps pour se rendre sensible, elle prend un Corps d'Air, qui est le même que nous respirons, & se renferme en lui pour servir d'aliment à la vie qui est en nous, & en même temps pour nourrir & vivifier toute la Nature. Cette vapeur est attirée au travers de l'Air par notre Feu interne, lequel la transmuë & la convertit en sa propre nature; mais toutefois après l'avoir fait passer par des *Milieus* convenables, comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour, en traitant de la véritable Anatomie de l'Homme. Cet Air est attiré si promptement & si naturellement qu'il est impossible de concevoir aucun temps, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne se fasse pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vuide dans la Nature, comme l'attestent tous les Philosophes & tous les Scholastiques; & bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire par des expériences, ce sont de mauvaises preuves, fondées sur de fausses suppositions; car ils ne prennent pas garde, que ce qu'ils appellent vuide, n'est qu'une simple raréfa-

ction, qui n'empêche point qu'il n'y ait de l'Air, ou une Substance semblable, dans laquelle réside l'Esprit dont nous parlons.

Nul Corps au Monde ne pourroit avoir ni conserver son Estre substantiel, s'il n'étoit doüé de cet Esprit, lequel se spécifie & revet la nature de chaque Corps, pour y exercer les fonctions déterminées de Dieu, lequel a voulu que chaque chose eût en soi son Esprit spécifique pour la conservation de son Estre substantiel: Et comme cet Esprit, qui réside en chaque Corps, est de la nature du Feu, ainsi que nous l'avons expliqué au Traité de la Création, il est sans doute qu'il a sans cesse besoin d'un aliment qui lui soit propre, la nature du feu demandant qu'il soit nourri & alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il dissipe aussi continuellement, à cause du mouvement perpétuel qui est en lui, aussi bien que dans les Corps Célestes, doüez de ce même Esprit.

Le mouvement de cet Esprit, tel qu'il se fait dans les Corps, est caché & ne peut jamais s'appercevoir par les Sens, à moins que l'Art ne conduise ce même Esprit à une nouvelle génération par le ministère de la Nature. A la vérité nous voyons bien que les Animaux attirent cette vapeur spirituelle, qui est dans l'Air; mais

à l'égard des autres Corps, dont la Nature est plus grossière & plus impure, il n'est pas si facile à cet Esprit de s'y insinuer lorsqu'il n'est revêtu que du Corps de l'Air: Il a donc besoin d'un Corps plus solide, & qui ait plus d'affinité avec les Corps Terrestres: C'est pourquoi cette pure vapeur des Elémens s'insinuë dans l'Eau, & se revet de son Corps, & par ce moyen les Végétaux & les Minéraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cause de cette conformité à leur nature: Cet Esprit donc n'est pas seulement renfermé dans l'Air, mais aussi dans l'Eau.

L'Eau est dispersée par toute la Terre, & devient quelquefois salée, comme nous l'avons fait voir. Or il arrive qu'en certains Lieux où l'Air est renfermé, cet Air, par la simpatie & la correspondance qu'il a avec les Corps Célestes, est émû de leur mouvement, & ce mouvement de l'Air (ex)cite la vapeur renfermée dans cette Eau salée, & raréfie l'Eau: Dans cette raréfaction, il se fait une grande commotion, & dilatation des Elémens: Et comme en même temps d'autres vapeurs sulfureuses, qui sont aussi répanduës dans ces Lieux-là, à cause de la continuelle génération du Soufre qui s'y fait (comme nous l'avons encore fait voir ci-dessus) viennent

à s'élever, il arrive qu'elles se mêlent avec la vapeur aqueuse & mercurielle, & circulent ensemble dans la matrice de cette Eau salée, d'où ne pouvant plus sortir, elles se joignent au Sel de cette Eau, & prennent la forme d'une Terre lucide, qui est proprement le Vitriol de Nature; le Vitriol n'étant autre chose qu'un Sel, dans lequel sont renfermez les Esprits mercuriels & sulfureux, & n'y ayant rien dans toute la Nature qui contienne si abondamment & si visiblement le Soufre que le Vitriol, & tout ce qui est de la nature du Vitriol.

De ces Eaux Vitrioliques, par une nouvelle commotion des Elémens, causée par celle de l'Air, dont nous avons parlé, s'élève une nouvelle Vapeur, qui n'est ni mercurielle ni sulfureuse, mais qui est de la nature des deux, & en s'élevant par son mouvement naturel, elle élève aussi avec elle quelque portion de Sel, mais la plus pure, la plus lucide, & la mieux purifiée par l'attouchement de cette Vapeur; en suite dequoi elle se renferme dans des Lieux plus ou moins purs, plus secs ou plus humides, & là, se joignant à la féculence de la Terre, ou à quelqu'autre Substance, il s'en engendre diverses sortes de Minéraux, de la génération spécifique desquels nous traiterons, Dieu aidant, en

quelque autre occasion. Mais à l'égard de la génération des Métaux, nous disons que si cette double Vapeur parvient à un lieu, où la graisse du Soufre soit adhérente, elles s'unissent ensemble, & font une certaine Substance glutineuse, qui ressemble à une masse informe, de laquelle, par l'action du Soufre, agissant sur l'Humidité vaporeuse qui est abondante en ces Lieux-là, se forme un Métail pur ou impur, selon la pureté ou l'impureté des Lieux: Car si ces Vapeurs sont pures & les Lieux aussi très purs, il s'engendrera un Metail très-pur, à sçavoir l'Or, duquel le propre Agent sera séparé à la fin de la décoction; en sorte qu'il ne restera plus que la seule Humidité mercurielle, mais coagulée: Et s'il arrive que la décoction ne s'acheve pas, & que le Soufre ne soit pas entièrement séparé, alors il s'engendrera divers Métaux imparfaits, qui le seront plus ou moins, à proportion de la pureté ou de l'impureté de la Vapeur & du Lieu, & tels Métaux sont dits imparfaits, parce qu'il n'ont pas encore acquis une entière perfection par la dernière Forme.

A l'égard de l'Argent-vif vulgaire, il s'engendre aussi de cette même Vapeur, lorsque, par la chaleur du Lieu, ou la commotion des Corps supérieurs, elle

s'élève avec les plus pures parties du Sel, mais séparée de son Agent propre, dont l'Esprit s'est évaporé par un mouvement trop subit, comme il arrive à l'Esprit des autres Métaux dans la fusion: Et cela fait qu'il ne reste dans l'Argent-vif que la partie mercurielle, privée de son Mâle, c'est-à-dire, de son Agent ou Esprit sulfureux, & qu'ainsi il ne peut jamais être transmué en Or par la décoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau imprégné de cet Agent, ce qui n'arrive jamais.

Parce que nous avons dit, il est aisé de voir combien le Vitriol est éloigné, dans la génération des Métaux, & quelle illusion se font ceux qui travaillent sur lui comme sur la véritable Matière de la Pierre, dans laquelle doit résider actuellement la véritable Essence métallique.

On voit aussi que les Métaux, tandis qu'ils sont dans leurs Mines, ont avec eux leur propre Agent, mais qu'ils en sont privez par la fusion, & ne retiennent que l'écorce & l'enveloppe de ce Soufre, qui est proprement la scorie du Métail, par où est encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent sur les Métaux imparfaits, après qu'ils ont souffert la fusion.

Mais quelque misérable Chimiste infé-

O o iiij

ra peut-être de là, que les Métaux imparfaits, étant encore dans leurs Mines, pourroient donc bien être le Sujet sur lequel l'Art doit travailler. Quand on lui accorderoit la conséquence, toujours seroit-ce mal-à-propos qu'il entreprendroit de travailler sur eux, puisque nous avons fait voir que les Vapeurs mercurielles, dont ces Métaux imparfaits ont été formez, où les Lieux de leur naissance étoient impurs & contaminez. Comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Elixir? Il n'appartient qu'à la seule Nature de les purifier, ou à ce bienheureux Soufre aurifique, c'est-à-dire, à la Pierre parfaite & achevée, laquelle, en cet état, est un vrai Feu éthéré, très-pénétrant, qui dans un instant donne la pureté aux Métaux, en séparant d'eux leurs excréments, & en y introduisant la fixité & la pureté, parce qu'il est lui-même très-fixe & très-pur: Et si l'Artiste prétendoit séparer lui-même ces impuretés, il arriveroit qu'en y travaillant, cet Esprit ou cet Agent, si nécessaire à l'Oeuvre, s'enfueroit de ses mains. C'est donc l'ouvrage de la Nature, & non pas de l'Art: Mais ce que l'Art peut faire, c'est de prendre un autre Sujet, déjà préparé par la Nature, duquel nous traiterons dans un Chapitre exprès, le plus

clairement qu'il nous sera possible, pour le soulagement des pauvres Etudians, & pour la gloire du très-Haut.

CHANT DEUXIEME,

STROPHE III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre Or, dont a entendu parler Hermès; un Mercure humide & chaud, & toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu & toute vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisément distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privez d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivans.

CHAPITRE III.

O N n'entend parler chez les Philosophes que d'Or-vif, d'Or Philosophique; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'est, il semble qu'ils prennent à tâche de le voiler, & de l'envelopper sous des ombres. Cependant, comme c'est en cela principalement que consiste le véritable fondement de la Doctrine, & même de la Pratique, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire présentement quelque chose.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes lui ont donné le nom d'Or, car il est réellement Or en Essence, & en substance; mais bien plus parfait & plus achevé que celui du Vulgaire: C'est un Or qui est tout Soufre, ou plutôt, c'est le vrai Soufre de l'Or: Un Or, qui est tout feu, ou plutôt le vrai feu de l'Or, qui ne s'engendre que dans les Cavernes & dans les Mines Philosophiques: Un Or, qui ne peut être altéré ni surmonté par aucun Élément, puisqu'il est lui-même le Maître des Elémens: Un Or très-fixe, en qui seul consiste la fixité: Un Or très-pur, car il est la pureté même: Un Or tout-puissant, car sans lui tout languit: Or balzamique, c'est lui qui préserve tous les Corps de pourriture: Or animal, c'est l'ame des Elémens, & de toute la Nature inférieure: Or végétale, c'est le Principe de toute végétation: Or minéral, car il est sulfureux, mercuriel, & salin: Or éthéré, car il est de la propre nature des Cieux, & c'est un vrai Ciel Terrestre, voilé par un autre Ciel: Enfin, c'est un Or Solaire, car c'est le Fils légitime du Soleil, & le vrai Soleil de la Nature: C'est lui dont la vigueur fortifie les Elémens, dont la chaleur anime les Esprits, & dont le mouvement meut toute la Nature: De son influence naissent toutes les vertus des

Choses, car il est l'influence de la Lumière, une portion des Cieux, le Soleil inférieur & la Lumière de la Nature, sans laquelle la Science même est aveugle: Sans sa chaleur, la Raison est imbécille; sans ses rayons, l'Imagination est morte; sans ses influences, l'Esprit est stérile, & sans sa Lumière, l'Entendement demeure dans de perpétuelles Ténébres. C'est donc très-à-propos que les Philosophes lui ont donné le nom d'Or-vif, puisqu'il est lui-même, comme j'ai dit, la vie de l'Or, & de sa propre Substance: Car l'Or n'est qu'une Substance mercurielle très-pure, séparée de ses excréments, & de son propre Agent externe, dans laquelle le Soufre interne, ou autrement le Feu intrinsèque a introduit ses qualités, par lesquelles les autres qualités élémentaires ont été changées, & sont demeurées soûmises à la domination de celles-ci; ce qui fait que l'Or est inaltérable; car toutes les qualités des Elémens sont en lui dans un tel équilibre, qu'il n'y a plus de lieu au mouvement; en sorte que le Volatil étant surmonté par la nature du Fixe, & le Fixe également mêlé avec le volatil, il en résulte une certaine homogénéité, qui fait sa perfection & la pureté du Composé.

L'Or vif des Philosophes n'est encore autre chose que le pur feu du Mercure, 'est-

à-dire la plus digeste & la plus accomplie portion de la très-noble Vapeur des Elémens: C'est l'Humide radical de la Nature, plein de son chaud inné: C'est une Lumière, revêtuë d'un Corps éthéré parfaitement pur, comme nous l'avons expliqué au Chapitre de la Création, où nous avons fait voir que la Lumière ne pouvant résider dans cette Région inférieure, le Créateur l'avoit renfermée dans le Feu, & l'avoit revêtuë de son Corps: Or ce Feu est un pur Esprit, qui fait sa demeure dans le Centre des Elémens, & sert de véhicule à la Lumière. Notre Esprit donc est joint à l'Humide radical des choses, & réside particulièrement dans le chaud inné; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or-vif, que c'étoit la très-pure Vapeur des Elémens, sur laquelle l'Esprit igné avoit commencé d'agir, & y avoit imprimé la fixité, la faisant passer en nature de Soufre, d'où elle a pris le nom de Soufre des Philosophes, à cause de la qualité ignée, qui domine en elle: Elle ne laisse pas aussi d'être appelée très-souvent du nom de Mercure, parce que toute son Essence dépend de la Substance mercurielle.

C'est ce Soufre qui agit en tout Composé, & qui ayant en soi la nature de la Lumière Céleste, veut à son exemple,

continuellement séparer la Lumière des Ténébres, c'est-à-dire le pur de l'impur: C'est là le véritable Agent interne, qui agit sur sa propre Matière mercurielle, ou Humide radical, dans lequel il se trouve renfermé. C'est la Forme informant toutes choses; & dans l'ordre de la Génération, c'est de son action & de l'altération qu'il cause, que naissent toutes les diverses Couleurs, selon les divers degrés de la digestion; mais sa Couleur propre & naturelle est le rouge parfait, auquel se termine toute son action, & où se manifeste son entière domination sur le Sujet altéré. C'est le chaud inné, lequel se repaît continuellement de son propre Humide radical; & comme celui-ci fournit sans-cesse la Matière, l'autre agit aussi perpétuellement. C'est enfin le véritable Artisan de la Nature, par qui se manifestent les vertus sympathiques, & par qui se font toutes les attractions; d'où il nous est aisé de comprendre la nature de la Foudre, qui n'est autre chose qu'une exhalaison très-sèche de la Terre, laquelle étant répandue dans les airs, ne demande qu'à s'élever, & dans cette élévation, venant à se purifier & à se dépouiller des fèces & des excréments auxquels elle est jointe, elle commence à sentir peu à peu ses forces sympathiques. Cette exhalaison contient en soi cette Va-

peur des Elémens, que nous avons dit être répanduë par toute la Nature, mais revêtuë d'un Corps, parce qu'elle a déjà acquis quelque fixité au moyen de la siccité terrestre: Et comme dans cette nouvelle élévation, elle se trouve jointe à une autre Vapeur plus volatile, qui exhale incessamment de la Terre, elle est contrainte de s'élever avec elle jusqu'au plus haut de l'air, où se trouvant plus pure & plus dégagée de ses excréments, comme j'ai dit, elle prend une nature ignée, & continuant à s'élever toûjours d'avantage, à cause de la Vapeur volatile à laquelle elle est unie, elle s'échauffe enfin & s'altère par le mouvement des Etoiles & des Corps Célestes; en sorte qu'ayant attiré à soi les plus subtiles parties terrestres de l'exhalaison, & tout son Humide radical étant consumé, elle est dans un instant transmuée en un Soufre terrestre, lequel étant de nature fixe, n'est plus porté en haut, comme il arrive aux Soufres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impétuosité, qu'il n'y a point d'obstacle assez fort pour lui résister. La même chose arrive au Soufre des Philosophes, lorsqu'il est projeté sur de l'Argent-vif; car, par son feu, il change en sa nature tout l'Humide radical, qui est très-abondant dans l'Argent-vif, après en avoir séparé & rejeté les excréments; Et

cet Argent-vif devient lui-même Soufre & Medecine dans toutes les parties, pourvû que l'Humidité se trouve inférieure à la vertu & siccité du Soufre: Car, si la projection se fait sur une trop grande quantité d'Argent-vif, en sorte qu'elle absorbe & surmonte la vertu du Soufre, alors il n'est changé & fixé qu'en Or, dans lequel il se fait un tempérament entre l'Humide radical & le Chaud inné. Au reste, la Foudre étant portée au travers de l'Air par sa propre vertu, elle est attirée en Terre par un autre Soufre qui se trouve fixe en elle, parce que le Fixe s'éjoûit de la Nature fixe, & va avec précipitation l'embrasser, se joindre à lui: Après quoi la Foudre, étant tombée en Terre, son mouvement cesse, & se trouvant dans un Lieu qui lui est propre, & où, par la présence de l'Attrayant, il se fait plutôt une rétention qu'une attraction, elle demeure en repos, se refroidit & se concentre dans son propre Corps, après avoir déposé la férocité, & réprimé sa violence. A l'égard de ses effets prodigieux, il ne s'en faut point étonner; car comme c'est le Feu très-fixe de la Nature, il détruit en un clin d'oeil tout ce qu'il touche, & en consume tout l'Humide radical, à peu près comme une grande flamme en dévore une moindre, & qu'une grande Lumière en absorbe une médiocre.

Il arrive aussi quelquefois, que la Foudre acquiert dans ces exhalaisons, une certaine nature spécifique, suivant laquelle elle détermine son action, en sorte qu'elle détruira une chose, & ne fera aucun dommage à une autre; ce qui provient de ce qu'elle attire à soi, & absorbe seulement ce qui est de sa nature, laissant ce qui lui est étranger: Et quoique chaque Corps ait en soi cet Humide radical des Elémens, qu'il soit d'une seule & même nature par tout, & qu'il n'y en ait point de deux sortes, toutefois parce qu'il se trouvera dans quelque Corps des Esprits Spécifiques, opposez à ceux de la Foudre, & qu'il sera outre cela environné de divers excréments, alors la Foudre, sentant une nature contraire à la sienne, se portera ailleurs, & s'attachera à un autre Sujet. A l'égard de ces Esprits spécifiques, nous en traiterons plus amplement ailleurs, il suffit pour le présent d'avoir fait connoître d'où proviennent les vertus sympathiques & la force des attractions.

L'effet du Soufre, ou Chaud inné des Elémens, duquel nous traitons dans ce présent Chapitre, se découvre encore mieux dans la Poudre à Canon, car elle abonde extrêmement en vapeur aérienne mercurielle, à cause de la nature du Soufre & du Salpêtre, qui y sont renfermez:

Mais

Mais, parce que son Humide est cru, & plus volatil que fixe par sa nature aërienne; quoique cet Humide ait pourtant en soi son Chaud inné ou Feu interne, il arrive que lorsqu'elle est embrasée, elle démontre entièrement sa nature volatile, & remonte en haut vers sa Patrie, à cause de la conformité qu'elle a avec les choses supérieures, enlevant avec soi des portions d'exhalaison terrestre & ignée; mais elle ne fait que vaquer au milieu des airs, sans qu'il y ait en elle aucun sentiment d'attraction, ni aucun mouvement, qui la porte plus loin, & dans cet état indifférent elle sert seulement à la Nature pour de nouveaux usages. Mais si la Nature fixe étoit en elle alors elle chercheroit le Centre de la Terre, & s'y précipiteroit, comme on voit qu'il arrive à la Foudre, ou à la Poudre fulminante de l'Or, dont les Experts sçavent bien extraire le Soufre fixe (suivant ce qu'enseignent fidèlement plusieurs Auteurs) lequel après qu'il a été mêlé avec des choses inflammables & volatiles, à la façon de la Poudre à Canon, devient lui-même inflammable; mais étant enflammé, il ne s'envole pas dans les Airs; au contraire, devenu plus libre & dégagé de ses excréments, il se précipite vers la Terre à l'exemple de la Foudre; & malgré tous les obstacles, il se cache en elle, à cause

que le Soufre de l'or, étant devenu fixe par la Nature, est puissamment attiré par le Feu fixe, qui est renfermé dans la Terre; & ainsi par son propre mouvement, il est entraîné vers le lieu de sa Sphère. Puisqu'on discerne donc si visiblement de semblables attractions, pourquoi ne voudra-t'on pas que ce qu'on appelle Vertus occultes & sympathiques, viennent de la même Cause, quoique cela ne soit pas tout-à-fait sensible aux Ignorans. O combien y a-t'il de choses dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribué fort mal à propos à ces Vertus occultes! Mais il n'appartient pas à de malheureux Philosophâtres de connoître la nature des Choses; cet avantage est réservé aux seuls vrais Philosophes. Que ceux donc qui s'arrêtent ainsi aux Causes occultes, s'en tiennent aux vaines subtilités de l'Ecole; quoiqu'il faut beaucoup mieux pour eux de passer pour Chimistes, & que cela leur servît au moins à la connoissance de quelque vérité, que d'abboyer, comme ils font, contre la Lune, faisant voir qu'il ne sont au fonds que des Bêtes: Mais que chacun se berce à son gré de ses propres chimères, j'y consens de bon coeur.

Notre Soufre est à bon droit appelé Or vif, puisqu'il est en effet le mouvement & la vie de toutes choses; & notre Poète

en a très-doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud & humide, très-fixe au feu, & pourtant de nature spirituelle; ce qui fait véritablement un Esprit corporifié. Il n'est donc pas surprenant que les Philosophes le cachent aux Ignorans, & ne le découvrent que sous le nom d'Or vif; parce qu'en lui consiste tout le Sécet, & toute la Science. Mais examinons un peu en quel Lieu, & en quel Corps principalement on peut le trouver, afin d'en expliquer fidèlement toute la Théorie.

Le Soufre, dont il s'agit, est renfermé en tout Corps, & nul Corps ne peut subsister sans lui, comme il est aisé de l'inférer de sa nature; il est dans les Vallées; il est dans les Montagnes; il est au fond de la Terre, dans le Ciel, dans l'Air, en toi, en moi, en tout Lieu enfin, & en tout Corps; en sorte qu'on peut fort bien dire que l'Or-vif des Philosophes se trouve par tout; mais proprement on le doit trouver dans sa Maison, & c'est là qu'il faut la prendre, autrement ce sera en vain qu'on le cherchera ailleurs. L'Or la maison de l'Or est le Mercure, comme l'enseignent tous les Philosophes: C'est donc dans la maison du Mercure qu'il faut le chercher; mais il ne faut pas entendre ici le Mercure vulgaire; car quoiqu'il s'y trouve aussi, & que son Corps le

renferme, toutefois ce n'est qu'imparfaitement & en puissance seulement, comme nous avons déjà dit. Apprends donc à connoître le Mercure, & sçache que là où il réside principalement & plus abondamment, c'est là que se trouve le Soufre: Sçache de plus que c'est un vrai Feu, & que le Feu vit de l'Air: Où donc l'Air abonde davantage, c'est là qu'il se nourrit, qu'il croît, & qu'il se trouve facilement: Mais prends garde à le bien discerner dans les Lieux, où, quoi qu'emprisonné, il ne laisse pas d'exercer quelque sorte d'empire, & non pas en ceux où il est absolument soumis aux autres, & souillé par des excréments; car le Feu de la Nature tend toujours à dominer sur les autres Elémens, s'il n'en est empêché par l'abondance d'Eau qui lui est contraire, ou qu'il ne soit suffoqué sous les excréments: De là vient qu'il est écrit: Ne mange pas du Fils, dont la Mère abonde en menSTRUË.

Les Philosophes ont donc cherché leur Pierre dans les Minéraux, pensant y trouver une Nature fixe, & une permanence propre à conserver la vie dans son Estre, parce que les Minéraux sont d'une nature plus fixe, à cause de la grossièreté des Elémens qui les composent, & l'abondance d'Eau & de Terre, qui est en eux; ce qui fait que leur Humide radical, ap-

prochant davantage de la fixité, se convertit plus aisément en Soufre fixe. Outre cela les Minéraux, & sur tout les Métaux s'engendrent aux entrailles de la Terre, où l'Humide des Elémens, que les Influences ont porté au Centre, se conserve en plus grande abondance, d'où vient que les Principes, dont les Métaux sont composez, sont fort remplis de cet Esprit éthéré; & outre cela encore à force de circuler en vapeur, & de se sublimer, ils se purifient davantage, au lieu que dans les autres Composés, on ne sçauroit trouver cette naturelle & parfaite Sublimation, à cause de la porosité des Vases & de la débilité des Matrices, qui feroit que tout ce qui se sublimeroit s'envoleroit: Ou si la Substance étoit plus corporelle, il se feroit une Altération & une Corruption, tendante à Génération, avec quelque déperdition d'Esprits, qui, particulièrement dans la génération d'un Enfant, pénétrant la Matrice, causeroient divers simptômes, ou à la tête, ou à quelqu'autre partie du corps. Les Elémens donc ne s'élevant pas en vapeur, ni ne se raréfiant pas, il ne se fait aucune circulation, & par conséquent point de purification; par où il est aisé de sçavoir de quelle excellence doit être la Pierre Phisique, qui, par le moyen d'une seconde sublimation, qui se fait dans le

Vaisseau Philosophique, acquiert une bien plus grande perfection, & une pureté, si j'ose le dire, toute céleste; ce qui fait qu'a bon droit les Philosophes l'ont appelé leur Ciel.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE IV.

O grand Mercure des Philosophes, c'est en toi que s'unissent l'Or & l'Argent, après qu'ils ont été tirez de puissance en acte; Mercure tout Soleil & tout Lune; triple Substance en une, & une Substance en trois. O chose admirable! Le Mercure, le Soufre & le Sel me font voir trois Substances en une seule Substance.

CHAPITRE IV.

Nous avons déjà discoursu brièvement du Mercure des Philosophes; mais afin de le donner mieux à connoître, il faut sçavoir que c'est par les seuls Philosophes que ce Mercure est tiré de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-même d'achever cette production, parce qu'après une première Sublimation, elle s'arrête, & sa Matière étant disposée, elle y introduit la Forme, faisant de l'Or ou quelque'autre Métail, selon le plus ou

le moins de Décoction, & aussi selon que les Lieux sont purs ou impurs. Les Philosophes ont pris soin de cacher ce Mercure sous des voiles, & de l'enveloper de Paraboles; n'en ayant jamais parlé que par Enigme, & sur-tout sous le nom d'Amalgame d'Or, & d'Argent vif vulgaires, donnant au Soufre le nom d'Or, & au Mercure celui d'Argent vif, & cela pour mieux tromper les Ignorans. Tous leurs mots sont équivoques, & c'est là leur façon de parler; tellement que ce seroit une pure bêtise de vouloir travailler suivant le son de leur paroles. Si cet Amalgame ne se faisoit qu'avec l'Or & l'Argent vif vulgaires, ô que de Gens deviendroient Possesseurs de la Pierre Philosophale; tout le monde seroit Philosophe, & la Science seroit aisée à acquérir par cette seule Opération. Mais, au fonds, que peut-on recueillir d'un pareil Amalgame, quoique fait avec beaucoup de soin? rien sans doute, & il n'y a qu'un Esprit subtil & pénétrant qui puisse bien comprendre le Mercure & le Soufre des Philosophes, aussi bien que leur union. Que les Chimistes cessent donc de s'arrêter au son des mots, & qu'ils sçachent que de travailler suivant leur sens apparent, c'est une pure folie, & une dissipation de ses Biens, ce qu'ils reconnoîtrons enfin à leurs dépens.

Après que par la Sublimation l'Art a purifié le Mercure, ou la Vapeur des Elémens, à quoi est requise une industrie merveilleuse, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'est-à-dire y introduire le Soufre, afin qu'ils ne fassent ensemble qu'une seule Substance, & un seul Soufre. C'est cette union que l'Artiste doit parfaitement connoître; & les *Points* ou *Milieux*, par lesquels il peut y parvenir; sans quoi il sera frustré de son attente. Il a besoin pour cet effet de sçavoir plusieurs choses; mais sur-tout, si le Mercure & le Soufre sont bien purifiez; ce qui n'est pas aisé, à moins de connoître bien le principal Agent de cet Oeuvre, le Vaisseau qui y est propre, & plusieurs autres choses, enseignées par les Philosophes au sujet de la Sublimation. Quand donc ils seront bien purifiez, il faudra les unir parfaitement & les amalgamer ensemble, afin que, par l'addition de ce Soufre l'Ouvrage soit abrégé, & la Teinture augmentée. C'est ici où nous devons imiter le silence des Philosophes, de peur que la science ne soit profanée; car il est écrit de laisser ceux qui errent, dans leur erreur, & que ce n'est que par la permission de Dieu qu'on parvient à la connoissance de cet Oeuvre, lequel consiste à sçavoir conjointre le Soleil & la Lune dans un seul Corps. Mais afin aussi qu'on
ne

ne nous accuse pas d'envie? si nous n'en disons pas davantage, nous protestons que si à la vérité nous nous sommes réservés quelque chose, il n'y a au moins aucun mensonge dans tout ce que nous avons dit: Que nous n'avons enseigné aucune Opération Sophistique: Que nous n'avons point proposé diverses Matières, & Qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une seule vérité, quoique, par un juste jugement de Dieu, elle soit voilée pour quelques uns.

Nous ajoûtons encore que ce Mercure est très-souvent appelé par les Philosophes leur Cahos, parce qu'en lui est renfermé tout ce qui est nécessaire à l'Art: Par la même raison encore ils l'ont nommé leur Corps, le sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé, & d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois Principes y sont également balancez par l'opération de la Nature, les Philosophes, à cause de cette parfaite union des Principes, l'ont quelquefois appelé Vitriol: En effet le mariage du Soleil & de la Lune s'y fait voir à l'oeil, on y voit le Roi dans son bain, Joseph dans sa prison, & l'on y contemple le Soleil dans sa Sphère; mais l'explication de tous ces noms demanderoit un gros volume, ainsi nous la remettrons à une autre fois.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE V.

*Mais où est donc ce Mercure aurifique,
qui, étant resout en Sel & en Soufre,
devient l'Humide radical des Métaux,
& leur Sémence animée? Il est empri-
sonné dans une prison si forte, que la Na-
ture même ne sçauroit l'en tirer, si l'Art
industriel ne lui en facilite les moyens.*

CHAPITRE V.

LE Soufre des Philosophes est, com-
me nous avons dit, enclos dans l'in-
time de l'Humide radical, mais emprison-
né sous une si dure écorce, qu'il ne peut
s'élever dans les airs que par une extrême
industrie de l'Art; car la Nature n'a pas
dans les Mines un Menstruë convenable
ni capable de dissoudre & délivrer ce Sou-
fre, faute de mouvement local, & selon
que la vapeur s'élève, ou qu'elle demeure
renfermée, tout ce qui est de la première
Composition demeure aussi, ou s'envole;
mais si derechef elle pouvoit dissoudre,
putréfier & purifier le Corps métallique,
sans doute elle nous donneroit elle-même
la Pierre Phisique, c'est-à-dire un Soufre
exalté & multiplié en vertu. Tout fruit,

ou tout grain, qui n'est pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, & demeurera tel qu'il est. Or l'Artiste, qui connoît le bon grain, prend ce grain, & le jette dans sa terre après l'avoir bien fumée & préparée, & là il se pourrit, se dissout, & se subtilie tellement, que sa vertu prolifique s'étend se multiplie presque à l'infini: Et au lieu que d'abord cette vertu étoit renfermée & comme assoupie dans un seul grain, elle acquiert dans cette régénération tant de force & d'étendue, qu'elle est contrainte d'abandonner sa première demeure, pour se loger dans plusieurs autres grains. Que les Disciples de l'Art considèrent donc attentivement comment, par le seul acte de la Putréfaction & de la Dissolution, ce Soufre interne acquiert une si grande vertu, renfermée dans le premier grain, qui est si simple d'abord, & à laquelle on n'en ajoute point de plus grande, est tellement fortifiée & purifiée par elle-même, qu'elle passe aisément de la puissance à l'acte en multipliant son Humide radical par l'Humide radical des Elémens, auquel elle se joint, car c'est en cela que consiste la vertu spécifique, & point du tout en autre chose. Tout de même, si l'on sçait prendre le Grain Phisique; & qu'on le jette dans sa terre bien fumée, bien purgée de

ses Soufres impurs, & amenée à une parfaite pureté, il est sans doute qu'il pourrira; que le pur se séparera de l'impur dans une véritable Dissolution, & qu'enfin il passera à une nouvelle Génération beaucoup plus noble que la première.

Si tu sçais trouver cette Terre, mon cher Lecteur, il te reste peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'Oeuvre. Ce n'est point une terre commune, mais une Terre Vierge; ce n'est pas non plus celle que les Fous cherchent dans la terre sur laquelle nous marchons, où il n'y a nulle Germe & nulle Sémence; mais c'est celle qui s'élève souvent au-dessus de nos têtes & sur laquelle le Soleil terrestre n'a point encore imprimé ses actions. Cette Terre est infectée de vapeurs pestilentielles, & de venins mortiférés, desquels il faut la purger avec beaucoup de soin & d'artifice, & l'aiguiser par son Menstruë cru, afin qu'elle acquière plus de vertu pour dissoudre: Au reste il ne faut pas entendre ici cette Terre des Sages, où les vertus des Cieux se trouvent ramassées, & dans laquelle le Soleil & la Lune sont ensevelis; car une pareille Terre ne s'acquiert que par une véritable & complète Calcination Phisique; mais celle, dont il s'agit ici, est une Terre qui appéte les embrasemens du Mâle, c'est-à-dire la Sémence

Solaire; en un mot elle est désignée chez les Philosophes par le nom de Mercure. Mais prends garde, cher Lecteur, de ne pas confondre ce nom de Mercure, & prends pour ton Maître & ton Guide le Chapitre cinquième du premier Chant, afin que par son moyen tu te débarrasses de ces filets; car cet Art est un Art mystérieux, qui ne peut s'apprendre, qu'après avoir bien connu ses véritables Principes. Attaches-toi donc à les connoître, & tu parviendras à la fin que tu désires.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VI.

Mais que fait donc l'Art? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus sur moyen que celui d'une chaleur douce & continuelle pour aider la Nature, & lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garrotté.

CHAPITRE VI.

LA Nature a toujours accoûtumé de se servir de chaleur pour la Génération des choses, & cette chaleur est manifeste & sensible dans les Animaux. A l'égard

des Végétaux, elle est à la vérité insensible, mais elle ne laisse pas d'être compréhensible suivant que le Soleil s'avance ou se recule; ce qu'on appelle les Saisons; quoi qu'il ne faille pas croire que la chaleur du Soleil soit une Cause efficiente, mais seulement une Cause occasionnelle; le Feu externe de la Nature étant excité par le mouvement du Soleil & des autres Sphères. Mais pour ce qui est des Minéraux, la chaleur n'y est jamais perceptible, si ce n'est par accident, lorsque les Soufres s'enflamment. Une telle chaleur ne contribuë point à la Génération, au contraire, elle brûle & détruit ce qui est déjà engendré dans les lieux voisins: Ainsi, il faut chercher pour eux une autre chaleur, & l'on trouvera qu'elle ne doit pas s'appercevoir par les Sens, parce que si cela étoit, l'Ouvrage de la Nature seroit trop prompt, mais elle doit être telle qu'on s'apperçoive plutôt du froid, comme il arrive dans les Mines, où règne un froid perpétuel, malgré lequel (ce qui est admirable) la Nature conserve toujours la Cause de la Génération; c'est-à-dire, une chaleur, qui ne repugne point au froid, qui étant de la nature des Estres supérieurs, est plutôt intelligible que sensible; mais ce n'est pas merveille que nos Sens, étant renfermez dans un Corps grossier,

ne puissent discerner ce qui est d'une Substance spirituelle. Nous concevons bien, par exemple, dans les choses artificielles, que l'aiguille d'une Montre se meut sans cesse, & nous jugeons de son mouvement par les effets qu'il produit; cependant il n'y a personne qui ait le Sens assez Subtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'observer. On peut donc aisément conclure, par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature, beaucoup plus subtil que celui de l'Art, doit être imperceptible à nos sens. Enfin, c'est une chaleur de la nature des Esprits, qui est d'être toujours en mouvement: & comme le mouvement est la Cause de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans les Eaux fortes, & dans de semblables Esprits, qui ne brûlent pas moins en Hiver, que le feu fait en tout temps, & qui font de tels effets, qu'on les croiroit capables de détruire toute la Nature, & la réduire à rien; toutefois l'Humide radical des Elémens ne craint point leur voracité, car en lui, comme nous avons dit, réside un feu d'une nature beaucoup plus noble, qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or, qui abonde en cet Humide radical, n'est point détruit par de telles Eaux, & quoi qu'il paroisse quelquefois dissout par

elles & réduit en nature d'Eau, ce n'est qu'une illusion des Sens, puisqu'il sort de ces mêmes Eaux aussi beau qu'auparavant, en conservant son même poids; ce qui n'arrive pas aux autres Corps, parce que leur Humide n'est pas si terminé ni si digéré par le feu intrinsèque de la Nature, lequel se trouve suffoqué en eux par l'Humidité trop cruë, ce qui le rend languissant, & susceptible d'altération par le Feu de ces Eaux fortes, en sorte qu'il s'envole aisément, & que le Composé est réduit à rien, ne restant plus qu'une cendre corrodée. A l'égard de ces Esprits corrosifs, ils sont appelez Feux contre Nature, parce qu'ils détruisent la Nature. Que les Ignorans apprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles Eaux pour dissoudre les Métaux, ou d'autres Matières semblables, au lieu de se servir du même Feu, dont se sert la Nature, lequel il faut seulement sçavoir bien aiguïser, afin de le rendre plus actif, & plus convenable à la nature du Composé. Au reste, la construction de ce Feu est très-ingénieuse, & en cela consiste presque tout le Sécet Phisique, les Philosophes n'en ayant rien dit, ou très-peu de chose. Pour nous, nous en parlerons ci-après, nous contentant pour le présent d'avertir les Chimistes de se donner bien de garde de

construire leur Feu avec les Eaux fortes & vulgaires, car ce n'est pas avec un tel Feu qu'il faut secourir la Nature, mais avec un Feu doux, naturel & administré à propos.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VII.

Oui, oui, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles! puisqu'en lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages. C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine & la Lune & le Soleil, qui sans Or & Argent du vulgaire, étant mis ensemble, deviennent la véritable Semence de l'Argent & de l'Or.

CHAPITRE VII.

IL est dit dans le Dialogue de la Nature, & ailleurs, qu'on juge aisément du principe qui fait agir, par la fin qu'on se propose. Mais à l'égard des Chimistes, il n'est pas difficile de voir que le but auquel ils aspirent, est de faire de l'Or, & qu'ils ne sont portez à l'acquisition de cet Art que par ce seul motif. La tyrannie que l'Or exerce sur les coeurs, s'est tellement emparée du Monde, qu'il n'y a aucun Païs, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne

manifeste son pouvoir: Il n'y a point de Sçavant, point de Païsan, point d'Enfant même qui ne soit réjoüi par son éclat, & ne soit attiré par sa beauté; & cela parce qu'il est de la Nature Humaine de désirer le bien, & de rechercher ce qu'il y a de plus parfait. Or il n'y a rien sous le Soleil de plus parfait que ce Fils du Soleil, dans lequel est gravé le véritable caractère du Père: Ce n'est point un Enfant adultérin, mais son Fils légitime, & sa véritable Race, revêtuë de toute sa splendeur, qui a réuni en soi toutes ses Vertus, & qui les départ ensuite libéralement aux autres. Rien n'est si beau dans le Ciel que le Soleil, rien de si parfait sur la Terre que l'Or; aussi toute la Troupe Chimique n'aspire qu'à sa possession; d'où il arrive que telle qu'est leur fin, tel est leur travail; c'est-à-dire, que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail est l'Or; mais ils ne sçavent pas que pour la multiplication des choses, on ne demande pas le Fruit ni le Corps, mais le Sperme & la Sémence du Corps, avec laquelle il se puisse multiplier. Mais il est temps d'expliquer en peu de mots ce que c'est que ce Sperme & cette Semence.

Nous avons déjà dit ci-devant en plusieurs endroits, que le véritable Sujet de la Nature, ou Substance des Corps, étoit

l'Humide radical, & nous avons si bien fait voir la Nature de cet Humide radical, qu'il ne reste plus à sçavoir que l'ordre de sa Spécification, & la manière de sa Multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une chose constante que le Feu de la Nature, ou autrement le Soufre de Nature, réside dans cet Humide radical, & qu'il est le grand Artisan de la Nature, auquel elle obéit absolument; car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or ce Feu, ainsi renfermé dans les Corps, ne désire que de s'étendre en vertu, & en quantité; c'est pourquoi il convertit sans cesse en soi l'Humide radical; & se multiplie en le consumant; mais cela se fait imperceptiblement; & à mesure, autrement la nature du Corps se détruiroit, si on ne lui fournissoit pas toujours un nouvel Humide pour remplacer l'Humide consumé. Ce Feu est le Chaud inné, toujours plein de vie & de chaleur: mais il est gouverné par des Effets spécifiques, lesquels sont de la nature de la Lumière surcéleste, & ont reçu cette Spécification dans le point de la Création par la vertu ineffable de Dieu, & selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obeïr, en suivant sans relâche ses Loix éternelles. Ces Esprits spécifiques demeurent constamment dans les Corps jusqu'à ce qu'ils soient entière-

ment consommez, & réduits à rien; c'est-à-dire, tant que l'Humide radical subsiste en tout ou en partie; mais lui, étant une fois détruit, la vertu spécifique est aussi détruite. Ce Chaud inné, enrichi de son Esprit spécifique, réside, comme nous avons dit, dans le Domaine royal de l'Humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphère: La nature du Corps lui obéit, & l'Humide radical lui fournit sans-cesse sa matière, son aliment, lequel est aussi sans-cesse dévoré par ce Feu, & converti dans sa propre nature; mais cette coction est plus ou moins forte, & la Nature opère plus ou moins facilement, selon le plus ou le moins d'excrémens qu'elle rencontre. Cet Humide est dispersé par tout le Corps, & se conserve dans le Centre de la moindre de ses particules; & lorsqu'il abonde en Humidité, c'est le Sperme du Corps: Mais si cette Humidité est terminée & plus cuite, alors c'est proprement la Sémence du Corps. La Sémence n'est donc autre chose qu'un Point invisible du Chaud inné, revêtu de son Esprit spécifique, lequel réside dans l'Humide radical, & cet Humide; après quelque altération, est proprement le Sperme du Corps.

Cette Sémence, en quelque Règne que ce soit, Animal, Végétale ou Minéral,

veut sans-cesse se multiplier autant qu'elle en a le moyen; mais elle est souvent contrainte de demeurer en repos & sans action, renfermée dans son Corps, à cause que la Nature n'a pas de mouvement local, à moins que l'Art industriel n'excite la chaleur interne par quelque moyen externe, & ne lui donne lieu par cet aiguillon de rassembler ses forces, & de réveiller sa vertu pour s'en servir à dévorer son Humide radical, & ainsi se multiplier: Mais l'Humide radical, qui est l'aliment propre de la Sémence, est aussi quelquefois tellement enveloppé d'excrémens, qu'il ne sçauroit aider au Chaud inné; en sorte qu'il demeure tout languissant & sans action, quoique le propre de sa nature soit d'agir, & lors, ne pouvant attirer à soi qu'une très-petite portion de l'Humide radical, & encore avec beaucoup de peine & de temps, il arrive enfin, par l'émotion naturelle & l'intempérie des Elémens, qu'il se détruit entièrement, & retourne vers sa Patrie; d'où il revient dans de nouveaux Corps: Ainsi la Corruption de l'un est la Génération de l'autre, par une continuelle vicissitude des choses.

Dans le Règne Animal, le Chaud inné attire des alimens l'Humide, qui lui est nécessaire pour sa restauration; & par cette

attraction, les parties du Corps affoiblies, se refournissent d'un nouvel Humide à la vérité, mais pourtant plus cru, quoi qu'il soit de même nature, & qu'il ait d'autant plus d'affinité avec lui, que ces alimens sont plus souvent pris du même Règne: Ils sont quelquefois pris aussi du Végétale, où cet Humide a reçu une specification particulière, mais plus convenable pourtant à la Nature Animale, que celui qui se trouve, dans les Minéraux ou dans les Elémens, dont la nature est trop universelle. Au reste, tous ces Humides radicaux sont d'une même Substance & Essence, à la différence que quelqu'uns n'ont reçu aucune coction, & que les autres l'ont reçûe en partie.

La Nature, dans ses Opérations, passe toujours par des *Milieux*, & ne va jamais d'une extrémité à l'autre, si elle n'y est forcée; ce qui arrive très-rarement, comme on le remarque dans les Gens, qui, au rapport de quelques Auteurs, ont vécu pendant un certain temps d'air seulement, ou de terre appliquée sur leur estomach, d'où on prétend qu'ils ayent tiré l'Humide, qui y étoit renfermé: Mais quand cela seroit vrai, il n'en faudroit pas faire une règle. Quoi qu'il en soit, l'Humide radical est attiré de toutes les parties du Corps pour le rétablissement du Chaud inné, qui

a été consumé, & toutes ces diverses parties, se trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain superflu aqueux, qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le Corps, jusqu'à ce que, par la faculté attractive de certaines parties, il y soit attiré & conservé pour l'usage du Sperme: Ensuite dequoi, venant à recevoir sa détermination dans les Vases Spermatiques, il devient enfin un véritable Sperme, lequel ayant été répandu par tout le Corps, & en ayant ramassé en soi toute la vertu, contient, à cause de cela, en puissance tous les membres du Corps distinctement: Et de là s'établit la vérité de cette Doctrine, Que le Sperme est le dernier & le plus parfait excrément de l'aliment.

Ce Sperme veut toujours être séparé du Corps grossier, pour être porté dans un lieu pur, où il puisse servir à la génération de l'Animal, & comme c'est l'Extrait & la Quintessence du Corps, il est nécessaire qu'il soit dissout par quelque chose de fort pur, afin que le Chaud inné, ou le Point Séminal, contenu en lui, puisse aisément se fortifier & multiplier en vertu. Pour donc y parvenir, la Nature a donné cet instinct à l'Animal de s'accoupler avec sa Fémelle, afin que, par cet accouplement, ce Sperme fut porté hors

de son lieu, & jetté dans une matrice convenable.

Le Sperme masculin, étant entré dans la matrice, s'unit dans l'instant avec le Sperme féminin, d'où résulte un certain Sperme de nature hermaphrodite. Dans le Sperme féminin dominant les Elémens passifs, & dans le Sperme masculin dominant les Elémens actifs, ce qui leur donne lieu d'agir & de pâtir entr'eux; car autrement s'ils étoient de même qualité, il ne se feroit pas d'altération, ni si facilement ni si promptement, & il seroit à craindre que la vertu Spécifique de la Semence, qui est très-subtile, ne s'évanoüit.

Ces spermes, venant à recevoir quelque altération, à quoi contribüé la qualité acide du Menstruë, alors le Chaud inné commence à agir sur l'Humide & l'assimile à soi; & ainsi croissant en vertu & en quantité, il devient plus mûr & plus actif; en sorte que recevant toujours un nouvel aliment du Menstruë, il le transmuë en chair, en os, & en sang. Mais comme nous traiterons de cela dans son lieu, il suffit pour le présent de sçavoir, que ce Sperme s'augmente par la transmutation du sang menstruel, & que ce sang menstruel abonde en Humidité, laquelle sert à faire corrompre le Sperme; c'est-à-dire, que par sa crudité & son acidité, il corrompt les Elémens humides

humides de l'Humide radical, & les dissout; en sorte qu'étant purifiés par cette altération, ils deviennent un aliment plus noble & plus propre pour la Sémence, à laquelle ils donnent lieu d'agir avec plus de vertu, & de conduire les choses à une plus grande maturité. Mais c'est assez parler du Règne Animal.

A l'égard du Végétal, nous disons de même, que le Sperme des Végétaux est leur Humide radical, répandu dans toute la masse du Corps, lequel est abondant en Humidité aqueuse: Ce Sperme ne demande qu'à être subtilisé & élevé en haut par l'attraction de l'Air supérieur, parce qu'il est Air lui-même, & que la Nature s'éjouit en sa nature; de là vient que les Arbres, & les Plantes s'élèvent en haut, laissant en bas la partie grossière, jusqu'à ce qu'étant parvenus à une subtilité convenable, & le pur étant toujours séparé de l'impur, ils passent enfin en grain de Sémence. Ce grain, où est renfermé le Sperme, est de nature hermaphrodite, & contient en soi les qualités masculine & féminine; car les Végétaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'accouplement des deux Natures, il a été nécessaire que cette double Nature fût contenuë; dans les Grains, & dans les Sémences. Ces Grains demeurent sans action, & ne passent point

à une nouvelle génération, à moins qu'ils ne soient mis en mouvement par un Agent externe: Mais si le Laboureur les jette dans une terre, qui leur soit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur cruë & menstruale, alors ils se corrompent par le moyen de cette humeur, & d'un certain Esprit acré nitreux, & par cette corruption le Sperme est purifié, & la Sémence dissoute, laquelle attire à soi son aliment pour sa restauration; mais ne se trouvant pas suffisamment dans le Grain même, elle est obligée d'en attirer de la terre, dont elle fortifie & multiplie sa vertu: Et en même temps, par cette attraction, sont aussi attirées quelques parties de Terre & d'Eau, qui servent de voies aux autres Elémens & à l'Humide radical; & de cette façon la Sémence croît en quantité à l'égard du Corps, & en qualité à l'égard de sa vertu. La Sémence est puissamment portée à une telle attraction, en sorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va elle-même au devant du nutriment, s'étendant en racines, lesquelles se glissent sous terre pour y chercher sans cesse un nouvel aliment, & quoi qu'il y en ait abondamment dans l'Air, toutefois celui qui est dans la terre a plus d'affinité avec la nature de Grain, parce qu'il est moins spirituel; ce qui a obligé le Maître

de la Nature de disposer tellement les choses, qu'en même temps que les Grains seroient semez, le froid de l'Hiver environât la Terre, afin que les pores en étant bouchés, la Sémence ne pût aller prendre son aliment dans l'Air, mais qu'elle le cherchât dans la Terre, où, comme nous avons dit, il est plus convenable à sa nature.

Outre cela, par l'action du grand froid, cette vapeur des Elémens, ou cet Humide radical cru des choses, se conserve bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchés, les racines s'étendent bien plus librement dans son sein, & y deviennent bien plus vigoureuses, y prenant un corps dur & solide, à cause de la froideur de la terre, & de la grossièreté de l'Eau: Mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hiver, alors les pores de la Terre s'ouvrent; & cette vapeur, venant à s'exhaler, les racines, qui se trouvent destituées d'aliment, sont obligées d'aller le chercher dans l'Air, où elles sentent qu'il est, ce qui fait qu'elles s'élèvent, & sont comme attirées en haut, & dans cette élévation, le pur est toujours plus aisément séparé de l'impur, l'aliment grossier étant attiré des racines pour la production de la masse seulement: Au reste; la Plante croît & se fortifie jusqu'à

ce qu'elle soit parvenue à un âge de perfection; après quoi son attraction étant affoiblie, elle est contrainte de s'arrêter dans les termes de sa grandeur; mais le pur ne laisse pas toujours d'être séparé de l'impur, & de se renfermer sous une écorce, d'où il se forme une grande quantité de nouveaux Grains, & ainsi se fait la multiplication des Végétaux, par laquelle d'un seul Corps, il en naît plusieurs d'une façon merveilleuse.

Venons présentement aux Minéraux, & disons qu'ils sont produits de la même manière, parce que la Nature est une, & la même par tout. A l'égard des Métaux en particulier, comme nous avons déjà traité de leur Génération, nous y renverrons le Lecteur, nous contentant de dire quelque chose ici de leur Sémence. La Sémence des Métaux est proprement leur Chaud inné; c'est-à-dire, le Feu enclos dans l'Humide radical; & parce que la Nature a eu le temps & le lieu propre pour bien purifier leur Humide & le subtiliser en vapeur, on peut dire que les Métaux, à raison de leur grande homogénéité, ne sont autre chose que l'Humide radical lui-même; sur tout les Métaux parfaits, lesquels n'ont retenu aucune Scorie, ni aucun Soufre externe, mais en ont été séparés. Cet Humide est appelé d'un autre

nom, Argent vif; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié & subtilié assez parfaitement pour avoir acquis entièrement une nature spermatique; au contraire, il a contracté dans la terre quelque grossièreté par l'union d'une Substance aqueuse, en laquelle les Métaux abondent extrêmement; ce qui fait que ce sont proprement des fruits de l'eau, comme les Végétaux le sont de la terre. Pour ce qui est des autres Elémens, ils y sont mêlez diversement.

Le Sperme donc des Métaux est renfermé dans son Corps, lequel Corps est l'Argent-vif, tant du Vulgaire, que celui des autres Métaux, & c'est lui qui en est proprement la Matière; en sorte que si vous séparez du Métail la Substance de l'Argent-vif (ce qui est facile à faire,) ce qui reste n'est plus un Métail. Ce Sperme ne laisse pas d'être souillé, parce qu'il est renfermé dans un Corps de terre & d'eau, & bien que cette eau & cette terre soient très-pures & très-resplandissantes au regard des autres Corps, toutefois, par raport à la Sémence, ce ne sont que comme des fèces, & comme une écorce; parce que le Point séminal est de la nature du Ciel, dont il participe beaucoup plus que de la Nature inférieure. Ce Sperme est le véritable véhicule de la Lumière céleste, qui

ne pouvoit loger que dans un Corps aussi pur, & ce Corps est proprement la moyenne Substance de l'Argent vif, dont Géber & les autres parlent tant, disant que c'est la Pierre connuë des Philosophes, & désignée dans leurs Chapitres: Et que c'est enfin le véritable Sperme des Métaux, lequel il faut nécessairement avoir, puisque sans lui la multiplication de la Sémence est impossible. La Sémence des Métaux est donc enclose dans ce Sperme, de la même manière qu'il a été dit à l'égard des autres Règles; mais dans des degrés différens, selon le plus ou le moins de coction, de purification. Elle se peut aussi extraire de tout Corps, mais fort facilement à l'égard de quelques-uns, & très-difficilement à l'égard des autres, c'est-à-dire, quasi point du tout. Il est nécessaire à l'Artiste de bien connoître cette Sémence, & l'ayant connuë, l'extraire pour opérer une nouvelle Génération & Multiplication: Mais avant cela, il est nécessaire que son Sperme se putréfie, se sépare, & se purifie par un Moyen propre & un Menstruë convenable, dans une matrice qui le soit aussi; après quoi tu la trouveras multipliée, & tu auras la véritable Pierre des Philosophes, & le Soufre des Sages. Je te dis encore que cette Sémence a sur tout acquis dans les Métaux la nature fixe, ce

qui a obligé les Philosophes de la chercher particulièrement en eux, afin d'avoir une Médecine fixe, qui ne se consumât pas aisément, ni ne s'envolât à une douce chaleur. Sois donc prudent, mon cher Lecteur, dans l'extraction de cette Sémence: Si tu veux parvenir à l'Oeuvre Philosophique, que cela te suffise.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VIII.

Mais toute Sémence est inutile, si elle demeure entière, si elle ne pourrit, & ne devient noire; car la Corruption précède toujours la Génération. C'est ainsi que procède la Nature dans toutes ses Opérations; & nous, qui voulons l'imiter, nous devons aussi noircir avant de blanchir, sans quoi nous ne produirons que des Avortons.

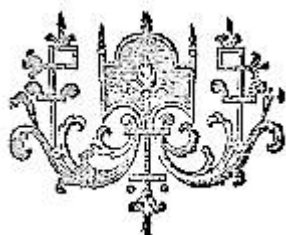
CHAPITRE VIII.

N Otre Poëte enseigne ici brièvement ce que nous avons déjà expliqué, à sçavoir que sans la putréfaction, il est impossible d'atteindre au but désiré, qui est la délivrance du Soufre, ou Sémence, renfermée dans la prison des Elémens: Et en effet, il n'y a que ce seul moyen, car

si la Sémence n'est jettée en terre pour y pourrir, elle demeure inutile, la Nature nous enseignant de procéder par la corruption à la multiplication des Sémences. Or cette corruption ne s'accomplit que dans un Menstruë approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des Animaux & des Végétaux. Dans les Animaux, le Menstruë est placé dans la matrice, où le Sperme se corrompt; & à l'égard des Végétaux, leur Menstruë se trouve dans la terre, où les Sémences sont réincrudées & corrompuës. Pour ce qui est des Minéraux, leur Menstruë est renfermé dans leur propre matrice, qui est prise pour leur terre: mais comme dans les Animaux, les matrices doivent être confortées, & les Femelles nourries des meilleurs alimens, sans quoi l'Embrion auroit de la peine à être poussé dehors, ou resteroit très-infirmes; & comme il faut aussi dans les Végétaux que la terre soit labourée, purifiée, appropriée, & fumée, autrement en vain y jetteroit-t'on du Grain; il en est de même des Minéraux, & sur tout de nos Métaux dans la procréation de l'Elixir; car si la Sémence aurifique n'est jettée dans une terre bien préparée, mais l'Artiste ne viendra à bout de ce qu'il souhaite, parce qu'autrement la matrice sera infectée de vapeurs puantes, & de

de Soufres impurs. Sois donc très-circonspect dans la culture de cette terre, après quoi jettes-y ta Sémence, & sans doute elle te rapportera beaucoup de fruit.

Fin du second Chant.



Tome III.

S f *

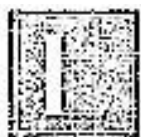


CHANT TROISIEME.

STROPHE I.

O vous! qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardents; qui tantôt congelez, & tantôt dissolvez vos divers Mêlanges en tant & tant de manières, les dissolvant quelquefois entièrement, quelquefois les congelant seulement en partie; d'où vient que comme des Papillons enfumez, vous passez les jours & les nuits à roder autour de vos fourneaux.

CHAPITRE PREMIER.



Le front des Chimistes, toujours moité de la sueur qu'il distille sans cesse, marque bien la dissolution de leur cerveau; mais il a beau s'en élever des vapeurs, elles sont si noires & si impures, que bien loin que leur ignorance soit purgée par ce

moyen, & leur tête purifiée, elles ne font que découvrir leur folie. C'est le supplice des Damnés que d'avoir toujours envie de voir la Lumière, & d'être dans de perpétuelles Ténébres: Il en est de même de ces Chimistes; car quoi que la Lumière se lève pour les autres, ils demeurent toujours ensévelis dans un profond sommeil, & leurs yeux sont dans un aveuglement qui ne finit point. Quel moyen de chasser d'autour d'eux les Ténébres qui les environnent, & comment dissoudre la grossièreté de leur esprit, si le feu continuel de leurs Fourneaux a tellement rarefié leur entendement, qu'il ne leur en reste presque plus. Vous les voyez sans-cesse occupez à anatomiser toutes sortes de Mixtes par leurs Calcinations, Dissolutions, Cohobations, & Sublimations, s'imaginant avoir distinctement, par ce moyen les diverses Substances des Elémens, & donnant à leurs Mêlanges, à leurs Huiles, & à leurs folles Confections divers noms, comme d'Air, de Feu, & semblables. Quelle extravagance de prétendre purger les Corps de leur crasse, & de leur impureté, par le moyen des Eaux corrosives, & contre nature, qui corrompent & détruisent la Nature, renfermée dans les Mixtes. Ces Eaux dissolutives des Philosophes ne doivent point mouïller les mains, parce

qu'elles sont du genre des Esprits mercuriels & permanens, qui ne s'attachent qu'aux choses qui sont de leur propre nature: Et s'ils lisoient les Auteurs, ils verroient qu'ils enseignent que nulle Eau ne peut dissoudre les Corps d'une véritable Dissolution, que celle qui demeure avec eux dans une même Matière, & sous une même Forme, & que les Métaux dissouts peuvent derechef recongeler. Mais, en vérité, quelle convenance y a-t'il entre les Eaux de ces gens-là, de leurs Corps? nulles sans doute; car au lieu de se joindre à eux, elles surnagent au-dessus, & demeureroient de la sorte au feu jusqu'au jour du Jugement. Malheureux qu'ils sont, ils prétendent être fort habiles, & ne se sont jamais donné la peine d'apprendre ce qu'il faut nécessairement sçavoir avant toutes choses.

Il n'y a pas moins d'habileté à connoître l'Eau des Philosophes, qu'il y en a à connoître leur Soufre; & l'ouvrage de la Solution est aussi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut dissoudre est mystérieux. Cela est cause que les Ignorans prennent d'abord l'Or vulgaire, ou quelqu'un des autres Métaux, & qu'ils essayent de le dissoudre avec le Mercure, ou avec quelqu'autre Minéral corrosif, ce qu'ils font vainement. Quelle folle raison

leur peut persuader qu'un Corps terrestre sera conjoint avec une Humidité aqueuse sans un *Milieu*, qui puisse unir ces deux Natures, tous les Philosophes ordonnant expressément de combiner les Elémens par des *Milieus*, & enseignant que jamais les Extrêmes ne peuvent être unis sans une nature participante des deux? Mais les pauvres Gens ne sçavent rien de ce qu'il faut sçavoir, & ils veulent édifier sans avoir un bon fondement: Ils joignent ensemble diverses choses selon leur caprice & sans examen, & ils s'imaginent tout possible & tout aisé. Il y en a plusieurs d'entr'eux qui raisonnans suivant la capacité de leur petit cerveau, établissent pour un Axiome indubitable, Que la Matière est une; qu'il faut la dissoudre & purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, & ensuite la joindre avec un Mercure bien lavé; après quoi, sans autre industrie, & sans autre feu que celui des charbons, on doit la commettre aux soins de la Nature. Ceux qui raisonnent de la sorte sont les plus doctes, & prétendent entendre parfaitement les paroles des Philosophes mais les pauvres Ignorans n'en comprennent pas la véritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut, à l'exemple du Laboureur, que l'Artiste choisisse le Grain qui lui est nécessaire; qu'il le dé-

pure, & qu'ensuite il le mette dans une terre bien cultivée; après quoi il peut sans difficulté le confier aux soins de la Nature, à l'aide d'une simple chaleur, administrée au dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'est que notre Grain, ce que c'est que la culture de notre terre, & après ils pourront dire qu'ils sçavent quelque chose. Mais puisque nous avons touché ce qui regarde la Solution, il est à propos que nous l'examinions avec un peu d'attention.

Les Auteurs disent qu'il y a trois sortes de Solution dans l'Ouvrage Phisique: La première, qui est la Solution ou Réduction du Corps cru & métallique dans ses Principes, à sçavoir en Soufre & en Argent vif; La deuxième, est la Solution du Corps Phisique: Et la troisième, est la Solution de la Terre minérale. Ces Solutions sont si enveloppées de termes obscurs, qu'il est impossible de les entendre sans le secours d'un Maître fidelle. La première Solution se fait, lorsque nous prenons notre Corps Métallique, & que nous en tirons un Mercure & un Soufre; c'est là que nous avons besoin de toute notre industrie, & de notre Feu occulte artificiel pour extraire de notre Sujet ce Mercure ou cette Vapeur des Elémens, la purifier après l'avoir extraite, & ensuite par le même or-

dre naturel, délivrer de ses prisons le Soufre, ou l'Essence du Soufre; ce qui ne peut se faire que par le seul moyen de la Solution, & de la Corruption, laquelle il faut parfaitement connoître: Le signe de cette Corruption est la noirceur, c'est-à-dire qu'on doit voir dans le Vase une certaine fumée noire, laquelle est engendrée de l'Humidité corrompante du Menstruë naturel; car c'est d'elle que dans la commotion des Elémens, se forme cette Vapeur. Si donc tu vois cette Vapeur noire, sois certain que tu es dans la droite voie, & que tu as trouvé la véritable méthode d'opérer. La deuxième solution se fait, quand le Corps Phisique est dissout, conjointement avec les deux substances ci-dessus, & que dans cette Solution tout est purifié, & prend la Nature Céleste; c'est alors que tous les Elémens subtiliez préparent le fondement d'une nouvelle Génération, & c'est là proprement le véritable Cahos Philosophique & la vraie première Matière des Philosophes, comme l'enseigne le Comte Bernard; car c'est seulement après la Conjonction de la Fémelle & du Mâle, du Mercure & du Soufre, qu'elle doit être dite la première Matière, & non auparavant. Cette Solution est la véritable réincrudation, par laquelle on a une Sémence

très pure, & multipliée en vertu; car si le Grain demeuroid en terre sans être réincrudé & réduit dans cette première Matière, en vain le Laboureur attendroit-il la Moisson désirée. Tous les Spermes sont inutiles pour la multiplication, s'ils ne sont auparavant réincrudez: C'est pourquoi il est très-nécessaire de connoître parfaitement cette réincrudation, ou réduction en première Matière; par laquelle seule se peut faire cette deuxième Solution du Corps Phisique. A l'égard de la troisième Solution, c'est proprement cette humectation de la Terre, ou Soufre Phisique & Minéral, par laquelle l'Enfant augmente ses forces; mais comme elle a principalement son rapport à la Multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avons à dire brièvement sur le sujet de la Solution, afin que le Lecteur puisse bien comprendre tout ce qui appartient à la Théorie, & qu'avec ce secours il lise plus hardiment les Ecrits des Philosophes, & se dépêtre plus facilement de leurs filets.



CHANT TROISIEME.

STROPHE II.

*Cessez désormais de vous fatiguer en vain,
de peur qu'une folle espérance ne fasse
aller toutes vos pensées en fumée. Vos
travaux n'opèrent que d'inutiles sueurs,
qui peignent sur votre front les heures
malheureuses que vous passez dans vos
sales retraites, A quoi bon ces flammes
violentes, puisque les Sages n'usent point
de charbons ardents, ni de bois enflam-
mez pour faire l'Oeuvre Hermétique.*

CHAPITRE II.

Nous devrions dans ce Chapitre, pour suivre l'ordre de notre Poëte, parler du travail ridicule des Artistes ignorans; mais parce que nous en avons déjà dit quelque chose, & que nous aurons encore occasion d'en parler, nous n'y insisterons pas pour le présent, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons seulement d'avertir le Lecteur sur le sujet du Feu, qu'il ne faut pas entendre un feu de charbon, de fumier, de lampe, ni de quelqu'autre genre que ce soit; mais que c'est le Feu dont use la Nature, ce Feu si fort caché chez les Philosophes, & dont ils ne parlent

que très-obscurément; la construction duquel est aussi difficile qu'elle est secrète, & si les Artistes la sçavoient, nous pouvons assurer hardiment qu'ils n'auroient qu'à entreprendre l'Oeuvre des Philosophes pour y réussir: Mais afin que le Lecteur soit convaincu de mes bonnes intentions sur ce sujet, nous allons passer à l'explication du Chapitre qui suit.

CHANT TROISIEME.

STROPHE III.

C'est avec le même Feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, & c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas leger; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire; sec, mais qui fait pleuvoir; humide, mais qui desseche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne mouille point les mains.

CHAPITRE III.

JE ne m'étonne pas si plusieurs, & presque tous ont erré faute de connoître ce Feu; car c'est comme si quelqu'un manquoit d'instrumens nécessaires à son

Art; il est sûr qu'il ne viendrait jamais au but qu'il se propose, & ne seroit rien que d'estropié & d'imparfait. Afin donc que vos Ouvrages soient parfaits, ô Enfans de l'Art, servez-vous de ce Feu instrumental, par lequel seul toutes choses se font parfaites. Ce Feu est répandu par toute la Nature, car sans lui elle ne sçauroit agir, & par tout où la vertu végétative est conservée, là aussi ce Feu est caché. Ce Feu se trouve toujours joint à l'Humide radical des choses, & accompagne continuellement le sperme cru des Corps: Mais, quoi qu'il soit ainsi répandu par toute la Nature inférieure, & dispersé dans les Elémens, il ne laisse pas d'être inconnu au monde, & ses actions ne sont pas assez considérées. C'est ce Feu qui cause la corruption des choses, car c'est un Esprit très-cru, ennemi du repos, qui ne demande que la guerre & la destruction. C'est une chose qu'on ne sçauroit trop admirer dans la Nature que tout ce qui se trouve exposé à l'Air, tout ce qui est dans l'Eau, ou sous la Terre se réduit à rien, & retourne dans son premier Cahos. Les Pierres les plus solides, les plus fortes Tours, les plus superbes Edifices, les Marbres les plus durs, & tous les Métaux enfin, excepté l'Or, sont réduits en poudre après une longue suite de temps. Le Vulgaire igno-

rant a accoutumé d'attribuer une chose si surprenante au temps qui dévore tout; & cela vient de ce qu'il ignore ce qui est caché dans les Elémens, & sur-tout dans l'Air. C'est une flamme invisible & insensible, qui insensiblement consume tout, & l'envelope sous un profond silence. Ce Feu dont nous parlons est dissous dans l'Air, parce qu'il est tout aërien de sa Nature, Par son Esprit cru il décompose les Mixtes, & détruisant les Ouvrages de la Nature, il réduit toutes choses dans leur premier Estre par le moyen de la corruption: C'est par lui que les couvertures de plomb de certains Bâtimens, sont après un long temps converties en une roüille blanche, qui ressemble à la Céruse artificielle, & qui étant lavée par l'eau des pluies, se confond avec elle & se perd. Le Fer, tout de même, est changé en scorie peu à peu, & une partie après l'autre: Les cadavres des Animaux, leurs ossemens, les troncs des Arbres, aussi bien que leurs racines quasi terrifiées, les Marbres, les Pierres, les Métaux, enfin tout ce qui est dans la Nature tombe par succession de temps, & est réduit au néant par cette seule Cause, & par ce seul Feu secret.

Ce Feu est quelquefois appelé Mercure par les Philosophes, par une équivoque de nom; parce qu'il est de nature aërien-

ne, & que c'est une vapeur très-subtile, participant du Soufre avec lequel elle a contracté quelque souilleure; & nous disons de bonne foi, Que qui connoit le Sujet de l'Art, connoît aussi que c'est là principalement que réside notre Feu, toutefois envelopé de fèces & d'impuretés; mais il ne se communique qu'aux vrais Sages, qui le sçavent constituer & purifier. Il a tiré du Soufre une imperfection, & une siccité adustible, qui fait qu'on doit agir avec lui sagement & avec précaution, si on veut s'en bien servir; autrement il devient inutile. Faute de ce Feu, la Nature cesse souvent d'agir dans les Corps, & où l'entrée lui est déniée, là ne se fait aucun mouvement vers la génération, la Nature laissant son Ouvrage imparfait dès que cet Agent n'a plus son action libre. Ce Feu est dans un continuel mouvement, & sa flamme vaporeuse tend perpétuellement à corrompre, & à tirer les choses de puissance en acte; comme il se voit dans les Animaux, lesquels ne seroient jamais portez à la génération, ne rechercheroient jamais l'accouplement, & ne songeroient jamais à la production de leurs semblables, sans ce Feu prompt à se mouvoir, qui excite & réveille leur propre feu lorsqu'il est engourdi: C'est lui qui est la véritable Cause du mouvement libidineux, par le-

quel l'Animal est porté à se joindre à son semblable, & y est excité par un aiguillon très-picquant; ce qui fait qu'en certain temps les Animaux sont tellement excitez à l'acte de la génération, que malgré tous les obstacles, oubliant toute tristesse, & méprisant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puissance, & en suivent tous les mouvemens avec joie. Qui des Hommes seroit assez fou pour souhaiter toutes les saletés attachées à cet action? Qui voudroit se donner toutes les peines qui servent ordinairement de moyen pour y parvenir? & Qui ne craindroit de s'exposer aux maladies, qui dérivent de cette source, si on n'y étoit forcé par un mouvement violent, & entraîné par les Loix de la Nature. C'est ce Feu, lequel répandu dans les membres, agite tout le Corps, usurpant un pouvoir tyrannique sur les facultés qui lui sont soumises, & soumettant toute notre volonté aux appétits de l'Ame; de sorte qu'on peut dire, si quelqu'un résiste à ses flammes, que ce n'est que par un secours Divin, & par le frein d'une raison toute puissante. Cet Esprit très-subtil s'insinue dans les entrailles & les émeut fortement, & par son feu allume toute la masse du sang. C'est par sa chaleur que le Feu interne est excité & comme invité au combat de Vénus, car elle se porte avec vio-

lence aux Vases spermatiques, & les échauffe tellement, que la Sémence pleine d'Esprits se dilatant, & rompant les bornes de sa prison, ne demande qu'à être jettée dans la matrice de la Femme, afin de s'y multiplier dans son propre vaisseau, en faisant passer sa vertu générative de puissance en acte.

Ce Feu exerce un semblable pouvoir dans le Règne Végétale; mais, quoi qu'il s'y trouve renfermé dans tous les Corps, néanmoins, parce que les Elémens y sont plus grossiers que dans le Règne Animal, il n'est pas excité si aisément, & il a besoin de l'industrie de l'Art, & qu'on appelle à son secours l'Air, ou quelque'autre Elément, afin d'être rendu plus actif & plus prompt à opérer: Ce qui se remarque à l'arrivée du Printemps, & dans l'Esté, car alors les pores des Corps étans ouvers, ce Feu, répandu dans les Elémens de l'Eau, de la Terre & de l'Air s'insinuë dans ces Corps, & fait voir son action dans l'ouvrage de la végétation. Sans ce feu la Nature, accablée sous le fais des excréments, ne feroit que languir, au lieu qu'étant réveillée par ce mouvement vif & pressant, elle agit sans-cesse; & devenue plus vigoureuse, elle épand sa vertu au long & au large.

On peut dire la même chose des Miné-

raux, & comme ils s'engendrent dans les Cavernes de la Terre, il est aisé à cet Esprit de feu de s'y conserver à cause de la solidité des Lieux; ce qui fait que la Nature y engendre plus commodément les Métaux, sur-tout si les Lieux ont déjà été purifiés par ce même Feu. Mais comme il arrive quelquefois, à cause de la froideur du Lieu, que les pores du Corps sont bouchés, & que cela fait qu'ils demeurent sans action, pleins d'obstructions & d'excrémens; alors cet Esprit est obligé de vaguer dans ces antres, & y suscite souvent des mouvemens violens, après avoir abandonné son Corps. Mais pour le mieux faire connoître ce Feu, sçache qu'il s'enveloppe ordinairement d'excrémens sulfureux; parce qu'il appetite la nature chaude, & qu'il se revêt d'un habillement salin, ce qui fait que la Terre étant pleine de Soufres, les Métaux s'y engendrent très-aisément, pourvû que les autres Causes matérielles y interviennent. Mais après que la Nature a achevé la génération des Corps métalliques, il ne se fait point de multiplication à cause des empêchemens dont nous avons parlé ci-devant, & que ce Feu s'évanoûit subitement. De là vient aussi que les Métaux, qui ont souffert le feu de fusion, demeurent comme morts, parce qu'ils sont privés de leur Moteur externe;

terne; & c'est ce qui oblige l'Artiste, quand la Nature a cessé d'agir, de la secourir en doublant ses poids, & en y introduisant un plus grand degré de feu.

Enfin nous disons que ce Feu, à cause de la siccité sulfureuse dont il participe, veut être humecté, afin de s'insinuer plus librement dans le Sperme humide féminin, & le corrompre par son humidité superfluë; mais à cause de sa qualité volatile & sèche, il est très-difficile de l'attraper, & il faut le pêcher avec un rez bien délié par un moyen qui soit propre à cela. C'est dans cette occasion que l'Artiste doit connoître parfaitement les sympathies des choses & leurs propriétés, & qu'il doit être versé dans la Magie naturelle. Le Menstruë doit être éguisé par ce Feu, afin que ses forces en soient augmentées; & il ne suffit pas à l'Artiste de connoître le Feu, il faut encore qu'il sçache l'administrer, & qu'il entende parfaitement les degrés de sa proportion; mais comme cela dépend de l'expérience & de l'habileté des Maîtres, nous n'en dirons pas davantage présentement.



CHANT TROISIEME.

STROPHE IV.

C'est avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler, & que l'un doit suppléer au défaut de l'autre. Nature commence, l'Art achève, & lui seul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'industrie en partage, & la Nature la simplicité; de sorte que si l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arrête tout aussi-tôt.

CHAPITRE IV.

Nous avons fait voir ci-dessus en quoi consiste l'habileté de l'Art, à sçavoir, à secourir la Nature, & sur-tout dans l'administration du Feu, tant externe qu'interne. Ce dernier sert pour l'abréviation de l'Oeuvre, & consiste dans l'addition d'un Soufre plus mûr & plus digest, par le moyen duquel la Sublimation Phisique se parfait entièrement; car le Feu augmente le Feu, & deux Feux unis, échauffent davantage & convertissent les Elémens passifs en leur nature, bien plus aisément que ne sçauroit faire un seul. C'est donc un très grand artifice que de sçavoir secourir le Feu par le Feu, & tout l'Art de

la Chimie n'est autre chose que de bien connoître les Feux, & les sçavoir bien administrer.

Les Philosophes nous parlent dans leurs Livres de trois sortes de Feux, le Naturel & l'Innaturel, & le Feu contre-nature.

Le Naturel est le Feu masculin, le principal Agent; mais pour l'avoir, il faut que l'Artiste emploie tous ses soins & toute son étude; car il est tellement languissant dans les Métaux, & si fort concentré en eux, que sans un travail très-opiniâtre, on ne peut le mettre en action.

L'Innaturel est le Feu féminin, & le Dissolvant universel, nourrissant les Corps, & couvrant de ses ailes la nudité de la Nature; il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le précédent. Celui-ci paroît sous la forme d'une fumée blanche, & il arrive très-souvent que sous cette Forme il s'évanoûit par la négligence des Artistes. Il est presque incompréhensible, quoique par la sublimation Phisique il apparaisse corporel & resplandissant.

Le Feu contre-nature est celui quirompt le Composé, & qui le prémier a la puissance de dissoudre ce que la Nature avoit fortement lié. Il est voilé sous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux Ignorans, & pour bien le connoître,

T t ij

il faut beaucoup étudier, lire & relire les Auteurs, & comparer toujours ce qu'ils disent avec la possibilité de la Nature. Il y a outre cela divers Feux, comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'Arbres, de noix, d'huile, de lampe & autres qui tous sont compris mystiquement sous la Catégorie de ces trois Feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis ensemble; mais parce qu'il faudroit un gros volume pour expliquer tous ces noms, & plusieurs autres encore qui se trouvent dans les Livres, il suffira pour le présent, & dans le dessein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que notre Poëte a si clairement décrit les propriétés de ce Feu, qu'il semble n'être pas besoin d'un plus grand éclaircissement.



CHANT TROISIEME.

STROPHE V.

A quoi donc servent tant & tant de Substances différentes dans des Cornuës, dans des Alembics, si la Matière est unique aussi-bien que le Feu? Oui, la Matière est unique, elle est par tout, & les Pauvres peuvent l'avoir aussi-bien que les Riches. Elle est inconnue à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle est méprisée comme de la boue par le Vulgaire ignorant, & se vend à vil prix; mais elle est précieuse au Philosophe, qui en connoît la valeur.

CHAPITRE V.

P Resque tous les Philosophes conviennent entr'eux sur l'unité de la Matière, & affirment unanimement qu'elle est une en nombre & en espèce; mais plusieurs entr'eux entendent parler de la Matière Phisique, qui est une Substance mercurielle, & à cet égard ils disent qu'elle est une, parce qu'en effet il n'y a qu'un seul Mercure en toute la Nature, quoi qu'il contienne en soi diverses qualités, par lesquelles il varie, selon la diverse domination & altération de ces qualités. Pour

moi, je n'entens point ici cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le Sujet Physique, que l'Artiste doit prendre à la main, & qui sans aucune équivoque est unique; car notre Oeuvre ne se fait point de plusieurs Matières, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec proportion, ni de connoître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une Nature, qu'une Opération, & enfin qu'un seul Sujet, lequel sert de base à tant d'Opérations merveilleuses.

Ce Sujet se trouve en plusieurs lieux, & dans chacun des trois Régnes; mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule Nature métallique doit être aidée de la Nature, & par la Nature: C'est donc dans le Règne minéral seulement ou réside la Sémence métallique, que nous devons chercher le Sujet propre à notre Art, afin de pouvoir opérer facilement. Mais quoi qu'il y ait plusieurs Matières de cette sorte, il y en a une pourtant qu'il faut préférer aux autres: il y a divers âges dans l'Homme, mais l'âge viril est le plus propre à la génération: Il y a diverses Saisons dans l'année, mais l'Automne est le plus propre à cueillir la moisson: Enfin, il y a divers, Luminares dans le Ciel, mais le Soleil est le seul propre à illuminer. Apprens donc à connoître quelle est la Matière la plus

propre, & choisis la plus facile. Nous rejettons sur-tout, toutes les Matières, dans lesquelles l'Essence métallique n'est pas renfermée, non-seulement en puissance, mais aussi en acte très-réel, & ainsi tu n'erreras pas au choix de ta Matière. Où n'est pas la Splendeur métallique, là ne peut être la Lumière de notre Sperme. Laisse donc chacun dans son erreur, & prends garde de te laisser surprendre aux fourberies, & aux illusions, si tu veux réussir dans ton dessein: Et sçaches certainement que tout ce qui est nécessaire à l'Art est renfermé dans ce seul & unique Sujet. Il est vrai qu'il faut aider la Nature afin qu'elle fasse mieux son ouvrage, & qu'elle l'achève plus promptement, & cela par un double moyen lequel, sur toutes choses, il te faut connoître.

Ce Sujet non-seulement est un, mais il est outre cela méprisé de tout le monde, & à le voir on n'y reconnoît aucune excellence. Il n'est point vendable, car il n'est d'aucun usage hors l'Oeuvre Philosophique, & lorsqu'il est dit par les Philosophes que toute Créature en use, qu'il se trouve dans les boutiques, & qu'il est connu de tout le monde, ils entendent par là ou l'Espèce ou la Substance interne du Sujet, qui, étant mercurielle, se trouve en toutes choses. Bien des Gens l'ont

souvent dans leurs mains, & le rejettent par ignorance, ne croyant pas qu'il puisse y avoir rien de bon en lui, comme il m'est arrivé plusieurs fois à moi-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voici une nouvelle leçon que je vais te donner. Sçache donc que le Soufre Philosophique n'est autre chose que le Feu très-pur de la Nature, dispersé dans les Elémens, & renfermé par cette même Nature dans notre Sujet, & dans plusieurs autres, où il a déjà reçu quelque coction, par laquelle il est en partie congelé & fixé; toutefois sa fixité n'est encore qu'en puissance, parce qu'il est envelopé de beaucoup de vapeurs volatiles, qui sont cause qu'il s'envole aisément & s'évanoïit dans les airs: Car lorsque dans un Sujet la partie volatile surmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, & cela est selon les règles, & la possibilité de la Nature. Cette Lumière ne se trouve donc point actuellement fixe sur la Terre, sans être surmontée des qualités contraires, hormis dans l'Or; ce qui fait que l'Or est le seul de tous les Corps où les Elémens sont dans une proportion égale, & par conséquent fixe & constant au feu. Mais lorsque cette vertu fixe est surmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, & qu'elle se trouve jointe à des excréments
vaporeux

vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoi qu'elle l'ait toujours en puissance. Notre Soufre, lequel est requis pour l'Oeuvre, est la splendeur du Soleil, & de la Lune de la nature des Corps Célestes, & revêtu d'un semblable Corps. Ainsi il faut que tu cherches soigneusement en quel Sujet cette splendeur peut être & s'y peut conserver, & sçache que là où est cette splendeur, là est la Pierre tant recherchée. Il est de la nature de la Lumière de ne pouvoir paroître à nos yeux sans être revêtuë de quelque Corps, & il faut que ce Corps soit propre aussi à recevoir la Lumière: Là où est donc la Lumière là doit aussi être nécessairement le véhicule de cette Lumière. Voilà le moyen le plus facile pour ne point errer. Cherche donc avec la lumière de ton esprit, la Lumière qui est envelopée de Ténèbres, & apprens de là que le Sujet le plus vil de tous, selon les Ignorans, est le plus noble selon les Sages, puisqu'en lui seul la Lumière repose, & que c'est par lui seul qu'elle est retenuë & conservée. Il n'y a aucune nature au monde, excepté l'Ame raisonnable, qui soit si pure que la Lumière, ainsi le Sujet qui contient la Lumière doit être très-pur, & le Vase, qui doit servir à tous les deux, ne doit pas non plus manquer de pureté. Voilà

comment dans un Corps très-abject est renfermée une chose très-noble, & cela afin que toutes choses ne soient pas connues de tous.

CHANT TROISIEME.

STROPHE VI.

C'est cette Matière, si méprisée par les Ignorans, que les Doctes cherchent avec soin, puisqu'en elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit.

CHAPITRE VI.

N Otre Poëte continuë dans ce Chapitre d'enseigner à sa manière ordinaire ce que nous avons déjà dit du Sujet de l'Art; mais afin de ne pas ennuyer par des répétitions, nous dirons seulement ici que dans ce Sujet sont renfermez le Sel, le Soufre & le Mercure des Philosophes, lesquels doivent être extraits l'un après l'autre par une Sublimation Phisique par-

faite & accomplie: Car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche, & enduite dissoudre l'Eau ignée, ou le Soufre par le moyen de leur Sel bien purifié, volatilisant le fixe, & conjoignant les deux ensemble dans une union parfaite. A l'égard de cette Terre fixe, dont notre Poëte dit qu'elle est contenuë dans notre Sujet, nous disons qu'en elle gît la perfection de la Pierre, le véritable Lieu de la Nature, & le Vaisseau où se reposent les Elémens. C'est une Terre fusible & ignée, très-chaude & très-pure, laquelle doit être dissoute & inhumée, pour être renduë plus pénétrante, & plus propre à l'usage des Philosophes, & pour être enfin le second Vaisseau de toute la perfection. Car comme il est dit au sujet du Mercure que le Vaisseau des Philosophes est leur Eau, aussi peut-on dire à l'égard de cette Terre, que le Vaisseau des Philosophes est leur Terre. La Nature, comme une prudente Mère, t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce seul Sujet tout ce que tu peux désirer afin que tu en tires le noyau, & que tu le prépares pour ton usage.

Cette Terre, par sa Sécheresse ignée & innée, attire à soi son propre Humide, & le consume; & à cause de cela elle est comparée au Dragon qui dévore sa queue.

V u ij

Au reste elle n'attire & n'assimile à soi son Humide que parce qu'il est de sa même nature. Par où se découvre la sottise de ceux qui essayent vainement d'unir & de congeler par le moyen de leurs Eaux, des choses tout-à-fait opposées & aussi éloignées entr'elles, que le Ciel l'est de la Terre, dans lesquelles il ne se fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'est pas capable de congeler l'Eau, à quelque degré que soit mise cette chaleur; bien loin de cela, elle la dissout, & la raréfie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de notre Terre Phisique opère bien plus naturellement; aussi en arrive-t'il une sûre & parfaite congélation.



CHANT TROISIEME.

STROPHE VII.

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous vous amusez, Chimistes insensés, à mettre plusieurs Matières ensemble; & au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce & solaire, & dans un seul Vaisseau, une seule Vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrédients différens; & au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez toutes choses à rien.

CHAPITRE VII.

N Otre Auteur se mocque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimistes vulgaires, & sur-tout de ceux qui travaillent sur diverses Matières à la fois; ce qui répugne entièrement à la vérité de la Science; car ces Substances sont séparées ou par la Nature ou par l'Art: Si c'est par la Nature, quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature a disjoint, & toujours la Substance aqueuse surnagera; ce qu'il y a même à considérer, c'est qu'ils ne connoîtront jamais le juste poids, parce qu'ils

n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle, par ses attractions, pèse les Essences des choses; & ainsi il arrivera que ces Ignorans, bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne considérant pas que l'estomac de l'Animal attire seulement ce qui lui est nécessaire, & rejette le reste par les excréments. Il leur est donc impossible de connoître ce véritable poids & par conséquent leur erreur est sans remède; car prenant des choses contraires & déjà séparées par la Nature, dans lesquelles il ne se peut faire d'attraction, jamais le poids ne se trouvera.

Que si ces Substances sont séparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit & dissipé par la discontinuité des Elémens, & une partie demeurera toujours séparée de l'autre. Ainsi ceux-là n'errent pas moins, qui, prenant deux Matieres, prétendent les travailler, les purifier & les conjoindre par leurs sophistiques opérations, que ceux qui, ne prenant qu'un seul Sujet, le divisent en plusieurs parties, & par une vaine Dissolution croient les réunir de rechef. Notre Art ne consiste point en pluralité, & quoi qu'il soit ordonné presque dans tous les Traités des Philosophes de prendre tantôt une chose & tantôt une autre, à sçavoir une partie fixe & une partie vola-

tile, ou bien de prendre de l'Or ou quelque'autre Corps, le purifier, le calciner & le sublimer, tout cela n'est que tromperie & qu'un pur mouvement d'envie pour abuser les Hommes; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur propre expérience, alors ils verront que je n'ai enseigné que la vérité.

CHANT TROISIEME.

STROPHE VIII.

Ce n'est point avec les Gommès molles ni les durs Excrémens, ce n'est point avec le Sang ou le Sperme humain; ce n'est point avec les Raisins verts, ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Soufre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Oeuvre.

CHAPITRE VIII.

Ceux qui travaillent sur les Animaux, les Végétaux, & sur tout ce qui en dépend, se trompent fort lourdement; &
 V u iiij

quiconque peut s'imaginer de telles choses, n'est pas digne de porter le nom de Philosophe: Car quelle convenance, je vous prie, y a t'il entre les Animaux & les Métaux, soit matérielle, soit formelle? Diront-ils, pour s'excuser, que les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux ont un même Principe de Substance en général, étans tous sortis d'un seul & même Cahos? De tels Ignorans ne connoissent guères la Nature, & n'ont jamais apperçu sa Lumière; aussi seroit-ce du temps perdu que de s'amuser à réfuter une si vaine opinion, d'autant plus qu'on ne doit jamais disputer contre ceux qui nient les Principes. On se contente donc de leur dire, Qu'au lieu d'entreprendre tant de vaines Opérations sur des raisons aussi foibles, il leur seroit encore plus pardonnable d'anatomiser les Elémens de l'Air ou de l'Eau commune, dans lesquels ils pourroient trouver ces mêmes Substances & moins souillées d'excrémens. On peut dire la même chose à ceux qui s'amusent à travailler sur les Gommès & sur les Raisines, qui ne sont proprement que des excrémens de l'Humide radical des Végétaux, que la Nature a rejetée comme une superfluité: Ce n'est pas qu'il n'y ait eu quelque légère altération des Elémens, & qu'elles ne renferment quelque vertu spécifique, capable

d'action; mais que cela elle bien éloigné de la Nature minérale, dans laquelle seule on doit chercher ce qu'il faut pour notre Oeuvre.

Ceux-là se précipitent encore dans une abîme d'erreurs qui travaillent sur les Sels, & sur les Eaux fortes & corrosives; car ces choses n'ont point en elles cet admirable Soufre Phisique, la Nature n'étant jamais que dans sa propre nature; & de plus, elles n'ont point cette splendeur métallique qu'il nous faut nécessairement trouver. Ces sortes d'Eaux ne sçauroient jamais nous être utiles, car ce sont des Humidités contre nature qui la dissipent & la détruisent par leurs impuretés, & leurs Esprits puants; & bien loin de nous servir de leur ministère pour notre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peste.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent sur le Vitriol? car il semble qu'ils ont touché droit au but, le Vitriol contenant en soi les Principes desquels se forme l'Essence Métallique: & ainsi ayant le principe, il n'est pas mal-aisé d'arriver à la Fin. Nous disons qu'ils se trompent comme les autres, parce que ce Principe est trop éloigné, & qu'il nous faut prendre une Matière prochaine & spécifiée, dans laquelle la Nature ait pèsé ses Spermes, & ait renfermé une Sémence prolifique. Or

le Vitriol ne contenant point cette Semence métallique, laquelle, comme nous avons dit, ne se trouve pas dans le Sang encore cru, mais seulement dans un Corps amené à un certain terme de perfection, c'est à bon droit qu'il est rejeté, & qu'il ne peut être pris pour notre Matière. Il en est de même du Soufre & de l'Argent vif vulgaires, en chacun desquels il manque quelque chose, sçavoir en celui-ci l'Agent propre, & en l'autre la Matière dûë, ou le Patient; à cause dequoi ils sont rejettez de tous les Philosophes. Il faut dire encore la même chose des autres Minéraux, dans lesquels on ne sçauroit trouver cette splendeur & cette Essence métallique, dont nous avons parlé.

Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il semble qu'il soit en état de nous donner ce que nous cherchons; car il a une si grande affinité avec les Métaux, qu'on peut dire que c'est proprement un Métail cru: Cependant, si nous examinons sa composition intrinsèque, il est certain que nous trouverons qu'il a de très-grandes superfluités, & entr'autres une humidité grossière & indéfinie, qu'il est très difficile à l'Art de purifier, à cause que sa nature est trop déterminée au Saturne, étant proprement un Plomb ouvert & cru, transmué par l'opération de la Nature, ce qui

a obligé les Philosophes de défendre qu'on s'y attachât, ni qu'on travaillât sur lui.

Ceux qui travaillent sur les Métaux, errent encore beaucoup dans le choix de la Matière prochaine qu'il faut prendre; car étant unique, il n'est pas nécessaire de s'amuser par trop de raffinement à faire des Amalgames, ni aucune autre vaine mixtion: Mais comme nous avons déjà traité de leur Génération & des Causes de leur imperfection, laquelle les empêche d'être propres pour notre Oeuvre, nous renverrons le Lecteur à ce qui en a été dit.

Pour la conclusion de ce Chapitre, nous avertirons ici le Fils de la Science, qu'il doit profiter des expériences d'autrui, & se mettre en tête que puisque tant de Gens ont travaillé sur les Minéraux, par une infinité d'Opérations différentes, sans pourtant happer au but, il faut nécessairement qu'ils ayent erré à l'égard des Principes, & des Fondemens de l'Art, comme le Comte Bernard le justifie par sa propre expérience, nous apprenant qu'il a voyagé presque par tout le Monde sans jamais trouver que des Opérateurs sophistiques, lesquels ne travailloient pas en Matière dûe, mais toujours sur de mauvaises Matières, toutes lesquelles il nomme, & condamne en même temps comme inutiles

pour l'Oeuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre Voie, & une autre Matière, que les yeux du Vulgaire ne discernent point; car si la Matière étoit une fois connue, il est certain qu'après beaucoup d'erreurs, on trouveroit enfin le secret de la bien travailler; mais on voit qu'ils ne la connoissent pas, à cela particulièrement qu'ils se jettent d'erreur en erreur, sans pouvoir jamais s'en dépêtrer, ni discerner la moindre vérité: Ils ont toujours dans les mains des Métaux & des Minéraux, & ne Sçavent point lesquels sont vifs, lesquels sont morts, lesquels sont sains, lesquels sont malades, & de cette ignorance naît encore une infinité d'autres erreurs, jusqu'à ce qu'après s'être long-temps flattez inutilement, perdant enfin tout espoir, ils ne songent plus qu'à tromper les autres.



CHANT TROISIEME.

STROPHE IX.

A quoi servent tous ces divers mélanges? puisque notre science renferme tout le Magistère dans une seule Racine, que je vous ai déjà assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette Racine contient en elle deux Substances, qui n'ont pourtant qu'une seule Essence; & ces Substances, qui ne sont d'abord Or & Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or & Argent en acte, pourvû que nous sçachions bien égaliser leurs poids.

CHAPITRE IX.

C Ommes notre Auteur parle ici de l'égalité des poids, nous nous croyons obligez, nonobstant ce que nous en avons déjà dit, d'en instruire de nouveau le Lecteur studieux.

C'est l'office de l'Art & non de la Nature d'observer exactement le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déjà ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septième, la même Doctrine nous apprend à accommoder nos poids aux poids de la Nature,

& d'y travailler comme elle fait, par voie de purification & d'attraction; c'est-à-dire, que quand nous avons bien purifié nos Substances, & que de la Nature terrestre nous les avons élevées à la dignité céleste, dans le même moment, & par la force de l'attraction nous pesons nos Elémens dans une si juste proportion, qu'ils demeurent comme balancez, sans qu'une partie puisse surpasser l'autre; car lorsqu'un Elément égale l'autre en vertu, en sorte, par exemple, que le Fixe ne soit point surmonté par le volatil, ni le Volatil par le Fixe, alors de cette harmonie naît un juste poids, & un mélange parfait. Cette égalité de poids se voit manifestement dans l'Or vulgaire, & c'est ce qui fait que les vertus des Elémens demeurent tranquilles en lui, sans qu'aucun domine sur l'autre; mais au contraire, leur force, étant unie par ce moyen, il est capable de résister à toutes les qualités contraires des Elémens survenans du dehors. Dans notre Oeuvre tout de même, lorsqu'un pareil mélange est achevé, nous pouvons dire que nous avons le véritable Or vif des Philosophes parce que la vie est bien plus abondamment en lui que dans l'Or vulgaire, & qu'il est tout rempli d'Esprits, en sorte qu'on peut le regarder aussi-tôt comme un vrai Mercure, que comme un Soufre. Cela doit suffire au sujet des poids.

CHANT TROISIEME.

STROPHE X.

Oui, ces Substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Soufre d'or. O lumineux! ô véritable Or animé! j'adore en toi toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Soufre est un trésor, & le véritable fondement de l'Art, qui meurit en Elixir ce que la Nature mène seulement à la perfection de l'Or.

CHAPITRE X.

L Es Philosophes ont écrit plusieurs choses touchant la vertu de leur Soufre, ou Pierre cachée; & comme, en cette occasion, ils n'ont point déguisé la vérité, mais au contraire l'ont éclaircie le plus qu'ils ont pû, le Lecteur pourra s'instruire suffisamment dans leurs Livres, où il trouvera que ce n'est autre chose que l'Humide radical de la Nature, revêtu & enrichi des qualités du Chaud inné, lequel a le pouvoir d'opérer des choses admirables, & même incroyables; démontrant puissamment ses vertus dans les trois Règnes. Nous avons déjà fait voir ce qu'il

peut opérer sur les Animaux: A l'égard des Végétaux, il est sans doute qu'il peut en étendre si fort la vertu, qu'un Arbre portera du fruit trois ou quatre fois l'année, & bien loin que ses forces en soient diminuées, elles en seront augmentées; car c'est un Soleil terrestre qui épand sans-cesse ses fertiles rayons du Centre à la Circconférence, fortifiant si puissamment la Nature, qu'elle multiplie au centuple. On voit que les Jardiniers ont bien sçu trouver le secret d'avoir des Roses tous les mois, & de multiplier assez leur vertu pour la faire aller au-delà du terme ordinaire: Pourquoi donc, par une confortation encore plus grande, ne fera t'on, pas croître & multiplier les autres Végétaux? Et pour ce qui est des Minéraux, ne doit-on pas croire qu'il fera encore dur eux de bien plus grands effets, puisqu'ils ont beaucoup plus de convenance avec sa nature fixe, & que ces effets là seront mille fois plus admirables que ne disent les Auteurs, dont la plupart ne l'ont pas bien sçu, & les autres l'ont exprès envelopé sous le silence? Quoiqu'il en soit, nous soutenons que par le moyen de ce grand Secret, il sera possible à un habile Artiste d'étendre si loin la force & la vertu des choses, que ce qu'il opérera, paroîtra miraculeux, surnaturel, sur-tout s'il sçait bien

bien se prévaloir de la connoissance qu'il aura des vertus sympathiques.

A l'égard de ce qu'on dit que par notre Pierre, le Verre est rendu malleable, la chose est fort incertaine, quoique par raison elle soit possible, puisque la malléabilité ou l'extension provient d'une certaine oléaginité fixe & radicale, qui cong lutine les choses, & les unit par leurs plus petites parties, en quoi notre Pierre abonde extrêmement. Le verre étant donc une très-pure portion de terre & d'eau privée de son Humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne seroit pas surprenant qu'en lui redonnant un nouvel Humide radical, ses parties se congel tinassent, & fissent ensemble un certain Estre homogène. Enfin une infinité de miracles se peuvent faire par cette voie-là, lesquels ne seront pourtant que l'effet de la simple Magie naturelle, mais que les Ignorans croiront être des productions du Démon, ne faisant pas réflexion que c'est un sacrilège & une impiété que d'attribuer à ce malin Esprit ce qui est dû à la seule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'Epilogue, nous avertissons seulement le Lecteur, que s'il lit ces choses dans l'esprit d'une sage curiosité, avec le désir de s'instruire, nous voulons bien consacrer avec joie cet Ecrit à son

Tome III. * X X

loisir, afin qu'il en puisse retirer le fruit qu'il souhaite, à proportion de l'étendue & de la capacité de son esprit, ce que nous prions Dieu de lui accorder. Mais il doit sçavoir aussi que tout Don parfait vient du Père des Lumières, & qu'il est écrit que la Sapience n'entrera jamais dans une Ame souillée, & qu'on aura beau avoir l'esprit subtil, ou une profonde érudition, si le Très-Haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en sincérité de coeur, & ne leur accorde gratuitement ce grand Don. Quiconque donc s'approchera sans cette véritable disposition, s'en retournera sans aucun fruit. Nous protestons au reste que si nous avons avancé quelque chose contre la Foi Catholique & Chrétienne, directement ou indirectement, nous voulons que cela soit tenu pour non écrit; reconnoissant que le principal point du Philosophe est de marcher selon la règle de JESUS-CHRIST le Rédempteur, & de craindre sur toutes choses Dieu notre Souverain Juge.

F I N du Troisième Volume.

TABLE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce
Troisième Volume.

L ES douze Clefs de Philosophie de Frère Bazile Valentin, Religieux de l'Ordre de Saint Benoît,	page 1
Avant-Propos. Livre I.	
Livre II. Première Clef de l'Oeuvre des Philosophes, de la Préparation de la première Matière,	23
Deuxième Clef de l'Oeuvre des Philoso- phes,	27
3e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	30
4e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	33
5e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	36
6e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	40
7e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	43
8e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	47
9e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	56
10e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	61
11e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	65
12e Clef de l'Oeuvre des Philosophes,	68
De la première Matière de la Pierre des Philosophes,	70
Livre III. Contenant en abrégé une Répé- tition de tout ce qui est enseigné dans les	

T A B L E

<i>Traités des douze Clefs de la Pierre précieuse des Philosophes,</i>	72
<i>Du Mercure. Premier Principe de L'Oeuvre des Philosophes,</i>	75
<i>Du Soufre. Second Principe de l'Oeuvre des Philosophes,</i>	76
<i>Du Sel; Troisième Principe de l'Oeuvre des Philosophes,</i>	77
<i>Prémière Addition, contenant les Enseignemens de l'Oeuvre des Philosophes,</i>	81
<i>Seconde Addition, pour les mêmes Opérations,</i>	ibid;
<i>L'Azot, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes, du Frère Bazile Valentin, Première Partie.</i>	84
<i>L'Azot, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes, Seconde Partie.</i>	155
<i>La Table d'Emeraude d'Hermés, ou les Paroles des Secrets de ce Philosophe</i>	158
<i>Les Paroles d'Hermés dans son Pimandre,</i>	160
<i>Le Symbole du Frère Bazile Valentin,</i>	161
<i>Le Symbole nouveau,</i>	162
<i>Matière Première,</i>	165
<i>Opération du Mistère Philosophique. Première Figure,</i>	167
<i>Seconde Figure,</i>	168
<i>Troisième Figure,</i>	ibid.
<i>Quatrième Figure,</i>	169
<i>Cinquième Figure,</i>	170
<i>Sixième Figure,</i>	172

T A B L E

<i>L'Oeuvre Universel des Philosophes,</i>	174
<i>Déclaration d'Adolphe,</i>	175
<i>Le Symbole de Saturne,</i>	179
<i>L'ancienne Guerre des Chevaliers, ou le Triomphe Hermétique,</i>	181
<i>Entretien d'Eudoxe & de Pyrophyle sur l'Ancienne Guerre des Chevaliers,</i>	204
<i>Lettre aux vrais Disciples d'Hermés, con- tenant six principales Clefs de la Philo- sophie secrète,</i>	293
<i>La Lumière sortant par soi-même des Tenebres,</i>	322
<i>Poëme sur la Composition de la Pierre des Philosophes, traduits de l'Italien, avec un Commentaire, Chant Premier;</i>	ibid.
<i>Chant deuxième,</i>	326
<i>Chant Troisième,</i>	329
<i>Avant Propos,</i>	334
<i>Chant Premier, Strophe I.</i>	351
<i>Chant Premier, Strophe II.</i>	361
<i>Chant Premier, Strophe III.</i>	381
<i>Chant Premier, Strophe IV.</i>	381
<i>Chant Premier, Strophe V.</i>	390
<i>Chant Premier, Strophe VI.</i>	401
<i>Chant Premier, Strophe VII.</i>	409
<i>Chant Deuxième, Strophe I.</i>	421
<i>Chant Deuxième, Strophe II.</i>	432
<i>Chant Deuxième, Strophe III.</i>	441
<i>Chant Deuxième, Strophe VI.</i>	454
<i>Chant Deuxième, Strophe V.</i>	458
<i>Chant Deuxième, Strophe VI.</i>	461

TABLE

<i>Chant Deuxième, Strophe VII.</i>	465
<i>Chant Deuxième, Strophe VIII.</i>	479
<i>Chant Troisième, Strophe I.</i>	482
<i>Chant Troisième, Strophe II.</i>	489
<i>Chant Troisième, Strophe III.</i>	490
<i>Chant Troisième, Strophe IV.</i>	498
<i>Chant Troisième, Strophe V.</i>	501
<i>Chant Troisième, Strophe VI.</i>	506
<i>Chant Troisième, Strophe VII.</i>	509
<i>Chant Troisième, Strophe VIII.</i>	511
<i>Chant Troisième, Strophe IX.</i>	517
<i>Chant Troisième, Strophe X.</i>	519

Fin de la Table du Troisième Volume.